
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



KEY
Y
or
A

BULLETIN HISTORIQUE

100

BULLETIN HISTORIQUE

SCIENTIFIQUE, LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE & AGRICOLE

ILLUSTRÉ

PUBLIÉ PAR LA

Société d'Agriculture, Sciences, Arts & Commerce

DE LA HAUTE-LOIRE

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME VI

Année 1921



LE PUY-EN-VELAY

IMPRIMERIE MARCHESSOU

PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS

23, BOULEVARD CARNOT, 23

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR 1920-1923

Présidents d'honneur : MM. d'Arbaumont, ✱, le chanoine Bonnefoy,
Dr Henri Coiffier, ☿ I., Antoine Jacotin, ☼ O.

Président : M. Emmanuel Rioufol.

Secrétaire général : M. Ulysse Rouchon, ☼, ☿ I., ☼, ✱.

Trésorier : M. Julien Breschet.

Bibliothécaire : M. Feuillet, ☿ I.

Section d'Agriculture, Commerce et Industrie.

Président : M. Vidal-Galland, ✱, ☼ C.

Vice-Président : M. Louis Martin.

Secrétaire : M. Champ-Vincent, ☼, ☼.

Trésorier : M. Jean-Marie Eynac, ☿ I., ✱.

Section des Sciences, Lettres et Arts.

Président : M. Césaire Fabre, ☿ I.

Vice-Président : M. le chanoine Mercier.

Secrétaire : M. Emile Gautheron.

Conseil d'administration.

MM. Baldit, ✱, ☼, Bonnet, ☿ A., ☼, Hector Falcon, H. Marsset, ✱, ☼,
de Malaval, Valicon.

MEMBRES D'HONNEUR

MM.

Le Préfet de la Haute-Loire.
Les sénateurs et députés de la Haute-Loire.
Le président du Conseil général de la Haute-Loire.
Mgr l'Évêque du Puy.
M. le Maire du Puy.
MM. les Maires de Brioude et d'Yssingaux.

MM.

MARCELLIN BOULE, directeur du Muséum national d'Histoire naturelle.
MAURICE BARRÈS, de l'Académie française.
Mgr BOUDINHON, recteur de Saint-Louis des Français.
Le maréchal FAYOLLE.
Les D^{rs} ROUX et LOUIS MARTIN, de l'Institut Pasteur.
LEFEVRE-PONTALIS, directeur de la Société française d'archéologie.
PIERRE DE NOLHAC, conservateur honoraire des Musées nationaux.
Le D^r RICHARD, directeur du Musée océanographique de Monaco.
Le professeur SOUCHON, de l'Institut.
S. A. S. le DUC DE VALENTINOIS, né POLIGNAC.

MEMBRES TITULAIRES RÉSIDANTS ET NON RÉSIDANTS

MM.

ALIROL (HIPPOLYTE), 10, boulevard Saint-Louis (1).
ANDRIEUX (CHARLES), commissaire rapporteur près le conseil de guerre
du 13^e corps, Clermont-Ferrand.

(1) Les Sociétaires dont l'adresse ne porte pas de désignation de localité sont domiciliés au Puy.

ANTHOUARD (le baron d'), ancien ministre plénipotentiaire, 121 bis, rue de la Pompe, Paris.
ANTIER, député de la Haute-Loire, rue Vibert.
ARBAUMONT (d'), 60, rue des Farges.
AUDIARD, négociant, 3, avenue de Taulhac.
AULANIER (MARTIAL), boulevard Maréchal-Fayolle.
BADIOU (chanoine), rue Séguret.
BADIOU, libraire, 29, place du Breuil.
BALDIT, villa Mondon, route de Polignac par Le Puy.
BARREYRE, avoué, 9, boulevard Carnot.
BARTHÉLEMY (colonel), cité Portal, Vals près Le Puy.
BATTIE (FERDINAND), au Tremoul par Chapeauroux (Lozère).
BAUER (FÉLIX), 120, rue Saint-Georges, Lyon.
BAUWELERS, 49, boulevard Saint-Louis.
BAYLE-PORTAL, boulevard Maréchal-Fayolle.
BAYON DE LA TOUR, 36, boulevard Saint-Louis.
BELLOT, maire de Saint Julien-des-Chazes, à Langeac.
BÉRARD-BLANC, place du Breuil.
BERGEON, directeur de l'Usine à gaz du Puy.
BERGERON, 22, boulevard Gambetta.
BERNARD, curé-doyen de la Chaise Dieu.
BERNIER, 49, boulevard Saint-Louis.
BÈS, directeur de la Société générale, boulevard Saint-Louis.
BLANC (ALPHONSE), avoué, à Brioude.
BLANC (H.), président de chambre au Tribunal civil de la Seine, 29, avenue de la Motte-Picquet.
BLANC, sous-ingénieur T. p. de l'État, Saint-Paulien.
BODOY, avocat, place du Breuil.
BOISSON (FÉLIX), 7, boulevard Saint-Louis.
BOITAUD, 12, boulevard Saint-Louis.
BONNEFOUX, conseiller de préfecture, à Saint-Marcel.
BONNEFOY (chanoine), rue Général-Lafayette.
BONNET, ancien maire de Rosières.
BONNET (Mlle), place du Breuil, 9.
BONNET (D^r Paul), 22, boulevard Carnot.
BONNET (PIERRE), 33, boulevard Carnot.
BONNETON, avenue de la Gare.
BORIE (l'abbé), vicaire, à Vorey.
BOSC (DES), Borne par Saint-Paulien.
BOUCHE (JEAN), rue Grenouillit.
BOUDEMANGE (DE), rue de l'Ancienne-Préfecture.

BOUDIGNON (Mme FÉLIX), 33, boulevard Gambetta.
BOUDIGNON (PIERRE), 25, boulevard Carnot.
BOUTAUD (MARIUS), 45, rue Chaussade.
BOYER (LOUIS), ancien notaire, Craponne.
BOYS (DU), rue des Farges.
BRESSON, inspecteur des Eaux et Forêts au Puy.
BRESCHET, 16, boulevard Gambetta.
BRIVE (comte DE), rue de l'Ancienne-Préfecture.
BRUNEREAU, notaire, à Brioude.
BRYE (Dr DE), 5 bis, rue des Entrepreneurs, Saint-Ouen.
BUSSAC (CHARLES DE), imprimeur, 19, rue Bardoux, Clermont-Ferrand.
CANARD, rue des Capucins.
CANARD (LÉON), 30, boulevard Carnot.
CASATI (AUGUSTE), 12, rue des Acacias, Paris.
CASSET, directeur des Domaines, place Michelet.
CELLIER, commissaire de surveillance, boulevard Maréchal-Fayolle.
CHALEYÉ (JOANNÈS), 28, boulevard Gambetta.
CHAMBONNET, maire d'Aiguille.
CHAMPAGNAC (commandant), 53-55, Gresham Street, London.
CHAPAT (chanoine), 26, rue des Farges.
CHAPELON, propriétaire, à Chosson, près Le Puy.
CHARLES-DUPUY, sénateur, 18, quai de Béthune, Paris.
CHAUDIER, la Rochelambert par Saint-Paulien.
CHAUSSENDE (Dr), Le Monastier.
CHAUVET, rue de Vienne.
CHEVALIER (Dr), avenue de Vals.
CHESNEL, 2, faubourg Saint-Jean.
CHOSSEGROS, notaire, à Allègre.
CHOSSEGROS, 53, boulevard Saint-Louis.
COIFFIER (Dr), 49, boulevard Saint-Louis.
CONVERS, ancien magistrat, à Montfaucon.
CORTIAL (LÉON), 6, rue Crozatier.
COZE (Dr), 24, boulevard Gambetta.
DARNET, 10, boulevard Saint-Louis.
DESPLANQUES (ANDRÉ), homme de lettres, à Brioude.
DIARD, 14, faubourg des Capucins.
DILLAYE, avoué, à Brioude.
DODART, conseiller de Cour d'appel, boulevard Chantemesse.
DURAND (Dr), 31, boulevard Saint-Louis.
DURAND (JOSEPH), Saint-Étienne-du-Vigan par Pradelles.
DURANTON, boulevard Maréchal-Fayolle.

DUSSAUD, 33, avenue de Taulhac.
ENJOLRAS, sénateur, avenue de Vals.
EYNAC, 49, boulevard Saint-Louis.
EYRAUD (D^r), Allègre.
EYRAUD (H.), à l'Ermitage par le Puy.
FABRE, conservateur de la Bibliothèque, Le Puy.
FABRE (abbé), Saugues.
FALCON, villa Mathias par Espaly.
FARIGOULES, 44, boulevard Saint-Louis.
FAURE (ÉMILE), 21, boulevard Gambetta.
FAURE (FERDINAND), place du Martouret.
FAURE (MARIN), boulevard de la République.
FAY-FONLUPT (D^r), hôpital Saint-Luc, Lyon.
FEUILLET, 2, place du Greffe.
FORESTIER, 3, rue Porte-Aiguière.
FOUILLIT (chanoine), curé de Saint-Laurent, Le Puy.
FOUJOLS (l'abbé), Saint-Just-Malmont.
FOURNERY, rue du Pont-Saint-Barthélemy.
FRAIX DE FIGON (DE), maire de Raucoules.
FRANCS (DES), château de Lavée par Yssingeaux
FURNON, boulevard Maréchal-Fayolle.
GALLAND (D^r), maire, Allègre.
GALLET (D^r), 17, boulevard Gambetta.
GAMON, 14, rue Charles VII.
GARDE (GABRIEL), 38, boulevard Saint-Louis.
GAUTHERON, 22, boulevard Alexandre-Clair.
GAYETTI, 3, rue Crozatier.
GERBIER (VICTORIN), 45, boulevard Gambetta.
GERMAIN président du Tribunal Civil, 29 bis, boulevard Carnot.
GIBELIN, ancien maire, 12, boulevard Gambetta.
GIRARD, instituteur en retraite, 23, rue du Collège.
GIRAUD, 16, rue Pannessac.
GRELLET DE LA DEYTE, Allègre.
GRILLET (PIERRE), Espaly-Saint-Marcel.
GUEYFFIER (EDMOND), 29, place du Breuil.
JACOTIN (ANTOINE), 37, place du Breuil.
JEAN (MAURICE D^r), 12, boulevard Gambetta.
JOUFFRE, 42, boulevard Gambetta.
JULIEN-PAGÈS, 2, faubourg Saint-Jean.
LAMY-TORRILHON, 73, boulevard Montparnasse, Paris.
LATOUR (D^r), 39, place du Breuil.

LAURENT-EYNAC, sous secrétaire d'État, député, Paris.
LAUZE, 30, boulevard Carnot.
LESPINASSE (l'abbé), curé d'Agnat (Haute-Loire).
LIOGIER (WALDECK), à la Besseyre Basse, par le Monastier.
LIVERNOIS, 10, boulevard Carnot.
MAGNE, 33, place du Breuil.
MALARTRE (comte), Dunières.
MALAVAL (FERNAND DE), château de la Bernarde par Espaly.
MALLON, 23, boulevard Saint-Louis.
MARGERIT-BRÉMOND, 14, rue Vibert.
MARIE, rue Pierret.
MARSAUT, directeur d'usine, avenue de Taulhac.
MARSET, 40, boulevard Saint-Louis.
MARTIAL, à Malaguet par Monlet.
MARTIN (LOUIS), boulevard Chantemesse, Le Puy.
MERCIER (chanoine), rue de l'Ancienne-Préfecture.
MERCIER, agriculteur, Espaly-Saint-Marcel.
MEYER, rue du Bessat.
MEYZONNIER, rue de Vienne.
MIRAMON-PESTEL (marquis DE), 134, rue de Grenelle, Paris, VII^e.
MONJOT, 2, faubourg Saint-Jean.
MONTAIGUT (M^l^e DE), 43, avenue Fournier-Lacharmie, Périgueux.
MONTALBAN (VALENTIN), avocat, Brioude.
MONTELHET, Arvant (Haute-Loire).
MONTMORAND (vicomte DE), Paulhac près Brioude, et 31, rue de Lubeck.
Paris-XVI^e.
MOULHIADÉ, 9, rue Pannessac.
MOULIN, 7, avenue de la Gare.
MOURGUES (DE), boulevard Chantemesse, Le Puy.
NÉRON-BANCEL, ancien député, Monistrol-sur-Loire.
NÉRON (ÉDOUARD), député, Palais Bourbon, Paris.
NICOLAS, 19, boulevard Saint-Louis.
OLAGNOL, Institut agricole, Vals près Le Puy.
D^r OLIVIER (PAÛL), Tence.
OLLIER, 28, avenue de Taulhac.
PASCAL (abbé), curé de Grosrouvre (Seine-et-Oise).
PAUL (PIERRE), archiviste-paléographe, conservateur des Archives au
Ministère de la Guerre.
PAUL (GEORGES), notaire, Allègre.
PAYS, Inspecteur de l'A. P., boulevard Philippe-Jourde.
PETTEX, Brives-Charensac.

PEYRILLER, 23, boulevard Carnot.
PEYROCHE, Malataverne, commune de Beaux (Haute-Loire).
PITAVY, Espaly-Saint-Marcel.
POLIGNAC (comte M. DE), la Voûte-sur-Loire.
PONTVIANNE (chanoine), rue du Rocher.
POZZO, 37 bis, place du Breuil.
PROY, 64, rue Pannessac.
RÉGNIER (chanoine), place du Fort.
REYNAUD (baron), 2, boulevard Alexandre-Clair.
REYNAUD, rue de la Gazelle.
RIBAINS (marquis DE), le Mazigon par Pradelles, et 13, avenue Marigny, Vincennes.
RIBAINS (comte DE), maire de Rauret.
RIBEYRE, ancien député, 8, rue de la Providence, Paris, XIIIe.
RICHOND, 37, place du Breuil.
RIOUFOL (EMMANUEL), 9, place du Breuil.
RIOUFOL (LÉONCE), 13, boulevard Saint-Louis.
RIOUFOL (MAXIME), 27, cours Victor Hugo, Saint-Etienne.
ROBERT, agent d'assurances, 45, boulevard Saint-Louis.
ROBERT (LÉON), greffier du Conseil de Préfecture, Le Puy.
ROMEUF (LOUIS DE), château de Coudert, par Paulhaguet.
ROQUEFEUIL (comte DE), maire de Lorlanges, par Lempdes.
ROSTAND, ingénieur à Tence.
ROUCHON (ULYSSE), 20, boulevard Alexandre-Clair.
ROUVIER, banquier, Le Puy.
SABATIER, juge de paix, Tence.
SAUGUES-MAURICE (Nouvel Hôtel), boulevard Alexandre-Clair.
SEGRET (G.), à Blesle.
SIMON, 91, Cours Gambetta, Lyon.
SINETY (vicomte DE), avenue de Vals.
SURREL (PIERRE), Craponne-sur-Arzon.
TARDIEU, président de la Caisse d'Epargne du Puy, bd Saint-Louis, 34.
TERLE, 8, rue Saint Gilles.
TERRASSE (ÉDOUARD), 11, boulevard Saint-Louis.
THIOLLIER (NOEL), 28, rue de la Bourse, Saint-Etienne.
TOMASI, 2, avenue de la Gare.
TOURON, cours Victor Hugo.
TRÉVIS, 215, rue d'Alesia, Paris-XIV.
VACHER (JEAN), Anse (Rhône).
VALICON, 10, boulevard Saint-Louis.
VARENNE, hôtel de la Caisse d'Epargne du Puy.

VAUX (vicomte GASTON DE), 26, boulevard Saint-Louis.

VAZEILLE, 33, place du Breuil.

VAZELHES (baron DE), château de Grézieux le-Fromental, près Montbrison (Loire).

VERDIER, route de Lyon, Bellevue-Le Puy.

VÉRON DE LA COMBE, château de Malploton par Saint-Didier-la-Séauve et
42, rue de la République, Saint-Etienne.

VERSEPUY, faubourg Saint-Jean.

VESSEREAU, Lycée de garçons, Le Puy.

VEYRAC (GASTON DE), Taulhac.

VEYRAC (baron DE), le Thiolent par Loudes.

VIDAL-GALLAND, rue de Ronzon.

VIGNON, 44, boulevard Saint-Louis.

SOCIÉTÉS ET REVUES CORRESPONDANTES

AIN	<i>Société des naturalistes de l'Ain, à Bourg.</i> <i>Société d'Emulation et d'Agriculture de l'Ain, à Bourg.</i>
ALLIER	<i>Société d'Emulation du Bourbonnais, à Moulins.</i>
ARDÈCHE	<i>Revue du Vivarais, à Privas.</i>
AVEYRON	<i>Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, à Rodez.</i>
BAS-RHIN	<i>Société des Sciences, Agriculture et Arts de la Basse-Alsace, à Strasbourg.</i>
BOUCHES-DU-RHÔNE	<i>Académie de Marseille.</i> <i>Société archéologique de Provence, à Marseille.</i>
CANTAL	<i>Société « La Haute-Auvergne », à Aurillac.</i>
CHER	<i>Société des Antiquaires du Centre, à Bourges.</i>
CORRÈZE	<i>Société historique et archéologique de la Corrèze, à Brive.</i>
CREUSE	<i>Société des Sciences naturelles et d'Archéologie de la Creuse, à Guéret.</i>
GIRONDE	<i>Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.</i> <i>Société d'Agriculture de la Gironde, à Bordeaux.</i> <i>Société linéenne de Bordeaux.</i>
GARD	<i>Académie de Nîmes.</i> <i>Société d'Etudes des Sciences naturelles de Nîmes.</i> <i>Comité agricole d'Alais.</i>
HAUTE-GARONNE	<i>Société archéologique du Midi de la France, à Toulouse.</i>
HAUTE-VIENNE	<i>Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges.</i>
HÉRAULT	<i>Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.</i> <i>Société centrale d'Agriculture de l'Hérault, à Montpellier.</i> <i>Société archéologique de Béziers.</i>
ISÈRE	<i>Académie delphinale, à Grenoble.</i> <i>Société de statistique de l'Isère, à Grenoble.</i>

LOIRE	<i>Société d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres, à Saint-Etienne.</i>
	<i>Société « La Diana », à Montbrison.</i>
LOZÈRE	<i>Société d'Agriculture, Industrie, Sciences et Arts de la Lozère, à Mende.</i>
PARIS	<i>Comité des Travaux historiques et scientifiques.</i> <i>Journal des Savants.</i> <i>Société nationale des Antiquaires de France.</i> <i>Société heraldique et généalogique de France</i> (30, quai d'Orléans).
PUY-DE-DÔME	<i>Académie des Sciences, Lettres et Arts de Clermont-Ferrand.</i> <i>Société des Amis de l'Université, à Clermont-Ferrand.</i>
RHÔNE	<i>Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.</i> <i>Bulletin historique du diocèse de Lyon</i> (11, place de Fourvière). <i>Société d'Histoire et d'Archéologie de Lyon.</i> <i>Société des Sciences naturelles et d'Enseignement professionnel de Tarare.</i> <i>Société des Sciences et Arts du Beaujolais, à Villefranche.</i>
TARN-ET-GARONNE	<i>Société historique et archéologique du Tarn-et-Garonne.</i> <i>à Montauban.</i>

LA PÊCHE DU SAUMON DANS L'ALLIER

A LA BAJASSE, PRÈS BRIOUDE

AVANT-PROPOS

Allons à la Bajasse ! Tel est le mot d'ordre à Brioude le dimanche, quand il fait beau. Les promeneurs se le redisent, puis ils se mettent en route. Rares sont ceux qui, tout en cheminant, s'avisent qu'ils vont sur les pas des pèlerins du Moyen Age. On surprendrait nombre de Brivadois en les avertissant, en outre, que le lieu dit « la Bajasse », où l'on va voir une pêcherie de saumon, fut jadis un point de rendez-vous pour la noblesse du pays, un coin réputé, choisi par le Chapitre pour l'établissement d'un pavillon de pêche. La « Tonne » capitulaire, située par les feudistes sur de vieux plans, est aujourd'hui disparue. Il reste à la place qu'elle occupa de la fraîcheur et des arbres, de la verdure et de l'abandon, et, par quelque hasard étrange, le nom mignard de « Brin d'Amour ».

Faire deux doigts de cour en cet aimable endroit à la Muse de l'Histoire, c'est ce que nous allons tenter. La présente étude souhaiterait d'être un bréviaire manuel pour les fervents de la Bajasse : promeneurs, pêcheurs et gourmands. Pour ceux-ci d'abord ! Comme on le verra, les détails abondent dans tout ce qui va suivre sur les usages épiques d'autrefois. La première partie toute entière est un répertoire de modes culinaires pour saumon et de références gastronomiques. Mais les curieux trouveront des renseignements inédits sur l'existence des Comtes de Brioude. Leur « vie au grand air » séduira les pêcheurs pour lesquels sont étudiées les récentes habitudes du saumon dans l'Allier et les coutumes locales de pêche et de braconnage. Enfin, pour les érudits, le morceau principal sera l'histoire de la digue, construite en 1312 à la Bajasse pour alimenter les moulins banaux. Cette digue ou

pellier est, en effet, la base de départ et le soutien de tout mon travail. C'est elle qui de tout temps a rassemblé et maintenu les saumons en humeur de remontée. Elle qui attira les chanoines pêcheurs du ^{xiv}^e siècle et les sportsmen étrangers du ^{xx}^e. Son importance est bien apparue, quand, le 7 janvier 1918, elle vint à s'effondrer... Brioude se désola. Les saumons, ne trouvant plus d'obstacle, filaient sur Langeac et Langogne... Adieu sport, commerce, braconnage. Le mal était sans remède. Les ouvriers, l'auteur même de ces lignes, faisaient et refaisaient ailleurs d'autres « barrages ».

Trois ans ont passé. Chacun a repris sa besogne. Les maçons, déjà, ont rétabli la « pellièrre » (1). Et moi, je viens pour la dernière fois témoigner dans le long débat de la rivière avec la digue. On trouvera mes nouvelles observations tout à la fin de cet écrit. Elles forment un court *post-scriptum* aux pages déjà vieilles qui vont suivre. Celles-ci, dont M. Paul le Blanc fut l'initiateur, furent écrites dès 1917. Ce fut à ce moment que je quittai le savant bibliophile pour ne plus le revoir, sinon en pensée, et, tel que mon souvenir le représente encore : avec sa longue houppe grise, ses besicles bleues posées de travers sur le nez et ses longs cheveux blancs, vénérables, qui froiaient le col mou de sa chemise. En mémoire de mon vieil ami j'ai conservé intact l'agencement primitif de ce travail et sa division en deux parties, lesquelles d'ailleurs, et pas plus l'une que l'autre, ne prétendent être définitives. Je les comparerais chacune à ces paniers où les dames serrent les chevaux dont elles font leur tapisserie. Si la teinte saumon domine dans mes paniers, elle n'en exclut pas les autres. L'ensemble est-il harmonieux : c'est ce dont le lecteur va juger (2).

(1) La digue occupe toujours l'emplacement indiqué sur le plan ci-contre, qui fut levé spécialement pour cette étude par les soins de M. Mamet. Le lecteur sera comme moi reconnaissant envers l'habile topographe que je remercie bien vivement de son indéfectible obligeance.

(2) Chateaubriand rapporte l'anecdote suivante dans les *Mémoires d'Outre Tombe* (Édition Biré. T. II, p. 475) :

• Monsieur Henin, ancien commis des Affaires Étrangères, et ennuyeux comme un protocole, barbouillait de gros romans. Il lisait un jour à M^{me} de Coislin une description : « une amante en larmes et abandonnée pêchait mélancoliquement un saumon ». Madame de Coislin qui s'impatientait et n'aimait pas le saumon lui dit de cet air sérieux qui la rendait si comique :

• Monsieur Henin, ne pourriez-vous faire prendre un autre poisson à cette dame ?
Dieu veuille que mes lecteurs ne fassent pas de semblables réflexions !

CHAPITRE PREMIER

Ancienne renommée du saumon. — Le saumon à Paris au Moyen Age. — Cuisine du ^{xiv}^e siècle. — Repas d'autrefois. — Opinions médicales curieuses. — Place du saumon dans la gastronomie moderne. — Les conserves. — Le meilleur saumon.

Le saumon, disent les Naturalistes, appartient à la famille des *salmonides*; famille illustre, s'il faut en croire un savant auteur, et dont les membres seraient appelés : « sur les marchés, les *poissons fins* et dans un certain monde *les poissons nobles* ». J'emprunte cette citation au très moderne ouvrage de M. Blanchard, sur *Les Poissons d'eau douce de la France* (1), avec une autre que voici : « Si nous étions au ^{xviii}^e siècle où l'on appelait encore avec une certaine emphase, le lion le Roi des animaux, il faudrait appeler le saumon le Roi des poissons d'eau douce (2). »

Ici, peut-être l'auteur ne s'est-il placé qu'au point de vue de l'Histoire Naturelle. Mais je veux démontrer — et c'est là le but de ce chapitre — que le titre de « Roi des poissons d'eau douce » revient sans conteste, et de l'aveu de tous les gastronomes, au saumon !

Une objection s'élève pourtant contre la légitimité de ce titre ; une seule, dont il sera fait justice. Cette objection est formulée en ces termes par *Une vieille maîtresse de maison*. « On a cru ennoblir la truite en l'appelant le saumon d'eau douce ; à notre avis on l'a fait déroger ; elle a le goût autrement fin, la chair autrement

(1) *Les Poissons d'eau douce de la France*, par Emile Blanchard, membre de l'Institut. Paris, Baillière et fils, 1866, grand in-8°, p. 422.

(2) *Id.*, p. 448.

délicate que le saumon; elle n'est ni huileuse ni lourde comme lui, et elle se prête à bien d'autres accommodements (1) ».

Cette phrase me semble conçue dans le plus mauvais esprit d'indépendance. J'y vois la marque d'un estomac faible (2) et d'un sens culinaire médiocre.

Peut-être l'auteur avait-il en mémoire, quand il écrivit, le trépas glorieux du docteur Gastaldy, ce gourmand illustre, mort (3) au champ d'honneur, vers le début du siècle dernier, pour avoir trop mangé d'un saumon froid.

Mais comment apprécier alors l'objet de cette passion, funeste sans doute, mais si puissante? La réponse est unanime de tous ceux qui depuis l'antiquité ont pu goûter au « poisson roi ». Pline est le premier Européen, — mes recherches ne se sont pas étendues jusqu'à l'Asie (4) — qui nous ait transmis une opinion sur ce point. Les

(1) *Menus propos sur la cuisine Comtoise*, par une vieille maitresse de maison. Paris, Just-Poisson, 1907, in-16, p. 56.

(2) Plusieurs fois au cours de cette étude on retrouvera le reproche fait au saumon d'être indigeste. Il ne l'est pas cependant au point qu'il faille l'accompagner de la *morelle des Antropophages* (a), cette plante dont les cannibales assaisonnent la chair fort pesante, paraît-il, de leurs ennemis tués.

(3) « Mort d'indigestion à un dîner chez l'archevêque de Paris, Mgr de Belloy (b) après être retourné jusqu'à trois reprises à un excellent saumon dont le hasard l'avait fait le voisin, malgré les paternelles représentations du prélat qui se vit forcé de faire enlever le funeste objet de ses convoitises, mais trop tard, car le docteur expirait deux jours après. » *L'Almanach Gourmand* (de Grimod de la Reynière) IV^e année (1806), p. 293-304.

Ajoutons que la V^e Année du même almanach fut dédiée : « Aux mânes du Dr Gastaldy, mort au champ d'honneur. »

(4) Voici cependant ce que j'ai lu dans le *Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle* par M. Valmont-Bomare « voyageur et démonstrateur d'Histoire naturelle, avoué du gouvernement, ancien censeur royal, directeur des cabinets d'Histoire naturelle, de physique, etc. de S. A. S. Mgr le prince de Condé, etc... » (4^e Edition. Tome XIII. A Lyon, chez Bruyset frères, M.D.CC.XCI). *Verbo* Saumon : (page 27) « ...Les Princes de l'Asie qui aiment la pêche avec passion font mettre de petites chaînes d'or ou d'argent aux poissons extraordinaires qu'ils prennent, pour voir si ces poissons, remis dans l'eau, viendront encore se prendre à leurs filets. Et il arrive souvent qu'une pareille curiosité leur réussit. On assure même que c'est par des poissons ainsi marqués qu'on a reconnu la communication de la mer Caspienne avec la mer Noire et même avec le golfe de Perse ».

(a) Cf. pour la *morelle des Antropophages*, Paillicux et Bois. *Le potager d'un curieux*. Paris. Librairie de la maison rustique, 26, rue Jacob, 1885, in-8°, p. 180.

(b) « Mgr de Belloy, archevêque de Paris, qui a vécu près d'un siècle, avait un appétit assez prononcé. Il aimait la bonne chère et j'ai vu plusieurs fois sa figure patricale s'animer à l'arrivée d'un morceau distingué. » — Brillat-Savarin. *Physiologie du Gout*. Médit. XVI.

naturalistes grecs, en effet, riverains de la Méditerranée, n'avaient pas connu le saumon, étranger à cette mer et aux fleuves qui s'y déversent. Pline se documenta au cours d'un voyage qu'il fit dans le bassin de la Garonne :

« Pline, écrit Legrand d'Aussy (1), dit que les rivières de la Gaule abondaient en saumons, et que les Aquitains préféraient ce poisson à tous les autres poissons de mer ».

Ausone, le poète Bordelais, se garde aussi de l'oublier :

Nec te puniceo rutilantem viscere Salmo
Transierim . . .

écrit-il. Et il continue par un éloge. Éloge d'autant plus flatteur que l'alose, recherchée à cette époque, est qualifiée par lui d'aliment réservé au bas peuple « *Opsonia plebis alosa*. » Ce dédain avait déjà frappé Legrand d'Aussy : « Voilà, ajoute cet auteur (2), un exemple bien frappant des changements arrivés dans l'opinion et dans le goût. Depuis ce changement l'opinion n'a plus varié sur l'alose et ce poisson a été regardé jusqu'à nos jours comme un des meilleurs.

Lorsqu'en 1432 le célèbre comte de Dunois prit la ville de Chartres, ce fut à la faveur d'un prétendu convoi que l'on disait rempli d'aloses (Villaret, *Histoire de France*, t. XV, p. 412). Enfin, au rapport de Champier (3), l'alose était réservée pour la table des grands ». Cette citation ne me paraît pas indifférente : l'alose est un compagnon de route du saumon (4), et les vicissitudes de celle-là rendent plus remarquable la fortune toujours égale de celui-ci. De nos jours, l'alose semble bien être retombée dans le mépris où la tenaient nos ancêtres les Gaulois. Cependant ce poisson ne manquerait pas de délicatesse si nous en croyons Rondelet (5).

(1) *Histoire de la vie privée des Français*, Paris, Simonet, 1813, in-8°, t. II, p. 435.

(2) *Id.*, p. 435.

(3) Symphorien Champier, *De re cibaria*.

(4) Je n'ai pas cru nécessaire de donner ici un aperçu des mœurs du saumon. Tout le monde connaît les habitudes de ce poisson migrateur qui, comme l'alose et l'esturgeon, vit dans l'océan et remonte dans les eaux douces, où on le pêche, pour frayer. On trouvera d'ailleurs vers la fin de cette étude des données assez précises sur la vie nomade du saumon dans l'Allier.

(5) *Histoire des Poissons*, 1558, in-fol.

« Guillaume Rondelet né à Montpellier le 27 septembre 1507 professa avec éclat la médecine dans cette ville. Il mourut à Réalmont dans l'Albigeois le 18 juillet 1566

Ce médecin célèbre au xvi^e siècle, rapporte en effet qu'il a vu, étant à Pont-du-Château, une pêche où les aloses étaient attirées dans la nasse à l'aide d'une flûte.

Peut-être devrais-je ici nommer l'esturgeon, autre compagnon de voyage du saumon, fréquent surtout dans les fleuves russes. Je ne parlerai que du caviar, mets recherché des amphytrions fastueux et qui, comme chacun sait, se fabrique avec ses œufs. L'esturgeon est peu familier des cuisines françaises. Il n'est presque pas question de lui dans notre littérature gastronomique, où j'ai voulu relever exactement les nombreuses pièces honorables du saumon gourmand à travers les âges.

..

Chose curieuse, il n'existe aucun ouvrage d'aucune époque qui soit spécial à notre matière — ou du moins je n'en ai pas trouvé mention dans l'importante *Bibliographie gastronomique* (1), de M. Georges Vicaire. Il est navrant de le constater : le saumon « *roi des poissons* » n'a pas de généalogie gastronomique constituée alors que huîtres, bartavelles, grenouilles (2), escargots, etc., ont été célébrées et reliées en veau ; que le melon et le fromage ont trouvé dans Saint-Amand un chanfre abondant et débordant de verve. Hélas ! je ne puis prétendre à combler cette lacune : du moins m'efforcerai-je d'y remédier.

Fouillons les Bibliothèques. Prenons le premier en date des livres français traitant de la cuisine. C'est le *Viandier de Taillevent* (3). Guillaume Forel dit Taillevent, *Enfant de cuisine de la reine Jehanne d'Evreux, queu du roi Philippe de Valois et du duc de Normandie, Dauphin de Viennois, premier queu et sergent d'armes de Charles V, Maître des garnisons de cuisine de Charles VI*

pour avoir trop mangé de figes. • *Dictionnaire historique* de Ladvocat. Paris, Ledoux, 1822, in-8°.

(1) Paris, Rouquette, 1890, in-8 de 974 pages.

(2) A ce propos j'indique comme curiosité bibliographique une mince brochure de 7 pages in-8° consacrée aux grenouilles et que l'on trouvait à Paris chez Gueffier, libraire-imprimeur, au bas de la rue de la Harpe. A la liberté, M.DCCC LXXIX. L'exemplaire que j'eus en main provenait de la Bibliothèque Huzard.

(3) Paris, Techener, M.DCCC.XCII. (Edition de la *Société des Bibliophiles François*, publiée sous la direction de M. le baron Pichon).

(1326-1395), Taillevent nous mène d'abord parmi les *Poissons de mer ront* (1).

Ici, il faut ouvrir une parenthèse. J'ai présenté le saumon comme un poisson d'eau douce. On peut s'étonner maintenant de le trouver *poisson de mer* : on le qualifiait ainsi au Moyen Age. Il ne faut pas s'en étonner. Le saumon, personne ne l'ignore, est suivant les saisons et les phases de son développement, tantôt poisson de mer, tantôt poisson d'eau douce. Et si cette dernière qualification lui est seule de nos jours attribuée, c'est sans doute parce qu'il prend naissance dans les eaux douces. Ce détail n'était pas connu au Moyen-Age. L'histoire naturelle du saumon est toute récente. Et nos bons ancêtres jugeaient, suivant les apparences, que ce poisson était de mer et ne remontait dans les fleuves que par une singularité de sa nature : « *Quia opium facit dormire?* — *Quia habet virtutem dormitivam* », disaient les médecins de Molière.

Les Parisiens, dont Taillevent, avaient peut-être une autre raison, d'ordre pratique celle-ci, de ranger le saumon parmi les poissons de mer. C'est que les saumons consommés dans la capitale, à cette époque, venaient en majeure partie des rivières côtières de Normandie et de Bretagne, et arrivaient avec des chargements de poissons de mer, ceux-ci réellement pêchés en mer. Les *Ordonnances générales sur les métiers de l'Alimentation* (2) sont explicites à ce sujet. Leur titre XII, *Marchands et vendeurs de poissons de mer*, I, porte :

« Item, que tous les marcheans et roituriez de la mer qui amerront saumons ou autres poissons de mer les amènent sans fraude tout droit es haies au lieu accoutumé sans aucun d'iceux descendre en nul hostel ne ailleurs, et qui fera le contraire qu'il perde les denrées, et, se ainsi estoit que lesdiz saumons ou autres poissons ou harengs ne peussent être vendus en la journée qu'ils vendront, qu'ils soient mis en la garde des Haies et non ailleurs, sur la peine dessus dite ».

(1) Cf. p. 217.

(2) *Histoire générale de Paris. Les métiers et corporations de la ville de Paris*, I (xiv^e-xviii^e siècles). Ordonnances générales. Métiers de l'alimentation par René de Lespinasse, ancien élève de l'École des Chartes. Impr. nationale, M.DCCC.LXXXVI, grand in-4^e, p. 410. Alin. 6.

On remarquera dans ce texte que le saumon est toujours nommément désigné à côté des autres poissons de mer. Ce fait est caractéristique de l'importance spéciale qu'on lui attribuait. Importance telle que, selon toute vraisemblance, il existait à Paris un *saumonoir*, un aquarium spécial pour les saumons, depuis le début du *xiv^e* siècle. Voici en effet ce qu'on peut lire dans une étude de M. Fernand Bournon sur l'*Hôtel Royal de Saint-Pol* (1), (p. 105).

« Il nous reste à dire un mot des poissons qui dès 1362 avaient été installés à Saint-Pol. On a vu, plus haut mentionné, le préau du Sauvoir; tel était en effet le nom des aquariums du *xiv^e* siècle... Ce devait être un vaste bassin de forme ronde, entouré d'une sorte de balustrade à hauteur d'appui. Quant au lion de pierre que Jean de Saint-Romain avait taillé et peint, et qui avait été mis au sauvoir de Saint-Pol, on doit supposer qu'il occupait le centre du bassin.....

« Le texte de Menaut (Manuscrit de l'Arsenal. Maçonnerie par Saint-Pol) porte une seule fois *saumonoir* alors qu'on lit partout ailleurs *sauvoir*. Faut-il y voir une faute de lecture ou une distraction, ou au contraire doit-on penser que le sauvoir de Saint-Pol contenait des saumons? Nous admettrions plus volontiers cette seconde hypothèse. En effet, bien qu'au premier abord on admette difficilement la présence de saumons à Paris, nous avons des preuves qu'au *xiv^e* siècle on pouvait s'en procurer facilement.

« Le *Ménagier de Paris* (2) prescrit la façon de l'accommoder : « Saumon frais soit bacconé (fumé) et gardez l'eschine pour rôtir, puis, etc., etc... ». Legrand d'Aussy, dans sa précieuse *Histoire de la vie privée des Français* (3), cite un recueil de proverbes du *xiii^e* siècle mentionnant les « saumons de Loire »; plus loin (p. 81) il rappelle une ordonnance du roi Jean de 1350 où il est fait mention de « saumons de porpris, de chiens de mer et de marsouins ». On trouve aussi dans le *Traité de Police* de Dela-

(1) Cf. *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île de France*. T. V (1879).

(2) *Traité de morale et d'économie domestique* composé vers 1393 par un bourgeois parisien. (Édité par la Société des Bibliophiles Français, sous la direction de M. le baron Pichon). Paris, de l'imprimerie de Crapelet, 9, rue de Vaugirard, M.DCCC.XI.VI, in-8°. T. II, p. 198.

(3) Ouvr. cité.

marre (t. I, p. 606), en même temps que cette ordonnance de 1350, quelques textes relatifs à la vente du poisson de mer à Paris. »

Les arguments de M. Bournon me semblent péremptoires. Je crois trouver une confirmation dans une ordonnance de police du 24 juillet 1504, *concernant la vente du poisson de mer* (1) où l'on peut lire ceci :

« Item, que le saulmon et le pourpris, a présent appelé marsouin, ne pourra estre gardé que deux jours, à compter le jour qu'il sera arrivé à Paris, de la Saint-Remi jusques à Paques ». Il s'agit bien évidemment ici de saumon frais.

Le saumon salé était susceptible d'une plus longue conservation. Il pouvait même supporter le voyage de Strasbourg à Paris. Legrand d'Aussy nous en informe :

« Paris, écrit-il (2), était déjà au xvi^e siècle tributaire de l'Alsace pour le saumon. Selon Charles Estienne (*De re cibaria*) le saumon de Strasbourg était le plus estimé. Mais la longueur du trajet ne permettait pas aux Parisiens de l'avoir frais ; ils n'en mangeaient que de salés. »

..

C'est ainsi que, dès le Moyen Age, la cuisine, l'art culinaire dut s'appliquer à la fois au saumon frais et au saumon salé. Il y eut deux méthodes, comme Taillevent l'indique dans son *Viandier* (3).

« Saumon frez baconné (fumé) et gardez l'échine pour rostir puis le dépeciez par dalles et soit cuit en eaue et du sel au cuire et soit mengié au poivre jaunet ou à la cameline et le mettent aucuns ressuyer sur le grail, au mengier et en pasté qui vould, pouldré d'espice et soit mengié à la cameline (4).

« Et s'il est salé soit cuit en eaue, sans sel, et mengié au vin et à la ciboule miciée ».

(1) Ordonnances générales, Métiers de l'Alimentation par R. de Lespinasse. Ouvr. cité, p. 421. Titre XII-VIII.

(2) Ouvr. cité, t. II, p. 136.

(3) Ouvr. cité, p. 245.

(4) « Plante annuelle dont la graine donne une huile utilisée souvent à la place de l'huile de navettes dans les assaisonnements », *Dictionnaire de Trévoux*.

Ces recettes faisaient autorité en leur temps. On les trouve presque textuellement transcrites dans le *Ménagier de Paris* dont l'auteur, inconnu, était presque le contemporain de Taillevent, comme l'a établi M. le baron Pichon. Dans l'extrait reproduit plus haut de la notice de M. Bournon, le texte du *Ménagier* (1) est indiqué par ses premiers mots. Voici ce texte en entier :

« Saumon frais soit baconné et gardez l'eschine pour rostir puis despeziez par dalles cuites en eaue et du vin et du sel au cuire, mengié au poivre jaunet ou à la cameline et en pasté qui veult pouldré d'espiçe ; et se le saumon est salé soit mengié au vin et à la ciboule par roüelles ».

On remarque déjà, dans cette transcription du *Ménagier*, un perfectionnement du court bouillon par adjonction de vin à l'eau salée. Cependant il y a loin de là aux pratiques modernes. Pourquoi par exemple le saumon frais devait-il être fumé avant que d'être rôti ou bouilli ? Je pense que le fumage était destiné à permettre la conservation des parties du saumon qui n'auraient pas été accomodées de suite. Le contexte rend cette explication probable. Mais alors, on est conduit à admettre que la vente du saumon au détail n'était pas courante à cette époque. Il n'y a là rien de surprenant, si l'on songe à l'importance des repas d'autrefois, et aux approvisionnements qu'ils nécessitaient.

Voyons plutôt ces menus tirés du *Ménagier* (2) :

PREMIER METS. — Pois coulés, harenc, anguilles salées, civé d'œstres (huitres) noires, un brouet d'amandes, tieule, un bouli de brochets et d'anguilles, une cretonnée, un brouet vert d'anguilles pastés d'argent.

SECOND METS. — Poisson de mer, poisson doux, *pastés* de bresmes et de *saumons*, anguilles renversées, une arboulastre brune, tanches à un bouli lardé, un blanc mengier, crespes, lettres, losenges, orillettes et pastés norrois, lux et *saumons farcis*.

TIERS METS. — Fromentée, venoison, doreures de pommeaux et de pès d'Espagne et de chastellier, rost de poisson, gelée, lamproies, congres et turbots à la sauce verte, bresmes au vert jus, leschefrites, darioles et l'entremets grand.

(1) Voyez p. 8, note (2).

(2) *Ouvr. cité*, t. II, p. 96 (X. Austre dîner de char).

L'imagination s'effare devant ces énumérations. Il n'est pas facile d'établir une comparaison entre l'ordonnance massive de ces expositions de victuailles et nos menus modernes. Beaucoup de plats sont désignés, ci-dessus, par des mots qui n'éveillent dans notre esprit que des idées incertaines. Quoi qu'ils mangeassent, il est certain que nos aïeux mangeaient beaucoup...

*
* *

A côté du saumon, ils prisait fort le saumoneau ou jeune saumon, longtemps considéré comme distinct du saumon adulte. Dans son étude, très approfondie et très documentée, sur *L'Ancienne Alsace à table* (1), M. Gérard nous apprend que :

« Ces salmonides ont joui très anciennement d'une excellente renommée :

« Le physicien-médecin Ræsslin (2) dit que c'était une friandise convoitée par les bouches délicates. Une vieille chronique éditée par Schilter (3) prend soin de nous apprendre que les saumoneaux furent très chers en 1505, et qu'on les vendit à 1 pfund et 8 schillings strasbourgeois le cent ».

C'est qu'en effet personne n'était plus gourmand qu'un Strasbourgeois. La nature favorisait son penchant. On a déjà vu de quelle renommée jouissait, à Paris, le saumon de Strasbourg : l'Alsace mettait ce poisson au dessus de tout :

« Une judicieuse déférence, écrit M. Gérard (4), je pourrais dire l'hommage public, avait, de toute ancienneté, assuré la suprématie, sur toutes les espèces de poissons nomades, au saumon. *Il méritait le premier rang et il l'a conservé.* Ræsslin l'appelle le plus noble de tous les poissons *de l'Allemagne*. Il abondait au printemps sous le nom de saumon (Salmen), et, dans l'automne,

(1) *L'Ancienne Alsace à table*. Etude historique et archéologique sur l'alimentation, les mœurs et les usages épiques de l'ancienne province d'Alsace, par Charles Gérard, avocat à la cour d'appel de Nancy. Paris, Berger-Levrault, 1877, grand in-8°, p. 52.

(2) Ræsslin, *Das Wasgauische Gebirge*, p. 3 (note de l'auteur).

(3) Kœnigshoven, *Schilter Chronick*, p. 367 (n. de l'aut.).

(4) *L'Ancienne Alsace*, ouvr. cité, p. 54.

sous celui de bécard (Lachs) (1). Autrefois les pêcheurs de Strasbourg avaient fait de cette ville comme une espèce de marché privilégié pour la vente de ce poisson, qui se vendait depuis Lauffenbourg jusqu'à Phillipsbourg. Sa taille et son poids sont variables, mais nos écrivains rapportent que l'on en voyait qui pesaient 50 livres (2). En 1277 on en prit un à Bâle qui avait 7 pieds de long (3). En 1647, année singulièrement propice à la pêche du saumon, le prix variait de 4 à 6 pfennigs (4). A la fin du XVIII^e, il était de 2 fr. à 2 fr. 50. A un chapitre général de l'ordre des Dominicains, qui fut tenu à Bâle en 1543, ces sévères gardiens de l'orthodoxie éprouvèrent un si vif besoin de voir figurer à l'un de leurs dîners un saumon, qu'ils n'hésitèrent pas à le payer un prix qui représentait la valeur de quinze sacs de seigle » (5).

On voit ailleurs que l'évêque de Paris servit 50 livres de baleine à Elisabeth d'Autriche, le 29 mars 1571, avec 1000 grenouilles (6) et du saumon, entre autres choses (7).

Dans la relation d'un dîner d'apparat — offert en 1548 par la ville de Lyon aux envoyés des cantons suisses — l'énumération des plats comprend sous la rubrique « poissons de mer » : « Lamproies, tortues, soles, saumons ». Et ici M. Vial (8) qui a exhumé ce compte rendu des archives lyonnaises, fait, en note, les remarques suivantes :

« En 1504 la ville (de Lyon) paye six saumons 18 écus couronnés

(1) Le bécard est le saumon mâle *Rostro aduncioris Salmo* (Linné). Après le frai, vers l'automne il pousse au saumon mâle une excroissance sur la mâchoire inférieure : d'où ce nom. Nous aurons à revenir sur cette définition.

(2) Graffenauer, *Topographie de Strasbourg*, p. 87 (note de l'aut.).

(3) *Chronique des Dominicains de Colmar*. Edition de 1854, p. 63 (note de l'aut.).

(4) Baldner *grosse Fischbuch* (note de l'aut.).

(5) Wurtisen, *Basler Chronick*, Basel 1580, in-fol. p. 434 (note de l'aut.).

(6) C'est ici l'occasion de rappeler le proverbe : « Mille grenouilles ne valent pas un saumon ». A ce propos, cf. *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, XII, 6-60.

(7) La baleine est comestible. Selon Ambroise Paré, « la chair n'en est estimée, mais la langue pour ce qu'elle est molle et délicateuse. On la sale... »

(8) Institutions et coutumes Lyonnaises, III. *Un dîner maigre en 1548*, par E. Vial, Lyon. Librairie ancienne de Louis Brun, 1904, in-8°, p. 120.

Par l'ordre de Henri II la ville de Lyon offrit ce « dîner maigre », car on était en Carême, aux envoyés des cantons Suisses traversant Lyon pour se rendre à l'invitation du Roi, qui les avait priés pour être parrains de son septième enfant (Claude de France, fille de Marie de Médicis, mariée plus tard à Charles III, duc de Lorraine).

(CC, 1565, n° 6). En 1507 un saumon, offert au chancelier, coûte 3 écus couronnés à 35 sols l'écu soit 5 livres, 5 sols (CC, 576, n° 19); en 1509 on envoie un pâtissier « sur l'escluse de la rivière de Loire sercher des saulmons » (1), pour les seigneurs de l'hôtel du Roi, (CC, 590, n° VII) ».

Ces prix peuvent être comparés à celui du saumon qui parut sur la table des échevins de Lyon.

On trouve en effet mentionné dans le « compte du diner » (2) :

Pour ung gros saulmon fraiz. 2 l. 2 s.

Et un peu plus loin dans ce même compte :

« Parties de pâtisserie payées à Jehan de la Landre pour sa façon :

Pour six pastés de saulmons. 18 s.

Ceci nous fixe sur la façon dont fut accommodé le saumon servi à ce diner. Cette façon fut identique pour tous les autres poissons, car le compte donne les prix, payés à Jean de la Landre, pour « six pastés d'anguilles, six pastés de carpes hachées » et même « six pastés de grenouille ».

Les pâtés de poisson étaient en vogue dans ce temps-là. Il en était déjà question dans le *Viandier* de Taillevent. De nos jours les pâtés de saumon prennent rang parmi les délicates gourmandises. Mais ils figurent peu dans les diners officiels où l'on sert, en

(1) Peut être s'agit-il ici de saumons pris dans des *avaloirs*, ou pièges à saumon, analogues à ceux dont parle Alléon Dulac, qui se trouvaient précisément sur la Loire, et dont il sera question plus loin. Cf. ch. II.

(2) Vial, *ouv. cit.*, pièce justificative, p. 216.

Un peu plus tard, lorsque le duc de Mayenne partit de Lyon, le 23 août 1580, allant, sur l'ordre du Roi, rétablir l'ordre en Dauphiné, des conventions (a) furent passées, pour la fourniture de sa table, entre lui et « honorable personne Jehan Flornays marchand vivandier suivant la cour ». Ces conventions portaient sur le tarif des comestibles que Flornays s'engageait à fournir. J'y relève les prix suivants :

	livres	sols	deniers
Grans saulmons frais de deux pieds et au dessus	6	»	»
Moyens saulmons de pied demy quatre doigts...	»	110	»
Petit saulmon de pied et demi.....	3	10	»
Dernes (tranches) de saulmont fraiz raisonnable..	»	20	»

Ces prix, minutieusement établis, peuvent paraître singulièrement élevés, mais les difficultés du ravitaillement en voyage peuvent en partie expliquer la hausse.

(a) Julien Baudrier. Conventions pour la fourniture de la table du duc de Mayenne. Lyon, Waltener, 1900, in-8° (Extrait de la *Revue du Lyonnais*).

général, le poisson entier, cuit au court bouillon et sagement dressé.

Les modes culinaires ont pu changer, le Saumon n'en a pas moins conservé intacte sa réputation.

Abraham de la Framboisière (1), médecin du Roi, a porté sur lui le jugement du Grand Siècle !

Ce savant, d'abord, pose que « le Saumon prend toujours naissance (2) dans l'Océan, mais se retire, au printemps, aux rivières qui coulent dedans ». Puis, passant aux considérations gastronomiques et médicales, il ajoute :

« Il a la chair tendre, grasse, douce, fort friande et excellente au goust, *en sorte qu'il est préféré à tous les autres poissons par sa délicatesse*. Si n'est-il pas pourtant le plus salubre, principalement aux malades, d'autant plus que sa nourriture est plus fascheuse à digérer que n'est celle des poissons saxatiles, suivant l'opinion de Gessner (3). Il est beaucoup meilleur frais que salé, encore qu'il ne soit pas mauvais nouveau salé ».

(1) Les œuvres de N. Abraham de la Framboisière, Médecin du Roi. Où sont méthodiquement exposés, l'Histoire du monde, la Médecine, la Chirurgie et la Pharmacie, pour la conservation de la santé et la guérison des maladies internes et externes. Avec les Arts libéraux par le moyen desquels on acquiert les grâces de bien dire et d'heureusement vivre. Dernière édition revue et augmentée d'un VIII^e tome. A Lyon, chez Jean-Antoine Huguetan. Rue Mercière. A la Sphère, MDCXLIV, in-fol., page 76.

(2) Il est bon de rapprocher ce passage des dires d'un certain Beaujeu rapportés par Legrand d'Aussy (a) bien plus tard. Beaujeu parle en effet de saumons de la Méditerranée et ne semble pas s'être servi des données très nettes que La Framboisière eut à sa disposition.

(3) Conrad Gessner (1516-1565) né à Zürich, fut surnommé le « Plin de l'Allemagne ». Après avoir appris, puis enseigné la philosophie dans son pays, il vint étudier la médecine à Montpellier, et prit le bonnet de Docteur à Bâle, en 1540, pour ensuite rentrer à Zurich où, jusqu'à sa mort, il enseigna.

Ce savant eut une prédilection marquée pour la Botanique et la Zoologie. Il fit, entre autres, un voyage à Strasbourg, pour connaître les poissons du Rhin.

On a de lui des *Historiæ Animalium* en cinq Tomes dont je cite le « *Liber quartus, qui est de Piscium et Aquatiliū* ». (Tiguri, 1558, in-fol.) : « Il s'est fort étendu sur cette matière qu'il a enrichie de dessins de *Rondelet*, de *Belon* et d'un petit nombre de ceux de *Salvianus*, mais d'un plus grand nombre qui lui sont propres, car il est le

(a) Histoire de la vie privée des Français. Ouv. cité. T. II, p. 135.

Il n'y a rien dans tout ce passage qui ne soit très exact. Je me demande cependant si le saumon nouveau salé était bien excellent. Le procédé de conservation par salaison est tombé en désuétude, heureusement sans doute. J'aurai l'occasion de revenir sur ce point, plus tard, à propos du saumon de conserve.

Il convient de noter ici que l'époque où écrivit La Framboisière, paraît avoir été particulièrement propice à la pêche du saumon. M. Charles Gérard (1) nous dit que, d'après Rœsslin (2) : « En 1647 on exposa en vente à Strasbourg, en un seul jour, 143 saumons », ce qui semble être un record pour cet important marché. Sans doute l'ichtyologie bénéficia-t-elle de ces pêches miraculeuses. Et l'on peut expliquer ainsi la documentation si précise de notre auteur.

D'ailleurs, en ce siècle fortuné, médecins et naturalistes n'étaient point seuls à traiter du saumon. A leur point de vue, les philologues s'en mêlaient aussi.

On lit dans le *Parallèle des langues Française et Latine* du P. Monnet, édition de 1641 (3), *verbo* Saumon :

« SAUMON. *Poisson de l'océan, de lac, de rivière* ; hic salmo-onis. *Fros et vieil saumon*. Grandior salmo. Major salmo. Majoris modi salmo. *Saumon médiocre et plus jeune que le précédent*, Tacon : Hic Fario-onis, hic Sario-onis. Salmo medius. Medii modi salmo. *Saumon de l'Océan sentant la marine, la marée* : Marinus salmo, Salsus salmo, Maritimus salmo. *Saumon de rivière, venu de l'Océan, radouci et engraisé dans l'eau douce* : Salmo fluviatilis, Salmo dulcis, Salmo fluviaticus advena, Salmo marinus fluviatilis incola. *Saumon né et nourri aux rivières (non venu de la mer)*, espèce de truite : Hæc Trutta, Hæc Salmo trutta. Salmo indigena fluviatilis. *Saumon femele, beccard Saumon au musle plus recourbé* : Salmo femina, Rostri aduncioris salmo *Saumon du lac Lemman, Omble* : Salmo lemanius, Salmo lemanicus, Salmo lemani lacus, Salmo umbla ».

premier qui ait bien connu les poissons des lacs et des rivières de la Suisse ». Eloy, *Dictionnaire Historique de la Médecine*. A Mous, chez A. Hoyois, M.DCC.LXXVIII, in-4°. T. II.

(1) *L'Ancienne Alsace à table*. Ouv. cit. p. 49.

(2) *Das Wasgauische Gebirge*, p. 3 (Note de l'Auteur).

(3) Lyon, Guillaume Valfray, in-4°.

Il est fâcheux d'avoir à relever une erreur dans cette litanie, qui me semble rédigée dans un esprit louablement gastronomique. Je n'en veux pour preuve que la distinction entre le saumon nouveau venu de la mer, sentant la marée : *Marinus salmo*, et le saumon radouci et engraisé dans les rivières : *Salmo dulcis*. Mais le père Monnet confond le *bécard* et le *saumon femelle*, alors que seul peut être *bécard* le saumon mâle, *Salmo hamatus*, des naturalistes modernes (1).

Ceci dit, louons encore l'abondance du P. Monnet. On trouve bien dans le *Dictionnaire de Trévoux* (2) une dénomination latine du saumon : *Anchorago*, qui ne figure pas dans l'article cité du *Parallèle*. *Anchorago* est un terme de basse latinité. Rien d'étonnant à ce qu'on l'ait écarté d'un ouvrage didactique.

*
* *

La philologie était plus sûre en 1644 que l'Histoire Naturelle. On pourrait faire nombre de *distinguo* à propos du *Salmo trutta* par quoi le P. Monnet désigne sans doute la *Trutta Salmo* où truite saumonée actuelle. Mais la ressemblance du saumon avec la truite, dans certaines phases de son développement, a causé, jusqu'à nos jours, bien d'autres méprises. Au XVIII^e siècle le médecin Louis Lemery, de l'Académie Royale des Sciences, dans son *Traité des Aliments* (3), après avoir fait venir *Salmo* de *Sale*, parce qu'on le sale, ou de *a saliendo*, parce qu'il saute — plaisantes étymologies comme on le voit — Lemery dis-je, n'est pas plus heureux avec le *Salmero seu Salmerinus a Salmone*, c'est-à-dire le saumoneau... ou, peut-être, la truite saumonée, ou encore la truite du Léman... Il fait sur ce propos une grande dissertation, appelant son *Salmero* Saumon « parce qu'il a plusieurs ressemblances avec le saumon en plusieurs choses », puis s'avise presque aussitôt qu'il pourrait bien être différent.

(1) Cf. p. 12. Note (1).

(2) L'article du *Dictionnaire de Trévoux* commence ainsi : « SAUMON, Poisson de mer qu'on pêche dans les rivières. Quelques-uns l'appellent aussi en latin *anchorago* ».

(3) *Traité des Aliments*, par Louis Lemery. Docteur Régent en la faculté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des Sciences. 2^e édition, Paris, Pierre-Vitte, MDCCIX, in-12, Chap. LIII, p. 383.

En fait Lemery ne semble pas très fixé sur ce point. Mais il traite doctoralement les questions relatives à l'alimentation. Voici les parties de son livre qui s'y rapportent (1). Je les reproduis sans y rien changer :

« *Choix* : Le saumon doit être choisi nouveau, bien nourri, assez gras, d'un âge moyen, d'une chair tendre, friable, rougeâtre et qui ait été pris dans une rivière pure et limpide. »

On pourrait parler ici de l'embarras du choix. Déterminer l'âge du saumon, savoir du poissonnier la provenance exacte du poisson, autant de problèmes différents de nature et semblables par la difficulté. Mais la lecture de Lemery va nous encourager à les résoudre, car voici les effets du saumon :

« *Bons effets* : Il nourrit beaucoup, il fortifie, il restaure, il pousse par les urines, il est pectoral et résolutif.

« *Mauvais effets* : Il se digère un peu difficilement et il pèse sur l'estomac, principalement quand il est trop vieux. »

Ces effets découlent sans doute de ces principes obscurs que je cite pour être complet avec les conseils qui les suivent :

« *Principes* : Il contient beaucoup d'huile et de sel volatil et médiocrement de phlegme.

« *Le Temps, l'Age et le Tempérament* : Il convient en tout temps, à toute sorte de tempérament, pourvu qu'on en use modérément. »

C'est le dernier mot de la sagesse et de la banalité. On n'en peut dire autant de ces vers saugrenus, que j'extraits de certains *Commentaires sur l'école de Salerne*, publiés en 1681 par Dufour de la Crespelière, Docteur en la Faculté de Montpellier (2).

« Addition à l'école de Salerne. Des parties du poisson les plus délicates et les plus nourrissantes :

DE LA TESTE.

La teste de congre, de thon
De saulmon et tortue encore,
Méritent bien qu'on les dévore,
Et que gens les plus délicats
En fassent d'excellents repas,
Car cette partie est bien tendre.

(1) Id. p. 381.

(2) Paris-Gervais-Clouziers. MDCLXXXI, in-12, p. 210.

DES YEUX.

*Les yeux (1) du salmon, qui sont gras,
Ne sont pas mauvais au repas.*

DU VENTRE ET DES INTESTINS.

*L'on tient que les ventres des thons,
Les gros intestins des saulmons,
Et menus boyaux de murennés,
Sont manger de rois et de reines ! »*

Je n'ai trouvé nulle part ailleurs de semblables opinions en ce qui touche les yeux et les gros intestins de saumon, lesquels gros intestins sont, en réalité, minuscules. C'est plutôt la tête ou « hure » du saumon qui pourrait être qualifiée à juste titre de « manger de rois et de reines ».

Le « menu d'un souper de 16 couverts, servi le 3 septembre 1719 à son Altesse Royale », comporte, entre autres choses, « une hure de saumon, bouilli, à la hollandaise, sauce blanche avec des grenades ».

Ce plat se recommande à l'attention, au moins par la singularité. Mais, en s'occupant du saumon, on n'est jamais au bout de ses surprises : Qui s'attendrait à trouver notre poisson dans le calendrier révolutionnaire ! Il y figure pourtant comme le « pseudo saint » du 5 fructidor, et sa présence en cette place doit être expliquée par ce passage de Fabre d'Eglantine, dans son *Rapport sur le calendrier* (2).

« A chaque quintidi, c'est-à-dire à chaque demi-décade, les 5, 15 et 25 de chaque mois, est inscrit un animal domestique, avec rapport précis entre la date de cette inscription et l'utilité réelle de l'animal inscrit ».

Le saumon animal domestique ! voilà de quoi dégouter les ama-

(1) Il faut remarquer que les yeux de saumon sont les *seuls* yeux de poisson mentionnés par cet auteur minutieux comme morceaux de choix.

(2) Rapport fait à la Convention nationale dans la séance du 3 du second mois de la seconde année de la République Française, au nom de la commission chargée de la confection du calendrier, par *Fh. Fr. Na. Fabre d'Eglantines*, Député de Paris à la Convention nationale. Imprimé par ordre de la Convention nationale. Imprimerie Nationale, in-8°, p. 12-13.

teurs de pêche ! Mais la Révolution devait cet outrage au « Roi des poissons d'eau douce » ; et puis il y a beaucoup de quintidi dans l'année, les animaux domestiques ne sont pas innombrables et notons que Fructidor est le dernier mois républicain !

..

Consacrer un jour de l'année au saumon me semble cependant un devoir de piété gastronomique. Et ce jour devrait être fixé par le mois et le quantième où la Reynière écrivit l'évangile culinaire que l'on va méditer.

Laurent-Balthazar Grimod de la Reynière, grand primat des dégustateurs, grand barde des hautes célébrités comestibles, l'immortel auteur de l'*Almanach des Gourmands* et du *Manuel des Amphitrions*, a malheureusement laissé dans l'ombre la chronologie de ses travaux. C'est étonnant : il était formaliste. Mais on ne peut penser à tout. Et nous pouvons en prendre à notre aise :

« Le saumon, *secundum* Grimod (1), est un prince de la mer qui, comme l'esturgeon, s'humanise assez pour remonter les fleuves, même jusques près de leur source. Quoique assez commun à Paris il y est toujours fort cher, parce qu'il est de garde et peut attendre l'acheteur pendant plusieurs jours sans impatience. Il ne paraît donc, en son entier, que sur les tables les plus opulentes et dans les repas d'étiquette, car il est de sa nature ami du cérémonial. Le court bouillon est la façon la plus honorable de le servir, surtout si on a eu soin de lui mettre dans le ventre une livre de bon beurre manié de farine. On le sert quelquefois pané et cuit au four, de belle couleur et avec une sauce hachée.

Enfin, on le fait suer à la braise, on le mouille de deux bouteilles d'excellent vin de champagne, et on le dresse garni d'ailerons de dindons glacés et d'une douzaine de superbes écrevisses cuites dans le même nectar. Ainsi paré, un saumon est vraiment une pièce curieuse ; bien des gens paieraient pour le voir. En morceaux, on le sert glacé, mariné en filets aux fines herbes, au vin de champagne (ce poisson comme on le voit est un peu ivrogne, et encore lui faut-il du meilleur), en hatelettes, en terrine. On mange ses

(1) *Almanach des gourmands*. 1^{re} année, p. 80-81. Paris, Maradan, 1803, petit in-18°.

darnes, en caisse, en ragout à la bourgeoise ; sa hure se sert à la braise, soit en maigre soit en gras. Enfin on en fait des pâtés froids, avec la précaution de les retirer du four à moitié cuits, de verser par le soupirail une chopine de coulis clair de veau et de jambon, et de les y remettre ensuite, pour s'achever de cuire et prendre cette belle couleur dorée sans laquelle un pâté n'est jamais, sur une table, que ce que paraît aux lumières, une blonde sans rouge ».

Nous sommes au fort des délicatesses culinaires. Et déjà on a remarqué le passage souligné où se trouve renfermée la recette « la plus honorable », comme l'a écrit Grimod ; cette recette dont Monselet tirait le *saumon à l'Impériale* et Gouffé (1) le *saumon à la Chambord* (2) : curieux exemple des rapports qu'ont entre eux la politique et la cuisine.

Qu'il soit placé sous l'égide des fleurs de lys où des abeilles, ce plat culmine, essentiel. « On a vu, écrit Brillat-Savarin (3), que l'amour physique a envahi toutes les sciences ; il agit en cela avec cette tyrannie qui le caractérise toujours. Le goût, cette faculté plus prudente, plus mesurée, quoique non moins active, le goût, disons-nous, est parvenu au même but... »

Comment ne pas songer à cet aphorisme du « Professeur » (4) en voyant paraître sur la table un *saumon à la Chambord*, ou même, simplement, en considérant la planche coloriée qui le représente, dans le beau *Livre de cuisine* de Gouffé. Certes, on comprend que « bien des gens paieraient », pour voir une semblable pièce. L'œil en est ravi, l'odorat flatté, l'eau en vient à la bouche. Après avoir vu, subodoré et désiré, l'appareil de nos sens est dans les dispositions les meilleures et les plus complètes pour jouir de la fonction dégustative, fonction qui s'est exercée, s'exerce et s'exer-

(1) J. Gouffé, ancien officier de bouche du Jockey-Club de Paris, auteur d'un *Livre de cuisine*. Paris, Hachette, 1884, grand in-8°.

(2) Cf. Gouffé, ouv. cit. p. 622, Planche en couleur.

(3) *Physiologie du goût*, ouv. cit. (Médit. I, 4).

(4) C'est ainsi que s'intitule Brillat-Savarin. Sa préface à la *Physiologie du Goût* se termine ainsi :

« Je finis par une observation importante ; aussi l'ai-je gardée pour la dernière :

« Quand j'écris et parle de *moi* au singulier cela suppose une confabulation avec le lecteur : il peut examiner, discuter, douter et même rire. Mais quand je m'arme du redoutable *nous*, je professe ; il faut se soumettre ».

cera toujours, avec un maximum de délices, sur la chair exquise du « poisson Roi ».

On n'a rien trouvé de mieux. Même, auprès de la savoureuse page de Grimod, une énumération des rites usités dans la cuisine la plus moderne paraîtrait fade : *boudins* et *cromesquis*, *bateaux de saumons fumés* sont pourtant des titres alléchants que j'emprunte à Gouffé, sans parler du *canapé de saumon fumé*, et des *bardes de saumon vert-galant* formulées dans un récent ouvrage qui se sous intitule : *L'Art de bien manger* (1). Mais le *saumon à la Genevoise* éveille chez les gourmets une idée de magnificence particulière. Je ne veux point de mal aux Genevois. Je m'en voudrais de ne pas reproduire l'amusante tirade que consacre, à démonter leur recette, un *Dictionnaire général de la cuisine française* (2). D'après Quérard, ce dictionnaire, publié sans nom d'auteur, serait l'œuvre de Maurice Cousin, connu sous le pseudonyme de *Comte de Courchamps* par ses apocryphes *Mémoires de la marquise de Créqui*. Que les Suisses me pardonnent. Je ne transcris même pas la très bourgeoise recette par laquelle le dictionnaire remplace leur « glorieuse pancarte », et voici seulement la glose :

« Il est à savoir que, lorsqu'on s'adresse à des Genevois pour avoir la recette qui se trouve formulée ci-dessus, et qui comme on voit est des plus économiques, et des plus simples, ils vous redigent et vous remettent toujours, ne varietur, une interminable et glorieuse pancarte où l'on vous prescrit, notamment, de ne pas manquer d'employer moitié vin de champagne et moitié vin de bordeaux, pour faire le mouillement ou court bouillon de tous les poissons que l'on veut accommoder à la genevoise. Nous avertissons les voyageurs de ne pas s'en rapporter à ce dernier formulaire, qui n'est jamais employé à Genève qu'à l'égard des étrangers, et pour se donner, par écrit, un faux air de magnificence. Lorsque des Genevois peuvent se décider à faire les frais de deux bouteilles de vin de champagne et deux bouteilles de bon vin de bordeaux, c'est

(1) *La Cuisine française du xiv^e au xx^e siècle, l'art de bien manger*, par Edouard Richardin. Paris, Edition d'art et de littérature. Librairie Nilsson, 1910, in-8°.

(2) *Dictionnaire général de la cuisine française ancienne et moderne ainsi que de l'office et de la pharmacie domestique*, Paris, Plon, 1866, in-8°, p. 447.

D'après la *France littéraire* la première édition de ce dictionnaire serait de 1839.

pour les boire en compagnie... et nullement pour les verser dans un chaudron de leur petite cuisine ».

Quel prosaïsme ! Il n'est égalé sans doute que dans un *Cuisinier végétarien* (1), publié en 1896 par Madame Saint-Briac. Qui s'attendrait à voir traiter de poisson par un végétarien, même par une végétarienne ? Mais le cœur a ses raisons... Et d'ailleurs le végétarisme — c'est là sa revanche sans doute — a bien mal inspiré Madame Saint-Briac. Il nous ramène au beau temps de Taillevent, avec immersions dans l'huile. J'aimerais presque autant la croque au sel !

..

Mais le sel n'est plus employé, même pour conserver le saumon. Il faut remonter jusqu'au XVIII^e siècle pour trouver trace de son usage. Savary des Brulons, dans son *Dictionnaire Universel du Commerce* (Edition de 1730, supplément), nous apprend que :

« La Moscovie fournit une grande quantité de saumons qui se consomme non seulement dans le pays, mais qui s'enlève aussi par diverses nations du Nord. *Il y en a de deux sortes, du salé et du fumé.* Celui-ci se prépare à peu près comme le hareng sorét.

« On pêche aussi en Moscovie, particulièrement sur les côtes de Laponie, une espèce de saumon blanc que l'on nomme *Meelma*. On le fait sécher pour le transporter ».

De nos jours le procédé de conservation le plus en vogue est le procédé dit « par fumage ».

« La conservation par fumage est un procédé hybride, dans lequel la conservation est due non seulement aux principes antiseptiques contenus dans la fumée (creosote, etc.), mais aussi à la dessiccation partielle du poisson. Ce dernier mode de conservation s'applique aux harengs, saumons, etc... »

Ainsi s'exprime M. J. Potin (2), de la maison Félix Potin. Il

(1) *La cuisine végétarienne*, par Yvonne Saint-Briac. Paris, Chailley, 1896, in-18, p. 163. (Ce livre fut préfacé par Francisque Sarcey, « végétarien de contrebande, nous dit M. Paul Le Blanc, et très vaniteux »).

(2) *Rapports* du Jury international de l'Exposition universelle internationale de Paris de 1889. Classes 70 et 71 (Viandes et poissons. Légumes et fruits). Rapport de M. J. Potin. Paris, Imp. Nation., 1891, grd in-8°, p. 63.

a surtout en vue les conserves venant de Terre Neuve, où le saumon est capturé dans les rivières jusqu'à un kilomètre des côtes, et sert d'appoint, avec le homard, aux pêcheurs de morue et de hareng; appoint non négligeable d'ailleurs, puisqu'il fournissait, vers la fin du siècle dernier, un million de kilogs à l'exportation.

Ce chiffre d'un million de kilogs montre assez que le saumon forme l'objet d'un commerce considérable. Et encore il ne comprend pas les envois de la Norvège, qui expédie les produits de sa pêche d'été en Angleterre sous forme de saumon fumé ou frigorifié, de la même façon que la Suède et le Danemark.

Les conserves proprement anglaises seraient encore à distinguer, si nous en croyons cette description de lunch puisée dans la *Cuisinière poétique* (1) de Monselet. Ce lunch se compose « ... de jambon fumé du Nord Amérique, de sardines à l'huile, de ces délicieux saumons conservés en boîte, de ces saumons dont la chair est si rose et que l'on pêche en Ecosse... »

On expédie également de l'Alaska, où les rivières côtières alimentent de véritables usines, certaines conserves très réputées.

Mais quoi, n'a-t-on pas vu, au cours de ces premières pages, que tous les gourmands exaltaient à qui mieux mieux le saumon (2), qu'ils l'aient « mengié à la cameline » ou attaqué sous les apparences superbes de la pièce montée à la Chambord? S'il

Il est à remarquer que la truite était encore salée — la truite ce poisson délicat par excellence — vers la fin du siècle dernier.

« Pour conserver la truite, la transporter au loin, écrit M. Comarmond (a), on la sale comme le hareng. On la prépare aussi comme le thon mariné. C'est une nécessité commerciale, mais, sous le rapport de l'art, c'est un crime de lèse cuisine ».

Heureusement, ajouterais-je, l'avènement des frigorifiques et des transports rapides a mis fin à ces atrocités.

(1) *La Cuisinière poétique*, par Ch. Monselet, avec le concours de MM. Mery, Dumas, Th. de Banville, Th. Gautier, etc. Bruxelles, Méline-Causs et C^{ie}, 1850, petit in-18°, page 104. « La vie à bord des steamers de Saint-Thomas à Southampton » par Alfred de Morton.

(2) Blanchard, Ouvr. cit., p. 450 s'exprime ainsi :

« Les qualités comestibles du saumon sont assez connues et trop bien appréciées pour qu'il soit utile d'entrer dans aucune description à leur sujet. Remarquons seulement que des connaisseurs accordent une préférence aux saumons de certaines rivières sur ceux d'autres rivières, aux femelles sur les mâles, etc. »

(a) *De la pisciculture en Italie* (Mémoire lu à l'Académie de Lyon), Lyon, Dumoulin, 1853, in-8°, p. 47.

faut attribuer un prix d'excellence je crois qu'il reviendra au poisson de la Loire :

« Quel mets distingué ce saumon froid, *surtout s'il a été pêché dans la Loire !* » Ainsi s'exclame dans son *Manuel des Amphytrions* (1), Grimod de la Reynière. Cette « référence » emporte la décision. Et quand j'aurai fait remarquer que le saumon de l'Allier provient directement de la Loire, on accordera, je l'espère, une attention spéciale aux pêcheries de Brioude, grandes fournisseuses actuelles du saumon en France, dont je vais essayer de faire l'historique.

(1) *Manuel des Amphytrions*, par l'auteur de l'*Almanach des gourmands*. Paris, Capelle et Renaud, M.D.CCC.VIII, in-8°, p. 236.

(A suivre.)

VALENTIN MONTALBAN.



LÉON GIRON
(Buste d'André Besqueut).

LÉON GIRON

(1839 - 1914)

Le 24 juillet 1914, succombait au Puy, après une brève maladie, M. Léon Giron, membre non résidant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, conservateur des musées du Puy, officier de l'Instruction publique, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

Jean-François-Léon Giron, né au Puy le 11 novembre 1839, était le dernier survivant de trois frères qui ont laissé dans la Littérature, dans les Arts et au Palais un nom respecté et un souvenir qui n'est pas près de s'éteindre.

Fils de M. Justin Giron, avocat et bâtonnier de l'Ordre, homme de principes et de traditions, réputé pour sa probité et sa droiture non moins que pour son noble cœur et sa belle âme, — petits neveux d'Aimé Laurens, ancien représentant du peuple, d'une urbanité charmante, causeur exquis d'érudition; arrière petits-neveux enfin d'Ignace Laurens, député en 1790 à la Législative et ami de La Fayette; rattachés par leur ascendance paternelle à des émigrés espagnols venus s'établir à Maringues au xvi^e siècle et dont les enfants s'allièrent dans la suite avec la famille Lashermes, du Velay, et par leur mère aux Pistre, de Beaume de Transit (Drôme), — Aimé, Léon et Gaston Giron avaient de qui tenir.

L'aîné, Aimé, décédé à Bois-Colombes le 28 novembre 1907, fut, on le sait, un poète charmant et vigoureux, un romancier habile, plein d'imagination, un chroniqueur informé, un écrivain de valeur dont plus de trente volumes et une collaboration appréciée

au *Clairon*, au *Gaulois*, au *Figaro*, à la *France illustrée*, ont recommandé le talent et consacré la renommée. *La Béate*, *Le Manoir de Meyrial*, *Les Lurons de la Ganse*, *Une lieue de Dentelle* auront toujours des lecteurs en Velay, de même que des générations d'enfants continueront à manifester leurs préférences pour *Braconnette*, *Les Œufs de Pâques du Dr Printemps*, *Les Trois Rois Mages*, etc.

Gaston Giron, mort le 2 avril 1894, fut un des avocats les plus goûtés du barreau du Puy. Ses joutes oratoires sont restées fameuses et les annales des procès criminels gardent les échos de sa parole chaude et pénétrante et de ses succès retentissants.

Léon Giron, réunissant le sens critique, l'esprit fin et délié de ses frères, et joignant à ces richesses intellectuelles l'art du peintre consacra ses facultés et ses loisirs à l'observation des choses et des gens de son époque de même qu'à l'étude des âges révolus, et c'est ainsi que nous lui devons quelques beaux croquis, malheureusement trop éparpillés dans des feuilles éphémères et parfois même perdus, des toiles robustes et très enlevées telles que *La Ville du Puy sous la lune et par une nuit d'hiver*, la Dentellière de la Haute-Loire, qui figura en 1892 aux Indépendants et se trouve actuellement dans la galerie de la Dentelle du Musée Crozatier, le portrait de Mgr le Breton, et surtout des reproductions de fresques anciennes du département de la Haute-Loire.

Il en conçut le projet vers 1878. Avant cette époque, il avait cependant déjà exercé ses qualités artistiques. Après avoir suivi pendant quelques années les cours de Giraud, il s'était amusé à étudier la physionomie du paysan et avait fixé sur la toile quelques-unes de ces têtes expressives de nos bons terriens vellaves. Les qualités de ces essais frappèrent chacun au cours de l'exposition organisée en 1868 au Puy, à l'occasion du concours régional ; on en remarqua la vérité saisissante et on fut unanime à rendre hommage au talent de l'auteur. La vue de la ville du Puy prise en temps de neige, au clair de lune, et exposée à Lyon en 1877 valut également au peintre les éloges les plus vifs et les plus chaleureux encouragements.

Ceci, toutefois, n'était qu'un agréable passe-temps ; Léon Giron allait bientôt trouver une voie inexplorée jusqu'alors et s'y lancer corps et âme.

— Un jour que je visitais les antiques dépendances de la cathé-

drale, nous contait-il, je fus émerveillé à l'aspect de la magnifique fresque qui se déroule sur le mur nord de l'ancienne librairie capitulaire.

Cette peinture fut pour moi une révélation et je pensai immédiatement à en relever le dessin curieux et les couleurs harmonieuses. Je m'installai après avoir obtenu l'autorisation nécessaire; sans le vouloir absolument, je commençai à connaître et à apprécier ainsi des pages dont j'ignorais alors toute la richesse et toute la valeur.

Dès que M. Giron eut terminé la copie des Arts libéraux, il transporta son chevalet un peu plus loin et il se mit à reproduire le Crucifiement de la chapelle des Morts. Tandis qu'il retraçait ainsi les vieilles compositions des ymaigiers des treizième et quinième siècles, une idée vint à l'artiste... Si on reproduisait de la sorte *toutes* les fresques du Moyen Âge!... On ne pouvait imaginer dessein plus heureux. Qui en effet se souciait alors des œuvres de ce genre? Au lieu de les préserver, les hommes et le temps conspiraient ensemble, et chaque année l'incurie et les intempéries, le dédain et les démolitions achevaient d'en faire disparaître les vestiges les plus précieux!

Confiant dans ses forces, animé des meilleures intentions, l'artiste ne se demanda pas comme Regnier :

Aurai-je assez d'haleine à si long exercice?

il voulut être le protecteur de toute cette partie si négligée de notre richesse artistique et se vouer à la reproduction en fac-simile des peintures murales, à leur reconstitution patiente, afin de les sauver de la ruine totale et prochaine et d'un oubli certain. Il s'attira des approbations éminentes. Viollet le Duc, le maître par excellence, lui écrivit dès les premiers jours une lettre qui était un encouragement précieux : « Il serait fort à souhaiter, disait-il, que nous eussions des croquis des peintures anciennes qui se dégradent chaque jour sur les murs de nos vieux édifices, et il me semble que vous êtes sur la voie d'entreprendre ce travail, au moins pour ce qui concerne les écoles du centre de la France. Je voudrais bien avoir de vous quelques renseignements à ce sujet, car il y a longtemps que je pousse à l'établissement d'un musée de notre ancienne peinture et sculpture françaises ».

Pèlerin pieux et prudent, Léon Giron commença donc à parcourir par tous les temps et de toutes les manières les cités et les bourgades de la région, fouillant les oratoires les plus reculés, inspectant les ruines les plus escarpées, courageusement, avec bonne humeur, persévérance et désintéressement.

Découvrir les fresques, c'était bien, mais les reproduire, voilà où commençaient les difficultés.

— Il m'a fallu vivre des semaines sur un échafaudage, indiquait en souriant M. Giron, saisir les heures rares où un peu de lumière se hasardait jusque sur la paroi, m'attarder dans l'humidité, le froid, les ténèbres, pour suivre trait à trait, relever ligne par ligne, chaque personnage défaillant, ou le ressaisir, évanoui qu'il était sous les moisissures et les égratignures de la muraille. En ville ce travail était relativement facile, mais à la campagne la tâche était rendue impossible, Imaginez-vous que j'ai dû passer des quinze jours dans des localités presque sans ressources, me nourrir de lard et de lait et m'installer parfois dans des écuries au milieu des vaches et des chevaux. L'un de ces animaux ne s'avisait-il pas un jour de dévorer l'une de mes poches ! Certains hommes n'étaient du reste pas plus bienveillants. Quand je me rendis à la Chaise-Dieu, ne voulut-on pas un moment m'empêcher de copier la Danse macabre, parce que l'on croyait que je venais non la *relever*, mais l'*enlever*... Ah ! oui, j'ai eu à lutter beaucoup.

Aucune déconvenue ne rebuta M. Giron. Entouré des conseils et des approbations d'historiens éminents de l'Art tels que Paul Mantz, Louis Gonse, Henry Jouin, il poursuivit son œuvre. Elle était déjà avancée en 1884 et au congrès des Sociétés savantes qui se tint à Paris le 18 avril de cette année, il put donner lecture d'un sommaire fort documenté des peintures murales de la Haute-Loire auquel était jointe une description des morceaux déjà relevés accompagnée de commentaires inédits.

Il s'agissait spécialement dans cette première communication du Crucifiement de la chapelle des Morts (xiii^e s.) et de la Fresque des Arts libéraux (fin du xv^e s.), au Puy.

Ce fut parmi les membres du Comité des Beaux-Arts une surprise et on y accueillit l'entreprise avec une faveur dont nous trouvons trace dans le rapport du secrétaire :

C'est sous le patronage de Viollet le Duc et de Mérimée que

M. Léon Giron, de la Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy, entre à la Sorbonne. Qu'était-il besoin de tels parrains ? L'œuvre considérable et patriotique vaillamment entreprise et poursuivie par M. Giron lui donne droit de cité en quelque lieu que ce soit, si le grand art y est en honneur. Relever les peintures murales disposées sur les monuments de la Haute-Loire, depuis le ^{xii}^e jusqu'au ^{xviii}^e siècle, tel est le plan que s'est imposé M. Giron. A l'heure actuelle, l'artiste courageux en est à sa huitième composition, soigneusement restituée et reproduite dans ses dimensions originales. Ce sont des peintures du ^{xii}^e siècle découvertes dans l'ancienne salle des Etats du Velay ; une *Vierge à la chaise* et une *Transfiguration* du ^{xiii}^e siècle sous le Porche de Notre-Dame du Puy ; un *Christ en croix* entouré de prophètes, peint dans la chapelle des Morts de la même église, à la fin du ^{xiii}^e siècle ; une *Vierge* du siècle suivant dans l'église de Chamalières ; la *Danse macabre* de l'abbaye de la Chaise-Dieu, en ce moment exposée au Musée des Arts décoratifs.

Mais à quoi bon rappeler toutes ces œuvres anciennes dont vous a parlé M. Giron ? Un mot suffit à marquer l'importance du travail de l'artiste. Les peintures restituées par lui, à ce jour, mesurent déjà soixante mètres de développement. La *Danse macabre*, à elle seule, n'a pas moins de vingt-six mètres, et vous avez entendu M. Giron dire, au sujet du *Crucifiement* de la chapelle des Morts : « J'ai dû passer cinq ou six mois sur un échafaudage, entre des murs humides et dans des demi-ténèbres pour dessiner, souvent lambeau par lambeau, cette peinture de 7 m. 10 de largeur, sur 5 m. 80 de hauteur ». Souhaitons à l'artiste de ne pas défaillir avant d'avoir ressaisi le dernier vestige de l'art ancien dans la Haute-Loire et puisse-t-il avoir des imitateurs sur tous les points de notre pays.

Pendant les quinze années qui suivirent, Léon Giron continua ses recherches, ses reconstitutions, et en fit connaître les résultats aux congrès de la Sorbonne en des notes dont la précision technique est éclairée par l'attrait de légendes oubliées, d'indications archéologiques et historiques nécessaires. Comme les champs qui, chaque automne, fournissent régulièrement leur récolte, de 1885 à 1901, l'artiste apporta à ses collègues une gerbe chaque fois nouvelle, pleine et d'une abondante richesse.

En 1885, il parla de la *Danse macabre de la Chaise-Dieu* (^{xiii}^e siècle) ; en 1886, de la chapelle de Valprivas (1) ; en 1887, de

(1) M. Jouin, secrétaire du Congrès, a rapporté en ces termes cette communication :

peintures diverses (xii^e, xv^e et xvi^e siècles) ; de *Saint-Julien-de-Brioude* en 1888, du *porche de Notre-Dame du Puy* et de la *Transfiguration* du xiii^e siècle ; en 1889, des peintures de la *chapelle du château de Saint-Romain* ; en 1890, d'une composition représentant une *Partie d'échecs* et le *Siège d'une ville*, découverte dans les combles de la salle capitulaire de Notre-Dame du Puy et datant du xii^e siècle.

A mesure que les études se poursuivaient, le cercle des recherches s'élargissait. En 1891, la communication se rapportait aux peintures de l'église de Sainte-Marie-des-Chazes, notamment à un *Jugement dernier* du xii^e siècle ; en 1892, à deux *Bergerades* du xviii^e siècle, rencontrées dans les vestiges des appartements de l'abbé de Pébrac ; en 1893, à un tableau de Sigalon : le *Christ en croix* qui se trouve dans l'église d'Yssingeaux (1) ; en 1894, aux

« Aujourd'hui, c'est à Valprivas que nous appelle M. Giron. Cette fois encore la montée sera dure. Valprivas, antique résidence du poète et biographe Antoine du Verdier, en son temps conseiller du roi et gentilhomme ordinaire de la chambre, est située à 840 mètres d'altitude. Qu'importe ! Nous savons tous que le seigneur du lieu, grand amateur de manuscrits grecs et latins, se montra prodigue de ses trésors envers les hommes de lettres, ses contemporains. Un pareil bibliophile mérite d'être honoré. Au surplus, ses largesses lui ont porté bonheur. Valprivas est en ruines : c'était inévitable, mais la porte hospitalière de la bibliothèque subsiste. M. Giron l'a décrite. Il vous a dit la consolante devise gravée dans la pierre par du Verdier : « Les œuvres de l'homme juste sont impérissables ». Cette parole ne pourrait-on l'appliquer à du Verdier lui-même qui, vers 1595, fit peindre dans sa chapelle de Valprivas une *Résurrection des morts* ? L'œuvre était en péril. Le temps ne l'avait pas épargnée ; les hommes l'avaient mutilée. Votre collègue, qui a le culte des peintures anciennes de sa région, a su découvrir cette page curieuse, et, l'ayant découverte, nous l'a rendue sur la toile et dans le livre. Que M. Giron se soit trop hâté de saluer un élève de Primatice dans le peintre anonyme des ressuscités ; qu'il y ait quelque imprudence à songer aux disciples de Janet en face des donateurs agenouillés aux deux extrémités de la composition, la peinture murale restituée par M. Giron ne cesse pas d'être originale et d'un grand intérêt. Elle précise le style d'une époque. La timidité des profils, l'inexpérience du modelé, une langueur générale répandue sur les traits des personnages attestent la décadence de l'art sous Henri IV. Elles aident en même temps à définir le caractère de cette décadence. C'est donc un document précieux qui nous est offert, après bien d'autres, par M. Giron.

« Le nom du peintre de Valprivas reste à connaître, mais déjà les déductions de votre collègue permettent de fixer à 1595 environ la date de l'œuvre dont nous venons de parler. Du Verdier étant mort à Duerne, près Lyon, le 25 septembre 1600, les archives lyonnaises aideront peut-être à compléter un jour l'histoire de la *Résurrection des morts* de Valprivas ».

(1) Ces pages ont provoqué les commentaires ci-après de M. Henry Jouin :

peintures murales de l'église de Chamalières (xiii^e siècle), à la fois et aux panneaux mozarabes de Langeac.

L'année 1895 fut particulièrement heureuse. Dans un vieux logis du Puy donnant à la fois rue de l'Ancienne-Préfecture et sur l'escalier dit de Chambalho, Giron eut la joie de découvrir et de reconstituer tout un *Bestiaire divin* peint sur un plafond du xv^e siècle et se composant de trente-trois sujets et soixante-seize blasons.

En 1896, il s'occupa des peintures de l'abbaye de La Vaudieu (xii^e siècle) et son rapport de 1897 fut consacré au peintre Guy François, du Puy (xviii^e siècle). L'*Assomption* de François le Moyne, conservée dans l'église de Saint-Julien-Chapteuil, fut, en 1898, matière à dissertation ; mais, instinctivement, l'artiste revenait à ses chers primitifs. Il stupéfia ses collègues en 1899 en leur parlant d'un *Enfer* du douzième siècle peint sur la muraille de l'église Saint-Julien de Brioude (1) et les remplit d'admiration

« Mme de Sévigné écrit quelque part : « Vous voulez faire des chefs-d'œuvre où jamais carrosse n'a passé, cela me trouble ». La noble dame ne pouvait prévoir l'heureuse rencontre que M. Léon Giron vient de faire d'une page remarquable, sinon d'un chef-d'œuvre de Sigalon, dans une ville bien peu connue de la Haute-Loire. Dire que jamais carrosse n'a passé à Yssingaux serait peut-être excessif ; mais carrosse de critique, n'en doutons pas. Le *Christ en croix* de Sigalon, exposé en 1831, apprécié par Gustave Planche, très digne d'être loué par tous, est une commande de liste civile. Le Louvre aurait abrité cette toile sans l'intervention de quelque personnage influent qui obtint pour sa région l'œuvre nouvelle du peintre de *Locuste* et d'*Athalie*. Fâcheuse aventure ! La peinture est vigoureuse ; certaines figures, le groupe des saintes femmes notamment, revêtent une expression intense. Les gestes ont de l'ampleur. Les amis de Caravage et les historiens de Sigalon devront faire à l'avenir le voyage d'Yssingaux. M. Giron n'est qu'un précurseur : il sera suivi, et nous lui savons gré de nous avoir montré la route ».

(1) M. Henry Jouin, secrétaire rapporteur du Comité, s'exprimait en ces termes à propos de ce travail :

« On ne raconte pas l'épouvante. M. Léon Giron, membre non résidant du comité au Puy, a fait passer sous nos yeux un enfer du xii^e siècle peint sur la muraille de l'église Saint-Julien de Brioude. Le travail de M. Giron, sur cette peinture étrange, est l'un des apports les plus nouveaux qui aient été faits à la monographie de l'enfer dans l'art français médiéval. Mais, à moins d'avoir la plume d'Hoffmann, d'Edgard Poë ou d'un fumeur d'opium rompu avec toutes les descriptions de l'horrible et de l'étrange, je ne sache pas qu'il soit possible de traduire la hideur du spectacle de Brioude. Les démons à tête de chien, à profil d'oiseau rapace sont les Antinoüs du lieu. Des indications de voûte nous avertissent que l'ancre infernal participe du four et de la fournaise. Un géant remplit l'espace. On dirait d'une sorte de Polyphème torturé qui se débat dans le vide où sont jetés pêle-mêle des monstres de toute forme. Certes, nos aïeux n'étaient pas dénués d'imagination. Ils

en 1900 et en 1901, en les entretenant d'un *Saint Michel* colossal et de divers personnages relevés sur le transept nord de la cathédrale du Puy et des *Saintes femmes au tombeau*, découvertes au même endroit.

Une œuvre de cette importance et poursuivie dans d'aussi bonnes conditions devait nécessairement appeler l'attention des pouvoirs publics. En 1884, Léon Giron avait reçu une médaille d'argent de la Société française d'archéologie ; le 11 avril 1885, il était nommé officier d'académie, et cette distinction lui était solennellement décernée dans la séance générale du Congrès, par le ministre de l'Instruction publique. En 1887, date de sa nomination de membre non résidant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des Départements, le peintre avait accru la dette de reconnaissance contractée vis-à-vis de lui par le département et par la France artistique tout entière en plaçant la collection si péniblement rassemblée au Musée Crozatier auquel il devait en faire définitivement don au début de 1895, et dont il devenait conservateur le 1^{er} mai 1896. Aussi, en 1892, le ruban violet se changea-t-il en rosette de l'Instruction publique. D'autre part, en 1904, M. Giron était fait commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand, ordre dont il était chevalier depuis 1880.

Ce n'était point assez, et lorsque Léon Giron, cédant à de pressantes sollicitations, songea en 1911 à grouper en un volume l'ensemble de son travail, ce magistral ouvrage, déjà esquissé au Congrès archéologique du Puy de 1904, où étaient classées des recherches s'étendant du onzième au dix-septième siècle et témoignant à la fois d'un ardent amour de l'Art et d'un judicieux patriotisme, procura à son auteur une plus haute récompense.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui attribua un des prix Bordin.

De format grand in-folio, cette publication, intitulée *Les Peintures Murales de la Haute-Loire*, constitue un ouvrage d'art édité avec grand luxe et illustré de nombreuses gravures.

Le texte, imprimé en caractères elzeviriens, suivant les bonnes traditions typographiques de la maison Marchessou, du Puy, com-

savaient concevoir l'inénarrable. Félicitons M. Giron de nous fournir sans lassitude, depuis tant d'années, les preuves éloquentes et toujours imprévues du génie singulier des vieux maîtres de sa région ».

prend la série des rapports lus de 1884 à 1901 aux Congrès des Sociétés des Beaux-Arts des départements à la Sorbonne, classés chronologiquement du onzième au dix-septième siècle. L'illustration se compose de phototypies reproduisant hors texte les fresques découvertes ; d'un nombre considérable de dessins, croquis donnant les détails des compositions. Les têtes de chapitre, lettres initiales et culs de lampe, dûs au crayon habile de M. Marc Giron, ont été clichés spécialement pour le volume et contribuent à lui donner un caractère absolument original et inédit. Les divers chapitres sont enrichis en outre de nombreuses notes, de références et citations des travaux auxquels les fresques décrites ont donné lieu.

Le livre est présenté dans une préface de M. Henry Jouin, ancien secrétaire du Comité des Sociétés des Beaux-Arts, et un avant-propos de M. Louis Gonse, membre du Conseil supérieur des Beaux-Arts et du Conseil des Musées Nationaux.

Mon ami, M. Léon Giron, me demande l'accolade confraternelle d'un avant-propos, écrit M. Louis Gonse. J'en suis très flatté. L'ouvrage qu'il publie sur les peintures murales du Velay consacre de longues années de travail ; il témoigne d'un ardent amour de l'art et d'un judicieux patriotisme. Sauver de l'oubli avant qu'elles ne disparaissent, relever et reproduire, et, en ce faisant, protéger les vieilles peintures était tâche noble, ardue et délicate. M. Giron y a mis trente années de sa vie. Une telle persévérance, un tel désintéressement méritent tout éloge. J'ai plaisir à le proclamer ici et à souhaiter à l'auteur l'accueil dont il est digne.

Lorsqu'il sollicitait ces quelques lignes, M. Giron a moins pensé, sans doute, à mon amitié d'ancienne date qu'à mon culte pour sa chère province. Car, je ne m'en cache point, j'aime passionnément l'Auvergne et le Velay. Parmi tant de régions que j'ai visitées, il n'en est pas que je préfère à l'« Italie noire » de George Sand. C'est le Velay qui m'a donné le baptême professionnel ; mes premières impressions, traduites par la plume il y a plus de quarante ans, furent celles que pouvait faire naître en une âme d'écolier enthousiaste l'apparition merveilleuse de la cathédrale du Puy et de son dike volcanique. Plus tard, j'y revins ; j'y conduisis mon ami Paul Mantz et lui suggérai cette exquise *Tournée en Auvergne*, où l'on vit défilier, dans l'attrait de la nouveauté, le *Mantegna* d'Aigueperse, les *Arts libéraux* du Puy, la *Danse des Morts* de la Chaise-Dieu, le *Retable* de Moulins... Depuis, je n'ai guère cessé de retourner au pays d'Auvergne ; j'ai battu, en tous

sens, cette terre d'élection, cet extraordinaire « plateau central » qui a vu tant de spectacles, tant d'histoire et s'illustre encore de tant de beautés.

En lisant ce que M. Giron a écrit sur les trésors du Velay, notamment sur les peintures carolingiennes et le Crucifiement de la Chapelle des Morts, à la Cathédrale du Puy, sur la Danse macabre de la Chaise-Dieu — cette prodigieuse invention du Moyen-Age —, sur la délicieuse fresque des Arts libéraux du chanoine Odin — œuvre toute française, écho charmant de la Touraine et de Jean Perréal —, j'ai revécu des heures que mon souvenir avait marquées et j'ai songé vraiment que M. Giron avait droit à ma reconnaissance.

La phalange des maîtres inconnus, dont la signature nous échappe alors que nous restons émus devant leurs fresques naïves ou puissantes, est innombrable, écrit M. Henry Jouin dans sa Préface. Ils ont paré les murs des églises et des monastères, pendant une durée de six siècles, avec une profusion, une souplesse, une ampleur soutenue, auxquelles on ne saurait trop rendre hommage.

Les historiens de ces glorieux anonymes se sont levés nombreux. Dans toutes les provinces de France, il serait aisé de citer un fervent de l'art qui s'est justement épris des merveilles picturales de sa région et les a signalées au respect de ses contemporains. Tous n'ont pas été suivis dans leur effort de conservation. Plus d'un mur vénérable s'est écroulé sous la pioche des révolutionnaires ou des vandales de toute époque. Plus d'une scène radieuse, qui serait la gloire d'une cité, a disparu sous le badigeon, ce qui serait encore réparable, ou par voie d'expropriation pour cause d'utilité publique. Cette fois, c'est l'anéantissement d'œuvres exquises que la main de l'homme n'aura pas la puissance de reconstituer. Aussi les descriptions écrites par des érudits qui n'avaient pas compté sur l'aveuglement des esprits étroits sont-elles impuissantes à éveiller en nous autre chose que des regrets. Si nous voulons transmettre aux générations qui nous suivront le parfum, la grâce, la hauteur de pensée des maîtres d'autrefois, dont les pages s'effacent de jour en jour sur les parois tremblantes dont elles sont la parure, la plume ne suffira point à la tâche. Il y faut le concours du pinceau. L'œuvre d'art n'est lisible que dans l'original ou sa reproduction. Les textes écrits n'en donneront jamais qu'un aperçu sommaire, une impression trop vague.

C'est ce que M. Léon Giron, un patriote doublé d'un artiste, a parfaitement compris. Fixé au Puy, les peintures murales de la Haute-Loire, aussi remarquables que nombreuses, ont provoqué chez lui une sorte de culte. Il s'est épris de ces trésors. Il a vécu dans une intimité

prolongée avec ces pages vivantes qui lui racontaient le passé de sa province. Il en a surpris tous les secrets ; et, voulant épargner à ses contemporains une peine que peut-être ils seraient incapables de s'imposer, l'artiste vellave a transporté sur des toiles la transcription fidèle des fresques anciennes qui l'avaient ému. C'est ainsi que cet homme de haut labeur a réuni, dans sa ville natale, les compositions dispersées sur tous les points de sa « petite patrie ». La tâche acceptée honore grandement M. Giron ; mais elle exigeait de lui une somme de travail qui eut fait reculer un moins vaillant...

La plume est incapable de donner l'impression d'une œuvre peinte. A quoi bon poursuivre une nomenclature qui ne dispensera pas le lecteur de se rendre au Puy, et de juger sans effort de la fertilité des maîtres de l'ancienne France dans le Velay, le Forez et l'Auvergne. Le pèlerinage que s'imposeront le critique et l'amateur ne sera point une exception. Les visiteurs affluent au curieux Musée des peintures murales de la Haute-Loire. Mais alors, nous n'étions donc pas fondé à nous plaindre de la centralisation au profit de la seule ville de Paris, si le Puy-en-Velay appelle de nombreux touristes ! Paris n'a donc pas le monopole de la vie intellectuelle ?... N'allons pas trop vite. Un dernier trait achèvera de peindre l'auteur de ces restaurations. Pendant quatorze ans, M. Giron s'est imposé de prendre part aux congrès des sociétés des Beaux-Arts institués en 1877, à la Sorbonne, par le marquis de Chennevières. Et pendant quatorze ans, l'artiste écrivain n'a cessé de plaider la cause des anciennes peintures de sa région devant l'élite des historiens d'Art qui résident à Paris. Cette publicité courageuse, opportune, faite d'ailleurs avec simplicité, a valu au Musée du Puy une popularité relative qu'il n'aurait pas obtenue sans les plaidoyers successifs de son conservateur. Accuserons-nous M. Giron d'avoir plaidé *pro domo* ? Loin de nous cette pensée. L'apologiste des fresques de la Haute-Loire, disciple convaincu de Viollet le-Duc et de Mérimée, a voulu, par ses mémoires suggestifs lus en Sorbonne, susciter des sauveurs de l'art ancien dans toutes les provinces de France. Y est-il parvenu ? L'Avenir nous le dira. Mais la tentative patriotique et désintéressée de M. Giron lui fait le plus grand honneur (1).

Nous devons rappeler maintenant une autre manifestation de l'activité féconde de Léon Giron.

Non content d'avoir doté le Musée Crozatier d'une série de reproductions que lui envie le Musée des Arts décoratifs et d'avoir

(1) Sur le livre, cf. *La Haute-Loire*, 1^{er} mars 1911, *Les Peintures murales de Léon Giron*, par Roger Marx, et *Le Correspondant*, 5 janvier 1912.

pendant de si nombreuses années maintenu l'attention du monde savant sur le Velay, cet ami clairvoyant du passé de sa province natale voulut encore sauver de la destruction et de l'oubli les souvenirs les plus intéressants de l'histoire de Notre-Dame du Puy, et, de concert avec son frère Gaston, il prit l'initiative de la création dans les dépendances du cloître de la basilique romane d'un Musée d'art religieux devant recueillir des toiles, sculptures, orfèvreries dispersés par le temps et échappés à la destruction.

C'est sur les instantes démarches de Léon Giron, sur ses vigilants conseils que Mgr Guillois signa, le 11 novembre 1894, l'ordonnance de création. Depuis, le conservateur d'une collection formée par les épaves de mobilier découvertes dans les greniers de la cathédrale, par des dons ou dépôts intelligemment provoqués et insensiblement accrus par des libéralités particulières, s'est constamment appliqué à faire de ses salles un musée documentaire de premier ordre.

A maintes reprises, nous avons eu à parler des richesses réunies là par L. Giron (1), mais il nous semble préférable, au lieu de nous répéter, de laisser le conservateur présenter lui-même ses collections, dans les termes où il le fit en avril 1908 à ses collègues du Comité des Sociétés des Beaux-Arts.

Le Musée se compose de deux salles d'inégale dimension. La première, dénommée la salle des *ex-voto*, renferme un certain nombre de ces actes de foi naïve et pieuse de reconnaissance, nous transmettant, pour la plupart, des noms de la vieille noblesse du Velay et de la bonne bourgeoisie du Puy-Sainte-Marie. Quelques-uns de ces noms sont entrés et restés dans l'histoire, comme les Polignac, les d'Apchier, les Senecterre, les Ventadour, etc. Certains de ces *ex-voto* ont une réelle valeur artistique, et nous citerons, par exemple, le panneau daté de 1584, où figure l'évêque de Senecterre en face de son frère, François, personnage de la cour d'Henri III, avec sa jeune femme et son enfant, œuvre dont la facture italienne et même la maîtrise ne sont pas douteuses.

Un autre, d'un peintre local [Parier] représente une nativité et met en scène le duc et la duchesse de Ventadour [venus au Puy en septembre 1599].

(1) *Velay-Revue* (13 oct. 1900), I, p. 631 ; *Semaine Religieuse du Diocèse du Puy*, 19 oct. 1900 ; *La Haute-Loire*, 17 août 1902, 27 oct. et 1^{er} nov. 1913 ; *La Revue forézienne*, oct. 1900 et nov.-déc. 1904.

Dans cette salle s'alignent les maquettes des artistes [Rinn, Cabu-chet, Montagny, Ramus, Fabisch, Lavigne, Badiou de la Tronchère, Barré] qui, en 1855, concoururent pour la statue colossale de Notre-Dame de France qui domine la ville du haut de son rocher de Corneille.

Impossible de décrire ou même d'énumérer les raretés qui remplissent les vitrines ou tapissent les murs de la seconde salle : robes superbes et riches couronnes de la Vierge noire avant la Révolution, reliquaires, émaux, manuscrits, tapisserie de Jean de Bourbon, évêque du Puy [1443-1485], broderies de l'ordre du Saint Esprit...

Je vous signalerai *La tête de sainte Agnès*, un bijou de sentiment et d'exécution par André Besqueut qui expose cette année au Salon des Artistes français une statue, *Le Sacerdoce*, œuvre capitale [déposée au Musée en juillet 1908].

J'appellerai l'attention, avant tout, sur deux statues de Vaneau, le sculpteur magistral et si peu connu encore, appelé de Montpellier au Puy par Mgr de Béthune et qui exécuta en bois, en des proportions colossales, le monument commémoratif de la bataille de Vienne, remportée par Sobieski sur les Ottomans, œuvre d'une puissance incontestable, dont les bas-reliefs et les statues sont dispersés dans l'Indre-et-Loire et la Haute-Loire.

Vaneau procédait d'une double inspiration : l'antique et Michel Ange.

François de Béthune, comte de Selles, ambassadeur de France en Pologne et frère de Mgr Armand de Béthune, évêque du Puy, avait épousé la sœur de la femme de Jean Sobieski, Marie-Casimire de la Grange d'Arquien, ce qui explique le choix qui avait été fait de Vaneau.

Vaneau a laissé au Puy et dans tout le diocèse des œuvres de grande valeur. Il avait commencé, pour Mgr de Béthune, un tombeau destiné à l'église Saint-Maurice, pour laquelle le prélat avait une prédilection toute particulière. Mais l'artiste mourut avant son protecteur, n'ayant pu achever son œuvre.

Sur un assez large panneau, des anges avec accessoires entourent le portrait en médaillon de Mgr de Béthune, une production que possède notre musée.

Vaneau avait encore sculpté, pour ce monument, quatre statues armées de la légion thébaine, qui échappèrent aux autodafés de la Révolution à cause de leur allure martiale, et présidèrent aux fêtes populaires et aux feux de joie...

Petit à petit, d'année en année, le patrimoine du Musée religieux s'enrichissait ainsi de pièces nouvelles dignes d'intérêt en raison de leur valeur ou des souvenirs s'y rattachant.

C'est ainsi par exemple que M^{me} Joyeux-Bergonhoux faisait don d'un portrait du représentant du peuple Imbert (1790) et d'une enveloppe de velours contenant un mouchoir imprégné de son sang et son testament qu'il fit parvenir à sa sœur avant de mourir en 1793; c'est ainsi que le comte de Loiray envoyait en dépôt un beau carrosse du XVIII^e siècle retrouvé au château de Vachères.

Il semblait que ces libéralités allaient achever de faire de ce coin du cloître de Notre-Dame un reliquaire du passé de la capitale du Velay, quand, le 25 octobre 1913, l'effondrement d'une partie du plafond de l'une des salles vint compromettre irrémédiablement l'avenir du Musée. Beaucoup d'objets furent écrasés, cassés et brisés, notamment une magnifique châsse, littéralement mise en pièces.

Cet accident affecta beaucoup le conservateur des collections ainsi dévastées. « Il est douloureux, nous disait-il, de voir s'évanouir en un clin d'œil le résultat de tant de recherches et de travail ». Le soin de l'avenir du Musée fut un de ses derniers soucis. Jusqu'à ce que, terrassé par le mal insidieux qui minait sa robuste constitution, il dût s'avouer fatigué, Léon Giron s'occupa de ces questions qui lui tenaient au cœur.

Que de fois ne l'avons-nous pas entendu en causer avec l'ardeur qui caractérisait sa conversation, avec une conviction, avec une sincérité admirables.

Un autre sujet vint hanter ses suprêmes pensées : l'approche de la guerre.

En cette fin de juillet 1914, l'heure apparaissait trouble et incertaine; elle était pour tous un objet de méditation. Léon Giron évoquait les souvenirs amers de 1870 et de la mission qu'il remplit volontairement avec M. Emmanuel Mauras, au nom du Comité des Dames du Puy, auprès des Mobiles de la Haute-Loire aux environs de Bourges.

Cette mission, très simple par elle-même, très flatteuse pour ceux qui en avaient été chargés, ne fut pas des plus aisées et n'alla pas sans péril.

Il ne fut guère possible de s'arrêter à Allagny près de Bourges où se trouvait l'armée entière; il était imprudent de s'attarder pour des distributions, car le vent apportait par rafales les sons distincts d'une musique prussienne toute proche... La répartition

des approvisionnements et paquets aux mobiles se fit quand même, mais ailleurs.

Des lettres de cette époque l'indiquent en donnant des renseignements qu'on lira avec intérêt.

« Après avoir sollicité beaucoup soit à l'intendance de Bourges, soit à la mairie, le transport de nos bagages à Allagny où se trouvaient nos soldats, nous commençons à désespérer. Heureusement le préfet du Cher s'en mêla et nous tira de ce grand embarras en nous procurant deux voitures.

« Partis pour le camp, nous apprîmes en chemin que le 20^e corps d'armée était en route ; nous prîmes la même direction, mais la nuit nous surprit sur ces entrefaites ; la pluie tombait par torrents au milieu des éclairs ; une boue profonde et épaisse embourbait les roues de nos voitures et ralentissait notre marche.

« Malgré tout, nous plaisantions d'assez bon cœur quand, après avoir traversé les avant-postes de l'armée française et avoir essuyé les nombreux *Qui vive* se croisant autour de nous, nous reconnûmes une voix, celle de Joseph de Mailhet... Quelques instants plus tard, la nouvelle de notre arrivée circula de bouche en bouche et nous vîmes accourir à nous Gratuze, Chevalier, Harent, de Brive, Branche, Vallat, de Girod, les frères des Horts, Breyse, Mathieu, Malègue, dont nous fûmes très heureux de constater le parfait état de santé.

« Au camp, nous trouvâmes le meilleur accueil. Le commandant Meyer nous offrit sa tente et nous nous propositions de commencer le lendemain la distribution des nouvelles et des paquets, lorsque, par suite de mouvements stratégiques, le commandant reçut successivement divers ordres de partir. Les Prussiens avaient paru à 12 ou 15 kilomètres du campement, et c'est ce qui explique ces mouvements durant lesquels nous avons pu remettre nos paquets ».

Et voici des impressions qu'il convient de noter à cinquante années de distance :

« Partout où nos mobiles ont eu à subir les épreuves du feu, ils ont fait leur devoir. Ils ont supporté courageusement les périls de la guerre, les rigueurs nécessaires de la discipline, le froid, quelquefois la faim et toutes ces marches et contremarches si

fatigantes, plus pénibles souvent que la bataille même. Nos concitoyens ont su prouver qu'ils sont d'une forte et honnête race de montagnards, ils ont bien défendu la République. »

Ainsi s'exprimaient à leur retour de Bourges MM. Mauras et Giron. Nous ajouterons qu'ils furent, eux aussi, dignes de la confiance du Préfet et des Dames du Puy, et qu'ils remplirent leur devoir. Quand on écrira l'histoire des mobiles de la Haute-Loire il sera juste de réserver une page à cette mission vraiment courageuse et honorable.

En racontant ces choses, Léon Giron, d'ordinaire si plein de verve, devenait grave et c'est avec peine qu'il s'arrachait à la tristesse de sa narration en lançant soudain quelques-unes des boutades dont il avait le secret, qui donnaient tant de piquant et de charme aux entrefilets envoyés de temps en temps aux journaux, qu'il s'agisse par exemple des séjours du duc de Malakoff à Ceyssac, du Musée Crozatier, du rocher d'Espaly ou des vedettes de la politique locale, — traits épars jaillis de la plume qui mettait autrefois en album les bouffonneries de la vie de Collège et de Salon ou fixait en des charges malicieuses les ridicules des plus imposantes personnalités du pays, maintenant groupés avec plus de bonheur encore en des causeries suggestives qui étaient un charme pour les auditeurs.

Cette voix chaude, qui prenait tour à tour les inflexions les plus sévères et les plus aimables, servant un esprit caustique, prompt à saisir les nuances et les travers, excellent à les mettre en valeur, cette voix s'est tue à la veille du bouleversement profond et prolongé, à l'issue duquel il nous eut été consolant de l'entendre à nouveau fustiger les erreurs, les prétentions injustifiées, préconiser l'effort obstiné, le labeur tenace. Mais l'œuvre de cet ami clairvoyant et passionné de son pays nous reste ; elle est un enseignement qui mérite d'être écouté et suivi.

(A suivre.)

ADHÉMAR DE MONTEIL

CHEF SUPRÊME DE LA PREMIÈRE CROISADE

(Suite et fin.)

Cependant, devant Antioche même, et sous le pont que les chrétiens n'avaient pas pu renverser, deux cents mécréants poussaient l'audace et l'ironie jusqu'à venir pêcher paisiblement et sans armes devant leurs agresseurs. Raimbaut Creton ne put pas supporter cette fanfaronnade. Il se mit à l'eau et tomba sur eux pour les exterminer tous jusqu'au dernier. Ce fut un bel exploit, qui émerveilla vingt mille spectateurs, pendant que l'évêque couvrait de sa bénédiction l'intrépide champion du Christ :

« Quand Raimbaut eut tué et démembré les Turcs, il a jeté les corps et les a trébuchés dans le fleuve, et le Ferne les a tous portés en contre-val. Le baron fut regardé par vingt mille Français; il fut fortement prisé et loué par les barons; et l'évêque du Puy, qui était fort preux et avisé, le bénit au nom du seigneur Dieu qui fut tourmenté sur la croix, c'est-à-dire au nom du céleste seigneur de gloire par qui fut sauvé le monde » (1).

(1) Quant Raimbaus ot les Turs ocis et desmembrés,
Les cors a trebuchiés et en l'aive jetés,
Et li Fernes les a tout contreval portés.
De vint mile François fu li bers esgardés;
Forment fu des barons et prisiés et loés;
Et li vesques del Pui, qui prous fu et senés,
De Dame Dieu le saigne, qui en crois fu penés,
Le glorieux celeste dont li mons est salvés.

(T. I, p. 266, ch. iv. Laisse XLIII, vv. 962-69).

Cependant, tout n'était pas gloire et triomphe dans le camp des chrétiens. L'armée avait été suivie par une foule innombrable de ribauds de tous états dont la règle suprême et absolue était de mépriser l'argent. Cette cohue de gens sans aveu allait à pied, armée de faux, de pieux, de massues, de haches et de couteaux. Elle était l'épouvante des Sarrazins et parfois de l'armée chrétienne elle-même. Elle obéissait en fait à Pierre l'Ermite, qui avait déjà conduit à la mort, deux ans auparavant, une armée de cette sorte, détruite par Corbaran dès son entrée en Asie-Mineure. Mais elle avait un roi à elle, le roi *Tafur*, dont le nom, qui signifie « empereur » en langue arménienne, deviendra désormais synonyme de pillard, d'incendiaire et de bandit. Ce seront les *Tafurs* de l'armée de l'Eglise qui, un siècle après, en 1209, incendieront Béziers, et en massacreront tous les habitants, sous le prétexte qu'ils seront hérétiques.

Or, malgré les vivres venus du port Saint-Siméon, cette ribaudaille de l'armée souffrait cruellement de la disette devant Antioche. Son roi *Tafur* vint trouver Pierre l'Ermite avec une forte délégation de ses « barons » (moult de son barné), dit le trouvère de notre chanson, et lui exposa que la ribaudaille mourait de faim.

Por voir morons de faim et de caitiveté.

Et Pierre fit froidement cette horrible réponse : « Vous mourez « à cause de votre lâcheté même. Allez et prenez ces Turcs qui « sont morts et laissés là sous les murs. Ils seront bous à manger « s'ils sont cuits et salés [par vos soins].

Bon seront à mangier s'il sont cuit et salé.

— Vous dites vrai ! répartit *Tafur*... Et plus de dix mille chrétiens se saisirent des cadavres des musulmans, les écorchèrent, en retirèrent les entrailles et les cuisinèrent en bouilli et en rôti :

Les Turs ont escorchés et la coraille osté ;
Et en l'iave et rost ont la char quisiné.

Ces repas anthropophages eurent lieu sous les yeux mêmes des assiégés, accourus, effarés et épouvantés, aux créneaux pour contempler des cannibales auxquels ils ne croyaient pas. Garsion, le

sultan d'Antioche, vint les voir lui-même, pour maudire « ces diables » au nom de Mahomet : « Par Mahomet, vées ! » Les dames et les jeunes filles furent tirées des harems pour se repaître de ce spectacle horrible. Mais le roi Tafur, sans sourciller « assemble tous ces ribauds », et, pour augmenter l'épouvante des musulmans, fait violer les cimetières qui entourent la ville, déterre les morts, jette dans le Ferne les cadavres pourris, fait écorcher les autres et les suspend au vent pour préparer de nouveaux festins :

« Trestous les porris ont dedans Ferne jetés,
Et les autres escorcent, au vent les ont hallés ».

Les barons chrétiens apprennent la sinistre nouvelle et vont tous voir eux-mêmes le roi Tafur. Ils ont revêtu leurs armures et pris leurs lances à tout hasard, pour un cas de surprise. L'évêque du Puy est avec eux. Le lecteur pense qu'ils vont, sans doute, châtier la ribaudaille impie qui se repaît de chair humaine. Voici le texte même de la chanson d'Antioche :

« Le comte Robert y vint, [ainsi que] Boémond et Tancrede, et le duc de Bouillon, qui fut fort honoré. Le comte Hugues le Grand [frère du roi de France] est allé avec eux, ainsi que l'évêque du Puy, qui était fort sensé, et tous les barons. Il n'en est pas resté un [chez soi]. Mais chacun d'eux fut bien vêtu de fer et armé. Devant le roi Tafur chacun s'est arrêté, et ils lui demandent *en riant* : « Comment vous maintenez-vous ? — Par [ma] foi, « dit le roi, je suis fort bien nourri ! Si j'avais à boire j'ai assez « à manger ». Le duc de Bouillon dit : « Seigneur roi, vous en « aurez » ! Un petit tonneau de son bon vin lui fut présenté. Le roi Tafur en but et il fut livré aux autres » (1).

(1) Li quens Robers i vint, Buiemons et Tangrés,
Et li dus de Buillon, qui moult fu honorés.
Li quens Hues li maines en est avoec alés,
Et li vesques del Pui, qui moult estoit senés,
Et trestot libaron ; n'en i a uns remés.
Mais chascuns d'aus fu bien fervestis et armés.
Devant le roi Tafur est chascuns arestés.
En riant li demandent : « Coment vous contenés ?
— « Par foi, ce dist li rois, moult sui bien conraés.
« Sé jo avoie à boire, à mengier ai assés ».
Dist li dus de Buillon : « Dans rois, vous en aurés ! »

Laissons cet épouvantable épisode que les chroniqueurs latins ont cru devoir voiler. Les nécessités du moment sont l'excuse d'Aimar et de tous les barons. Des naufragés modernes ont dû être acquittés, il y a quelques années à peine, pour avoir fait des repas comme le roi Tafur et ses ribauds, et tout le monde connaît le repas plus atroce encore du comte Ugolin.

Boémond justifia les chevaliers en disant qu'ils ne pouvaient rien contre le roi Tafur. Il lui échappa même ce vers caractéristique :

Plus aiment char de Turc que poons empeurés,

« Ils aiment plus la chair de Turc qu'ils ne nous craignent, (que nous ne pouvons leur inspirer de peur). —

Les assiégés, dans Antioche, subissaient des horreurs presque analogues, et le sultan Garsion, après avoir obtenu une courte trêve, dut se résoudre à envoyer son propre fils, Sansadoine, avec une forte escorte, demander du secours à son suzerain, le soudan de Perse. En lui confiant cette ambassade périlleuse, il recommanda bien à Sansadoine de nommer au Soudan les chefs chrétiens et de décrire leur puissance. Or, dans cette magnifique énumération est répété le beau vers que nous connaissons déjà :

Et li vesque del Pui qui lor fait le sermon.

L'ambassade de Sansadoine réussit, et le soudan de Perse envoya au secours d'Antioche le grand *Amiral Corbaran*, un héros célèbre depuis dans les chansons de geste et que notre Pierre Cardinal cite encore, en 1219, comme un des plus puissants conducteurs d'hommes qui eussent existé (1).

De son bon vin li fu uns bostels présentés :
Li rois Tafurs en but ; aus autres fu livrés.

(T. II, p. 7, ch. v. Laisse II, vv. 55-67).

(1) Pierre Cardinal, dans son sirventés *Per folhs tenc Polhes e Lombartz* « Je tiens pour fous les Apuliens et les Lombards », après avoir rappelé que le prince Louis de France, le futur Louis VIII, n'a pas gardé la parole donnée en saccageant Marmande avec vingt mille hommes, s'écrie :

*Et aura l'ops bos estandartz
E que feira mielhs que Rotlans.
E que sapcha mais que Raynartz,
Et aja mais que CORBARANS,*

Corbaran, se dirigeant vers Antioche par la route d'Edesse, menaça cette dernière ville, qui était tenue, depuis quelques mois, par Baudouin, comte de Boulogne. Celui-ci avait devancé sur l'Euphrate le gros de l'armée croisée, et avait épousé l'héritière d'Edesse. Or, Baudouin n'avait avec lui qu'une poignée de braves, « une centaine de chevaliers », dit la chanson. Il réclama du secours à son suzerain, l'empereur de Constantinople, qui était dans les plaines de l'Asie-Mineure. Mais l'empereur ne se dérangea point et fit prier Aïmar d'accourir au secours de Baudouin :

« L'évêque du Puy y alla, pour porter secours, avec sa grande compagnie. L'empereur l'en prie. Le *baron* [et les siens] parcoururent si rapidement la terre de Syrie, qu'ils vinrent à Rohais (Edesse) en une nuit sereine. Ils portent du pain, du vin et de la viande. Ils ont ravitaillé Edesse. Quand Corbaran le sut, il est devenu noir [de colère]; il fait sonner ses grelots (trompettes) et assaille Rohais. Ceux de dedans se défendent par fort grande hâte. Sansadoine conseille de laisser la ville tranquille (1) ».

*E tema meyns mort
Qu'el coms de Monfort.*

Et il aura besoin d'une bonne armée ;
Il faudra qu'il frappe mieux que Roland,
Soit plus avisé que Renard,
Ait plus de pouvoir que *Corbaran*,
Et craigne moins la mort
Que le comte de Montfort.

(1) Li evesques del Pui et sa grant compaignie
I ala pour secourre ; l'emperères l'en prie (2).
Tant chevaucha li bers la terre de Surie
Qu'il vinrent à Rohais à une nuit serie.
Pain et vin et car portent. Rohais ont raplenie.
Quant Corbarans le sot, s'a la color noircie.
Lors fait soner ses graisles, Rohais ont assaillie.
Cil dedens se defendent par moult grant aatie...
Sansadoines conseille :

« Laiés Rohais ester. »

(T. II, pp. 70-71, ch. vi. Laisse II, vv. 31-39).

(2) P. Paris est d'avis qu'il y a ici une lacune ou une faute. « Aïmer, dit-il ; qui était dans le camp de Godefroi, n'apprit l'approche de l'armée persane que par les amis de Buïemont et huit jours plus tard. »

Et l'armée de Corbaran approchait ainsi d'Antioche. Un espion en avertit Boémond et lui dit que jamais il n'en avait vu de plus grande. « Les Turcs félons ne sont plus qu'à trois journées de marche. » A cette nouvelle, nos barons ne savent que faire. « Mais l'évêque du Puy les a mis à raison : « Seigneurs, examinez donc « qui nous enverrons pour voir de loin les armées de la geste de « Mahomet (1) ».

On envoie le comte Etienne de Blois. Mais il revient bientôt épouvanté et malade; il faut l'envoyer, par litière, à Tarse, loin de l'atteinte des ennemis. Heureusement, un traître livre Antioche à Boémond et les chrétiens ne sont plus exposés à être écrasés entre deux armées.

Mais, les croisés entrés dans Antioche, bien des malades et du butin restaient hors des murs. « Seigneurs, par amour de Dieu, dit « le duc de Bouillon, envoyons des gens là-dehors, dans notre « campement. Il y a encore maint riche pavillon tendu, et nous y « avons encore de nos gens malades. Il y a aussi nos équipements. « Pensons-y, seigneurs. -- Sire, vous parlez fort bien, dit le duc « Boémond. Choisissons, pour y aller, le duc de Normandie. Il ira « aussi le comte de Flandre avec ses compagnons, et l'évêque du « Puy, qui nous fait le sermon, et Hugues de Saint-Pol, qui a cœur « de lion. » Les barons répondirent : « Bénissons Dieu (2) ! » Et l'œuvre fut menée à bien.

(1) Mais li vesques del Pui les a mis à raison.
« Seigneur, car esgardés qui nous envoierons,
Pour sorveir les os de la geste Mahon. »

(T. II, p. 82, ch. vi. Laisse ix, vv. 193-95).

(2) « Seigneur, por amour Dieu, dist li dus de Buillon,
« Car envoions là fors à no hebergison.
« Encore i a tendu maint riche paveillon,
« Et de nos gens malades encore en i avon.
« Si a de nos harnois; seigneur, car en penson.
— Sire, moult dites bien, dis li dus Buieumon.
« Robert de Normendie pour aler esgardon.
« S'ira li quens de Flandres, il et si compaignon,
« Et li vesques del Pui qui nous fait le sermon,
« Et Hues de Saint-Pol qui a cuer de lion. »
Li baron respondirent : « A Dieu benëïçon ! »

(T. II, p. 131, ch. vi. Laisse xxxvii, vv. 1050-60).

V

LA SAINTE LANCE (14-28 JUIN 1098).

Grâce aux chroniqueurs ecclésiastiques, on connaît par le menu l'histoire de la découverte de la Sainte Lance.

Un prêtre du nom d'Etienne eut une vision où Jésus, accompagné de sa mère, de saint Pierre et de saint Paul, lui annonça que dans huit jours il viendrait lui-même au secours des chrétiens contre les Turcs, qui occupaient encore à Antioche une forte citadelle et attendaient l'arrivée de Corbaran. Il vint naturellement raconter sa vision aux barons. L'évêque ne crut point le prêtre sur parole, mais, suivant l'usage, voulut l'éprouver en le faisant jurer sur des reliques :

« L'évêque du Puy qu'on appelait Aïmer, lui a fait apporter les croix et les reliques [pour voir] si ce qu'il dit est vrai, puis il l'a fait jurer (1) ».

Mais Pierre l'Ermite (2) survint. Lui aussi avait eu une vision. Avant même qu'Antioche eût été prise, saint André lui était apparu et lui avait dit : « Bel ami, quand vous entrerez dans Antioche, « allez tout droit à l'église Saint-Pierre. Si vous creusez auprès « de l'autel, à droite, vous trouverez la lance par laquelle Dieu fut « blessé. » Pierre avait cru alors à un simple fantôme. Mais saint André était revenu la nuit même, avait répété son ordre et ajouté :

(1) Li evesques del Pui qu'on clamoit Aïmer,
Les crois et les reliques li a fait aporter,
Que c'est voirs que il dist ; puis lui a fait jurer.

(T. II, p. 164, ch. VII. Laisse XVIII, vv. 497-99).

(2) D'après Tudebode, ce Pierre n'était pas Pierre l'Ermite, mais « quidam peregrinus de exercito nostro cui nomen Petrus Bartholomeus ». « On conçoit, dit P. Paris que les doutes survenus depuis sur l'origine de la lance aient porté les chroniqueurs latins à désintéresser Pierre l'Hermite dans cette affaire. » Mais Raimon d'Aguilers raconte longuement les discussions et fait même passer par l'épreuve du feu et mourir des suites de cette épreuve. après le départ d'Antioche, le pèlerin Pierre Barthélemy. Il faut donc plutôt croire à ce dernier.

« Que chacun de vous soit vraiment confessé, et, si vous livrez une bataille, vous vaincrez pourvu que vous portiez la lance à la louange du seigneur Dieu. » Et Pierre, comme Etienne, s'offrit à supporter l'épreuve de l'eau et du feu pour prouver la véracité de ses dires.

« Ami, répondit l'évêque, Dieu en soit adoré. » Pierre marche devant, l'évêque à son côté : vient ensuite le reste du barnage en assez grand nombre. Tout aussi sûrement que s'il y était né, Pierre les mena au lieu indiqué et le leur a montré. « Seigneurs, leur dit-il, creusez en cet endroit. Si elle n'est pas trouvée là, brûlez-moi dans un feu. » Ils y ont mis douze ouvriers avec bons pics acérés ; vers l'heure de vêpres fut trouvé l'écrin où gisait la lance dont vous avez entendu parler. Quand elle fut sortie de terre, grande joie fut menée ; le peuple ordonné (le clergé) célébra un riche (imposant) service (1) ».

Mais, malgré le courage que cette découverte miraculeuse redonna aux chrétiens, la situation était critique. Corbaran était arrivé sous les murs d'Antioche. Garsion, de la citadelle qu'il occupait toujours, lui prêtait son aide et menaçait la ville qu'il tenta d'incendier ; la famine revenait.

Aïmar sut encore parer au danger. Il proposa d'abord de faire entendre raison à Corbaran, de lui exposer qu'Antioche avait autrefois appartenu aux chrétiens, et de lui proposer de vider la querelle par un combat singulier de quelques guerriers pris dans les deux camps :

« Seigneur, dit-il [aux siens], entendez mon avis. Envoyez dire

(1) « Amis, ce dist li vesques, Diex en soit aourés! »

Pierres s'en vait devant, et li vesques de lés,

Après l'autres barnages dont il i ot assés.

Tot ainsi come Pieres i eüst esté nés,

Les a menés au leu, et si lor a mostrés.

« Seigneur, ce lor dist Pieres, ici en droit foés.

« S'ele n'est ci trovée, ens en un fu m'ardés. »

Douze ovriers i ont mis aus bons pics acérés.

Endroit hore de vespres fu li escrins trouvés,

Où la lance gisoit, dont vous oi avés.

Quant traite fu de terre, grant joie fu menés ;

Riche service en fist li poples ordenés.

(T. II, pp. 166-67, ch. VII. Laisse XIX, vv. 527-38).

« à Corbaran (que le seigneur Dieu l'épouvante!) que ce royaume
 « est nôtre par ancienne possession, mais que ses coreligion-
 « naires nous l'enlevèrent par la force. Maintenant nous y sommes
 « revenus, nous à qui la rente en revient. Nous sommes prêts à
 « montrer qu'il n'y a aucun [droit], soit avec vingt chevaliers,
 « soit avec dix, ou par un corps à corps (combat singulier) qui
 « soit fort hardi. Et, s'il ne veut pas le faire, nous agirons autre-
 « ment. Nous avons bien entendu le commandement de Dieu ;
 « aussi avons-nous la lance — et cela nous le savons vraiment —
 « par laquelle il reçut les tourments et la mort. Nous sommes
 « tous ses fils, et ainsi nous prendrons vengeance [de sa mort] » (1).

Le conseil est accepté et Pierre l'Ermite et un preux chevalier, du nom d'Harluin, s'offrent à porter le message à Corbaran, en compagnie d'un interprète avisé. Aïmar leur donne sa bénédiction :

Li evesques del Pui les comence à saignier.

Mais Corbaran, qui avait appris la détresse des chrétiens par un espion provençal, ne voulut rien entendre. Il fallut donc se préparer à le combattre. A ce moment suprême, Aïmar pensa qu'il fallait d'abord s'humilier devant Dieu et demander la victoire par des prières et des jeûnes :

« Seigneurs, dit-il, écoutez-moi un moment. Pour l'amour de
 « Dieu, je vous prie de jeûner pendant trois jours. Allez en langes
 « et pieds-nus par les églises et gardez-vous bien d'oublier les
 « larges aumônes. Si vous avez des vivres en abondance, rendez-

(1) « Seigneur, ce dist li vesques, entendez mon talent :

« Mandés à Corbarant (que Dame Diex cravant!),

« Que cis regnes est nostres d'ancien tènement,

« Mais lor gent le tolurent par lor efforcement.

« Or i somes venu à cui l'onors apent,

« Près somes à mostrer que il n'i a niant,

« Ou à vint chevaliers ou à dis ensement

« Ou à un cors à cors qui moult ait hardement.

« Et sé il n'el veut fere, nous ferons autrement.

« Bien avonmes oï de Dieu le mandement ;

« Si avonmes la lance — ce savons vraiment —

« Dont il soufri por nous la mort et le torment ;

« Nous somes tous si fil ; s'en prendrons vengeance ».

(T. II, pp. 170-71, ch. vii. Laisse xxii, vv. 594-607).

« les aux pauvres. Que le seigneur Dieu de gloire, par sa pitié,
« vous soit en ce jour aide et avocat » (1).

Ainsi fut fait, et le troisième jour, Aïmar chanta une messe
qu'on écouta de tout cœur :

Et li vesques del Pui a la messe cantée,
Et il l'ont de bon cœur oïe et escoutée.

Mais le prélat était un preux chevalier. Il se prépara donc au
combat comme les autres barons, et voici le costume sous lequel
le sculpteur qui a essayé de faire revivre sa mâle figure au Musée
du Puy aurait dû le représenter :

« L'Évêque du Puy fut preux et éloquent, et fort bien affectionné
au service de Dieu. Même, depuis le moment où l'armée était
entrée dans des royaumes étrangers (lointains), il ne s'était armé
pour nulle grande affaire. Mais maintenant il y aura la bataille
et il ne lui sera pas défendu [de combattre]. Quand il eut fait le
service (célébré la messe qu'il a chantée) il est revenu de l'église.
Il est entré en sa demeure plus hâtivement qu'il ne le put jamais.
Il a quitté les vêtements dont il était enveloppé. D'armes mer-
veilleuses il s'est paré ce jour-là. Il revêtit un haubert dont les
pans sont en acier battu et il a lacé son heaume, qui est en or serti
de pierreries. On lui a enfermé les pieds dans des éperons d'or,
puis il a ceint l'épée au côté gauche. On a amené devant lui son
destrier bardé de fer, qui vaut plus de cent livres de deniers
monnayés. Il est monté aux arçons par l'étrier de gauche, son écu
à son col et son étole pendant à côté. En la hampe [de la lance]
qui fut roide, on avait fixé deux dragons. Il éperonne le cheval
des deux côtés, et le coursier a fait un saut de trente pieds
mesurés » (2).

(1) « Seigneur, dist li evesques, un petit m'entendés.

« Por amor Dieu vous pri que ces troi jours junés.

« En langes et descaus par les glises alés,

« Et les larges aumosnes gardés n'i obliés ;

« Qui plenté a del vivre aus povres le rendés ;

« Que Dame Diex de gloire par la soe pités,

« Vos soit à icel jor aidière et avoés ».

(T. II, p. 186, ch. VII. Laisse xxx, vv. 835-41).

(2) Li evesques del Pui fu preux et emparlés,
Et del service Dieu moult bien entalentés.

Sous cet appareil guerrier et superbe, il se présente aux barons français et les salue. Le bon duc de Bouillon va au devant de lui. Il lui crie à haute voix : « Chevalier, d'où venez-vous ? Je ne sais « pas qui vous êtes, vous qui portez ces dragons. Je ne vous ai « jamais vu dans l'armée, aussi suis-je égaré. — Sire, je suis « l'évêque qui vous a tant aimés. Jamais ne fut par moi donné un « mauvais conseil. Aujourd'hui vous aurez la bataille, vous le « savez en vérité. Qu'il vous souvienne de Dieu qui souffrit sur « la Croix. Aujourd'hui, vous aurez de grandes richesses et de « l'avoir (argent), si vous ne les perdez en rien par vos grands « péchés. Tâchez d'être bien préparés à frapper. Aujourd'hui vous « verrez dans la lutte des anges ailés que Dieu vous enverra de « ses grandes majestés. Et qui mourra pour lui sera bien heureux : « il sera assis et placé au rang des Martyrs » (1).

Ains, puis que l'os entra en estranges regnés,
 Por nul tant grant afaire ne fu ses cors armés.
 Mais or ert la bataille, n'en ert pas refusés.
 Quant le service a fait, del mostier est tournés ;
 Plus tost qu'il onques pot à l'ostel est alés.
 Desvestus a les dras dont iert enveloppés,
 De merveillouses armes est le jour adobés.
 Il vesti un hauberc dont li pans est safrés,
 Et a lachie son elme, qui est à or gémés.
 Uns esperons à or li ont ès piés fremés,
 Puis a çainte l'espée à son senestre lés.
 Ses destriers auferans li fu devant menés,
 Qui mius vaut de cent livres de deniers monés.
 Par son senestre estriers est ès arçons montés,
 Son escu à son col et s'estole de lés,
 En l'anste qui fut roide ot deus dragons fremés.
 Il broce le cheval par andeus les costés,
 Et il lui est saillis trente piés mesurés.

(T. II, p. 197-198, ch. viii. Laisse 1, vv. 1-19).

(1) Venus est aus François, si les a salués,
 Li bons dus de Buillon li ert encontre alés.
 A haute vois li crie : « Chevaliers, dont venés ?
 « Jo ne sais qui vous estes qui ces dragons portés.
 « Ne vous vi mais en l'ost ; por ce sui esgarés.
 « — Sire, je sui li vesques qui tant vous a amés,
 « Onques ne fu par moi mauvais conseils donés.
 « Hui arés la bataille, de verté le savés.

Les croisés levèrent en chœur leurs bras vers le ciel et le duc de Bouillon répondit : « Sire, écoutez-moi un moment : je suis « certainement plus joyeux de vous voir armé que si mille cheva-
« liers montés et tout prêts [à combattre] nous arrivaient par
« surcroît là dehors dans les prés qui sont devant nous (1) ».

Et ici se place un merveilleux colloque. Aïmar, par modestie, sans doute, veut donner la sainte lance à de plus dignes que lui. Elle doit être portée dans le combat comme un gage de la victoire promise par Dieu lui-même. Mais tous les barons refusent successivement, et il devra, en définitive, la porter en sa qualité de prêtre et de chef suprême.

« L'évêque du Puy, qui faisait les sermons, quand il vit les barons assemblés autour de lui, les appelle avec douceur, l'un après l'autre, par leurs noms. « Venez donc vers moi, seigneur
« Robert le Frison ; vous porterez ainsi la lance que nous avons
« trouvée, au nom de ce seigneur que nous devons servir ».

Robert lui répondit : « Sire, vous parlez en pardons (pour rien)
« car je ne la porterais point pour le revenu de Soissons. Je
« désire davantage la bataille contre les félons dont je vois les
« vallées et les monts ici couverts. J'aurai avec moi les Flamands
« pour compagnons ; nous serons plus de dix mille sur les cour-
« siers de Gascogne ; je frapperai tant de l'épée qui a le pommeau
« en or que ma pelisse d'hermine en sera toute teinte de sang » (2).

« Souvegne-vous de Dieu qui en croi fu penés.
« Hui arés de l'avoir et des grans richetés,
« Si par vos grans pechiés auques ne le perdés.
« Gardés que del ferir soiés bien pourpensés.
« Hui verés en l'estour les angles empenés
« Que Diex vous trametra de ses grans majestés.
« Et qui morra par lui, moult ert bons éurés :
« Ensemble o les martirs ert assis et posés ».

(T. II, p. 190-99, chap. VIII. Laisse I, vv. 20-35).

(1) Trestous lor bras en ont contre le ciel levés :
« Sire, ço dist li dus, un petit m'entendés.
« Certes jo sui plus liés que vous estes armés
« Que de mil chevaliers garnis et aprestés,
« S'il nous créussent sempres, là fors emmi ces prés. »

(T. II, p. 199. ch. VIII. Laisse I, vv. 37-41).

(2) Li évesques del Pui, qui faisoit les sermons,
Quant il vit entour lui assablés les barons,

« Quand l'évêque du Puy entendit le comte [de Flandre] jurer ainsi, il commença à appeler Robert de Normandie :

« Sire, lui dit-il, je vous veux commander de porter la lance
« dont vous m'entendez parler, au nom de ce Seigneur que nous
« devons adorer, qui, pour nous se laissa martyriser sur la sainte
« Croix, qui fut mis au tombeau où on le fit garder, qui, au
« troisième jour, n'y voulut plus demeurer, ressuscita, s'en alla
« en enfer pour en ouvrir la porte afin de jeter ses fidèles hors
« de prison ».

« Et le duc répondit : « Sire, laissez tout cela, car je ne la
« porterais pas pour tout l'or de cent cités. Je désire davantage la
« bataille et donner de rudes coups sur la gent perverse (que
« Dieu puisse l'épouvanter !). Je veux mener avec moi les gens de

Doucement les appelle uns et uns par lor nons :

« Car venés or avant, dans Robers li Frisons.

« Si porterés la lance que nous trouvée avons,

« El non à cel seigneur que nous servir devons ».

— Cil li respondi : « Sire, vous parlés en pardons.

« Car ne la porteroie por l'onor de Soissons.

« Plus desir la bataille encontre les felons

« Dont je voi ci covers et les vaus et les mons.

« Ensemble moi aurai Flamans à compaignons,

« Plus ermes de dis mil sor les destriers gascons.

« Tant i ferrai del branc dont à or est li pons,

« Tous en sera sanglans mes hermins peliçons ».

III

Quant li vesques oï le conte si jurer,

Robert de Normendie en prist à apeler :

« Sire, dist-il à lui, je vous voil comander

« Que vous portés la lance dont vous m'oés parler,

« El non à cel seigneur que devons aorer,

« Qui por nous se laissa en sainte crois pener,

« El sepulcre fu mis, là le fit on garder,

« Al tiers jour surrexi, n'i vout plus demorer,

« En infier s'en ala la porte desfremer ;

« Ço fu pour ses amis de la prison jeter. »

Et cil respondi : « Sire, tout ce laissiés ester,

« Car jo n'el porteroie pour l'or de cent cités.

« Plus desir la bataille et rustes cos doner

« De sur la pute gent (que Diex puist cravanter !)

« Les gens de mon pais vourai o moi mener.

« mon pays. Je frapperai tant là, de mon épée d'acier luisant,
 « que de leur sang je la ferai souiller et baigner. Jamais le félon
 « Corbaran, qui doit les conduire, ni le Rouge Lion ne pourront
 « se vanter [d'y avoir échappé] ».

« Quand l'évêque comprend que Robert de Normandie ne portera point la lance, quelque chose qu'on lui dise, il fait venir devant lui le duc de Bouillon, à l'aspect hardi, et le prie avec douceur : « Sire, portez la lance au nom de Sainte Marie ».

— Sire, lui dit le duc, je ne la porterais point si vous me don-
 « niez sur l'heure tout l'or qui est en Russie. J'aurai en ma com-
 « pagnie les Lorrains et les Frisons. Je frapperai tant là bas, de
 « mon épée fourbie, qu'elle sera toute noircie de sang jusqu'à mes
 « poings ».

« Le bon évêque du Puy reconnaît bien et comprend que le duc de Bouillon n'a ni le cœur ni le désir de porter la lance qu'il tient en présent (devant tous). Il appela aussitôt d'un geste rapide Tancrède. Il le pria avec douceur de porter la lance au nom de ce seigneur de qui le monde dépend.

« Tant i ferrai anqui de mon branc d'acier cler,
 « De lor sanc le ferai soiller et maillenter.
 « Jà li fers Corbarans qui les a à guier,
 « Né li Rouges Lions ne s'en porront vanter. »

IV

Quant li vesques entent Robert de Normendie
 Ne portera la lance pour riens que on li die,
 Le bon duc de Buillon à la chièr hardie
 Fait venir devant lui et docement li prie :
 « Sire, portés la lance, el non sainte Marie ! »
 — Sire, ce dist li dus, ne la porterai mie,
 « Se vous or me doniés tout l'or qu'est en Roussie.
 « Loherains et Frisons aurai en compaignie.
 Tant i ferrai anqui de l'espée forbie,
 Que tresqu'en mes poins ert de sanc tout enoircie. »

V

Li bons vesques del Pui conoist bien et entent
 Que li dus de Buillon n'a né cuer né talent
 De la lance porter que il tient en présent.
 Tangré en apela tost et isnelement.
 De la lance porter li proia doucement,
 El non à cel seigneur à cui li mons apent.

« Et Tancrede lui répond : « Sire, vous parlez pour rien, car
 « je ne la porterais point pour l'or de Bénévent. Je désire davan-
 « tage la bataille contre ces gens qui, là dehors, nous assaillent
 « souvent et par petits groupes. Ainsi, j'aurai avec moi maint
 « jeune damoiseil ; nous serons plus de dix mille, à mon escient.
 « Jamais le félon Corbaran, qui nous attend là dehors, ni le Rouge
 « Lion, n'auront assez de hardiesse, s'ils m'attendent, pour que
 « d'un coup je ne les fasse dolents ».

« L'évêque comprit que Tancrede, qui s'est si bien caché, ne
 porterait point la lance pour n'importe quel homme vivant. Il a
 donc appelé Bohémond, le marquis : « Venez donc tout de suite
 « par ici, franc chevalier élu. Vous porterez ainsi la lance de
 « Jésus de Paradis qui, pour nous, pécheurs, fut tué sur la Croix.

« — Sire, répond Boémond, laissez-là vos paroles, car je ne la
 « porterais point pour le revenu de Paris. Je désire davantage la
 « bataille contre ces Arabes dont je vois si couverts les monts et
 « les landes. J'aurai ainsi avec moi la gent du Mont-Cenis, les
 « Longobards et les Toscans et mes hommes gentils. Je frapperai

Et cil li respont : « Sire, vos parlés por noient,
 « Car jo n'el porterois por l'or de Bonivent.
 « Plus desir la bataille encontre icelle gent
 « Qui là fors nous assalent et menu et souvent.
 « S'arai ensemble o moi maint dansel de jovent.
 « Plus iermes de dis mil par le mien escient.
 « Jà li fel Corbarans qui là fors nous atant,
 « Né li Rouges Lions n'aura tel hardement,
 « Sé il m'atent, à coup ne le face dolent. »

VI

Li evesque ot Tangré qui si s'est escondis
 Qu'il ne la porteroit pour home qui soit vis.
 Il en a apelé Buïemont le marquis :
 « Car venés or avant, franc chevalier eslis.
 « Si porterés la lance Jhesu de Paradis,
 « Qui por nous, péchéors, fu en la crois ocis.
 « — Sire, dist Buïemons, laissiés ester vos dis.
 « Car ne la porteroie pour l'onor de Paris.
 « Plus desir la bataille contre ces Arabis,
 « Dont je vois si couvers les mons et les laris.
 « S'aurai ensemble o moi la gent de Mont-Cenis,
 « Longhebars et Toscans et mes homes gentis.

« tellement là-bas de mon bran qui est bien fourbi, qu'il sera jus-
« qu'au poing noirci de sang infidèle ».

« Quand l'évêque entendit Boémond affirmer qu'il ne veut être
le bailli de la lance pour aucun endroit [du monde], il appelle
Hugues le Grand, un noble guerrier : « Sire, approchez-vous ;
« pour Dieu, je veux vous prier de porter la lance dans la grande
« lutte plénière (décisive), au nom de ce seigneur qui peut tout
« juger.

« — Sire, dit le comte Hugues, tout cela (ce que vous com-
« mandez) n'est pas nécessaire. Je ne la porterais pas pour tout
« l'or de Montpellier. En l'honneur du seigneur Dieu, je frappe-
« rai le premier coup ».

« Puis il a dit à l'évêque : « Laissez cette recommandation ;
« vous ne trouverez point celui qui ose jamais la posséder.

« Sire, dit le comte Hugues, vous avez fort grand tort de requé-
« rir que nul de nous porte la lance. Cela ne convient pas à nous,
« si vous voulez le dire, mais à vous qui êtes clerc (prêtre) et
« évêque ordonné. Nous sommes chevaliers, et chacun a son fief

« Tant i ferrai anqui de mon branc qu'est forbis,
« Entresci que al poing iert de lor sanc noircis ».

VII

Quant li vesques oi Buïemont afichier
Que il ne veut la lance par nul endroit baillier,
Huon le Maine apiele, un nobile guerrier :
« Sire, venés avant ; pour Dieu vous voil proier
« Que vous portés la lance el grant estor plénier,
« El non à cel seigneur qui tout puet justicier.
— Sire, fait li cuens Hues, tout ço n'i a mestier.
« Jo ne la porteroie por l'or de Montpellier.
« En l'oneur dame Dieu ferai le cop premier ».
Puis a dist à l'evesque : « Laissiés ce chastoier.
« N'i troverés celui qui jà l'ose baillier ».

VIII

« Sire, dist li quens Hues, moult grant tort en avés
« Qui de porter la lance nul de nous requerés.
« Ço n'afiert pas à nous, sé dire le volés,
« Mais à vous, qui clers estes et vesques ordenés.
« Nous somes chevalier et cascuns alosés.

« (les hommes de ses domaines). Tout le combat sera par nous
 « commencé et achevé. Vous irez devant, sur vos destriers armés ;
 « vous porterez ainsi la lance dont Dieu fut blessé, dont il a souf-
 « fert des tourments sur la croix. Et nous, nous vous ouvrirons
 « le chemin avec nos épées acérées. Celui que nous rencontre-
 « rons sera fort mal avisé. Jamais le félon Corbaran, qui a amené
 « ceux-là, ni le Lion-Rouge ne seront assez hardis pour qu'ils ne
 « soient frappés du coup, s'ils viennent contre nous dans leur
 « grande fierté et si on les rencontre ».

« — Seigneurs, dit l'évêque, qu'il en soit comme vous voulez ».

Mais il ne s'agissait pas de courir tous au combat. Dans Antioche même, une tour et la citadelle restaient à l'ennemi, au pouvoir de Garsion. Aïmar, toujours avisé comme un grand chef, conseilla de laisser dans la ville un corps d'armée qui tiendrait cette forteresse en respect.

« Seigneurs, dit l'évêque, comprenez mon dessein. Je porterai
 « la lance, puisqu'elle m'est donnée (confiée). Mais, si nous sor-
 « tons tous là dehors dans ce pré, ici-dessus, il y a une tour qui
 « se dresse très haut. Un amiral de fort grande renommée la
 « garde : c'est Garsion d'Antioche, avec sa gent défaite. Ils

« Par nous iert tous l'estors commenciés et finés.
 « Vous en irés devant sor vos destriers armés ;
 « Si porterés la lance de cui Diex fu navrés
 « Et en la sainte crois traveilliés et penés.
 « Et nous vous ferons voie à nos brans acérés.
 « Qui nous enconterons moult iert mal asenés.
 « Jà li fel Corbarans qui ceus a amenés,
 « Ne li Rouges Lions ne sera tant osés
 « S'il vient encontre nous par ses grandes fiertés,
 « Ne soit ferus à coup, s'il i ert encontrés ».
 — Seigneur, dist li evesques, si soit come volés ».

IX

« Seigneur, çou dist li vesques, entendés ma pensée.
 « Je porterai la lance, puis qu'ele m'est donée.
 « Mais sé nous issons tous là fors en cele prée,
 « Là sus a une tor qui moult hault est levée.
 « Uns amiraus la garde de moult grant renomée,
 « Garsions d'Antioche, o sa gent defaée.

« auraient rapidement vidé et détruit la ville et affolé nos gens
« malades. Jamais nous ne pourrions réparer pareille perte. Il me
« semblerait bon, si votre conseil (assemblée) l'agrée, qu'un de
« vous y reste avec un grand corps d'armée ».

« Et les barons répondent : « C'est vérité certaine ! » Sur Raimon de Saint-Gilles, ils ont clos leur délibération (arrêté leur choix). Tous ensemble le prient, à cause de sa vertu connue, de demeurer dans la ville et de bien garder l'entrée.

« Quand le comte entendit cela, il changea de couleur. Il regarde fièrement [le prélat] et lui dit sa pensée :

« Sire évêque, ceci me déplaît. Je sortirai, au contraire, là
« dehors, soutenir la mêlée (lutte) ».

« Mais l'évêque du Puy lui dit une raison à retenir, savoir que, s'il demeure dans la ville, son âme sera sauvée. En aucun lieu il ne pourrait faire une meilleure journée (combat). Quand l'évêque eut exposé sa raison, en apparence ou volontiers, le comte l'a acceptée, puis il a divisé sa compagnie en deux parties : il en a confié une moitié à l'évêque. L'autre reste avec lui, munie et prête et bien décidée à défendre la ville ».

« Tost auroient la vile essilée et gastée

« Et nostre gent malade ocise et afolée.

« Jamais n'en avriemes la perte restorée.

« Çou me sembleroit bons, sé vos consaus l'agrée,

« Qu'uns de nous i remaigne o sa grant gent armée ».

Et li baron respondent : « C'est vérités provée ».

Sor Raimon de Saint-Gile ont la raison fermée.

Tout ensemble li prient par la vertu nomée

Qu'il remaigne en la vile et garde bien l'entrée.

Quant li cuens l'entendi, s'a la color muée.

Fierement le regarde, si a dit sa pensée :

« Sire vesques, fait-il, ice me desagrée.

« Ançois istrai là fors sostenir la meslée ».

Mais li vesques del Pui li dist raison membrée ;

Que sé il i remainst s'arme sera sauvée.

En nul lieu ne porroit faire mellor journée.

Quant li evesques a sa raison demonstrée,

Envis ou volontiers li a acrantée.

Puis a sa compagnie en deus moitiés sevrée.

L'une moitié en a l'evesques comandée,

L'autre remest o lui garnie et aprestée :

De la ville défendre est bien entalentée.

(T. II, chant VIII, pp. 197-206. Laiesses I-IX, vv. 1-169).

VI

VICTOIRE SUR CORBARAN (28 juin 1098).

Les préparatifs terminés, il fallait sortir de la ville et marcher contre Corbaran. Le moment était solennel. L'évêque formula ses dernières recommandations, puis Hugues le Grand, frère du roi de France s'offrit à sortir le premier en tête de l'armée.

« La grande baronie (l'ensemble des barons) est au milieu d'Antioche, et l'évêque du Puy l'encourage avec douceur :

« Barons, francs chevaliers, ne vous effrayez point, car celui « qui mourra, toute son âme sera guérie (sauvée) et celui qui, « le premier, sortira dehors, en la prairie, s'il reçoit martyr « (souffrance) ou si une arme le tue, son âme s'en ira, couverte « de fleurs, devant Notre-Seigneur ».

« Les barons furent si cois que nul ne répond ni ne crie, car il n'y a point de chevalier qui n'ait peur pour sa vie, excepté Hugues le Grand. Celui-ci ne laissera pas de parler : c'était le frère du roi qui a la France dans sa baillie (pouvoir) et il répondit à l'évêque :

« Il ne convient pas qu'on nous prie [de sortir]. Jamais, s'il « plaît à Dieu, ma geste ne sera avilie par moi. Celui qui craint « plus la mort que la honte, n'a pas droit à seigneurie. Je sorti- « rai le premier, au nom de sainte Marie. Je frapperai ainsi le « premier de mon épée fourbie ».

« Il y avait avec lui trois chevaliers de pauvre service qui le tinrent pour grand orgueilleux et pour fou, et qui, par peur de la mort, ont abandonné son échelle (corps de troupe). Je sais bien qui ils furent, mais je ne les nommerai point. Que le seigneur Dieu leur pardonne cette grande félonie ! L'évêque du Puy prie ceux qui sortent de bien faire ; il leur ouvrit la porte au nom de Sainte Marie, et leur distribue une grande partie de l'eau bénite » (1).

(1) En miliu d'Antioche est la grans barounie,
Et li vesques del Puy doucement les châstie :
« Baron, franc chevalier, ne vous esmaiés mie,

Les corps d'armée sortent ensuite successivement de la ville, les uns après les autres, sous l'aspersion de l'eau bénite que leur jette l'évêque. Un incident plaisant se produisit quand vint le tour d'Enguerrand de Saint-Pol. « Celui-ci avait un heaume luisant. Dans l'armée de Notre-Seigneur on n'aurait point trouvé son pareil. L'évêque du Puy, qu'on appelait Aïmer, commence à leur jeter de l'eau bénite. Quand Enguerrand le vit, il se prit à crier : « Sire, laissez ; il ne faut pas ainsi jeter votre eau. Ne me mouillez point mon heaume, car je puis l'aimer beaucoup. Je voudrais le « montrer beau là-bas aux Sarrazins ». L'évêque se mit à rire quand il l'entendit parler ainsi. « Ami, lui dit-il, que celui qui peut « tout sauver préserve ton corps de la mort et de l'épouvante. Aie « bon espoir quand même de te tirer [sain et sauf] de la mêlée » (1).

« Car cil qui ci morra tote iert s'arme garie ;
 « Et qui premiers istra fors en la prairie,
 « Sé martire reçoit né que l'arme l'ocie,
 « Devant nostre Seigneur ira s'ame florie ».

Il furent si coi nus n'i respont né crie :
 Car n'i a chevalier n'ait paor de sa vie,
 Fors seul Huon le Maine ; cil ne laira n'el die,
 Et fu frères le roi qui France a en baillie.
 Et respondit au vesque : N'i aïert prierie.
 « Jà, sé Dieu plaist, par moi n'iert ma geste avilie ;
 « Jou isterai premiers, el non sainte Marie.
 « Si ferrai primerains de m'espée fourbie ».
 Il ot tex trois o lui de mesnie escarie,
 Qui à orguel le tindrent et a grant estoutie,
 Et por paor de mort ont s'eschiele guerpie.
 Jo sai bien qui il furent, mais n'ies nomerai mie.
 Dame Diex lors perdoint ceste grant félonie !
 Li evesques del Pui de bien faire lor prie.
 La porte lor ovri, el non sainte Marie ;
 De l'aive benéoitte lor fait grant departie.

(T. II, p. 207-208, ch. viii. Laisse x, vv. 169-92).

(1) [Un] vert elme luisant fist en son chief fremer :
 En l'ost nostre Seigneur ne trovast on son per.
 Li evesques del Pui, qu'on clamoit Aïmer,
 De l'aigue benéoitte lor comence à giter.
 Quant Engherans le vist, si li prist à crier :
 « Sire, laissiés, vostre aigue ne vous chault à geter.
 « Ne me moilliés mon elme, car moult le puis amer.

Cependant, Corbaran, de la rive opposée du Ferne, voit les corps des Français se ranger successivement en ordre de bataille. Il appelle son sénéchal Amedelis et se fait nommer tous les chefs et les pays des guerriers. L'énumération est superbe et forme des morceaux d'épopée d'une splendeur incomparable. Homère est dépassé. Voici le passage qui concerne le corps commandé par Aïmar :

« Ensuite est sorti [de la ville] un prince naturel [de race]. C'est l'évêque du Puy, qui fut preux et loyal. Il eut une grande compagnie de nobles vassaux, armés de hauberts, de heaumes et d'écus à émaux. Ils ont des hampes de lances fortes et fermes et des pignons (gonfanons) de sendal. Ils ont pris leurs positions au-delà du pont, dans le pré. L'évêque, joyeux et hardi, appelle ses compagnons ; il leur dit :

« Ne craignez point ces bruns criminels. Tâchez de leur vendre « cher les peines et les maux et les assauts sauvages que vous « avez soufferts ».

« Corbaran, qui est fort grand et beau, le regarde, appelle Amedelis, qui était son sénéchal :

« Dis-moi, quel est ce prince ? Il semble vraiment royal.

« — Sire, c'est leur évêque, un vice-cardinal qui leur fait le « service le matin au point du jour : il désire plus la bataille qu'un « plaisir de gerfauts (plaisir de chasse au faucon). Celui-ci porte « la lance, parce qu'il est un fort grand amiral (un très haut « chef) » (1).

« Anqui le vorrai bel aus Sarrasins mostrer ».

Li evesques s'en rit quant ensi l'ot parler :

« Amis, dist-il à lui, cil qui tout peut sauver,

« Il garisse ton cors de mort et d'afoler !

« Encor cuides-tu bien de l'estor eschaper ».

(T. II, p. 216-217, ch. VIII. Laisse XVII, vv. 352-63).

(1) Après s'en est issus uns princes naturaues,
C'est li vesques del Pui, qui pros fu et loiaus ;
Moult ot grande compaignie de nobiles vassaus,
Armés d'aubers et d'elmes et d'escus à esmaus ;
Hanstes ont fort et fermes et pignons de cendaus.
Oultre le pont, el pré ont pourpris lor estaus.
Ses compagnons apele li vesques liés et baus ;
Dist lor : « Ne dotés mie ces cuivers criminaus.

Il fallait contenir les plus plus impatients des croisés dans ce front immense qui s'étendait jusqu'à la mer et où l'on brûlait nerveusement d'en venir aux mains avec les troupes de Corbaran. L'évêque fut assez heureux pour mener à bien cette œuvre de prudence et faire entendre raison aux plus exaltés.

« Pierre d'Estraenor, un hardi chevalier, et le seigneur Rainaud de Toul, qui avait la figure fort fière, firent une échelle (corps de troupes) de chevaliers choisis, Lorrains et Frisons, gens de leur pays. Ils étaient près de dix mille, vêtus de blancs hauberts, et ils sortirent en courant sur leurs destriers bardés [de fer]. Là, vous auriez pu voir de nombreux épieux brunis et de nombreux écus d'azur peints et fleuris. Ils s'arrêtent vers la mer, au milieu d'une lande. Immédiatement ils eussent attaqué les Sarrazins et poussé fièrement jusqu'à la tente de Corbaran. Mais l'évêque les a aussitôt mis en arrière. Il les prie avec beaucoup de douceur, par le Dieu de Paradis, de s'avancer avec mesure (prudence) contre les Arabes » (1).

« Gardés chier lor vendés les paines et les maus
 « Que vous avés soufers, et les ruistes assaus ».
 Corbarans les esgarde qui est moult grans et biaux.
 Amedelis apele qu'estoit ses senechaus :
 « Di-moi, qui est cil princes ? moult semble bien roiaus.
 « — Sire, c'est lor evesques, uns vices cardonaus,
 « Qui lor fait le service, le main, aux ajournaus.
 « Plus desire bataille que deduit de gerfaus.
 « Icil porte la lance, qui moult est amiraus ».

(T. II, p. 218-219, ch. VIII. Laisse XVIII, vv. 377-92).

(1) Pieres d'Estraenor, uns chevaliers hardis,
 Et dans Rainars de Tors, qui moult ot fier le vis,
 Cil fisrent une eschicle de chevaliers eslis,
 Loherains et Frisons, de gens de lor pais.
 Près furent de dis mile, les blans aubers vestis.
 Isnelement s'en issent sor lor destriers braidis.
 Là péussiés véoir tant bons espieus brunis,
 Et tans escus d'azur painturés et floris.
 Devers la mer s'arestent ens enmi un laris.
 De maintenant eussent les Sarrasins requis,
 Tresqu'au tref Corbaran fierement envais.
 Mais li vesques les a tantost arières mis.

Les femmes elles-mêmes sortirent d'Antioche, à la suite de l'armée, pour encourager les combattants, soigner les blessés, et, au besoin, porter secours à tous. Alors, l'armée entend un suprême discours de celui qui a pour mission de « lui faire le sermon ».

« Tous nos gens sont sortis de la cité. L'évêque du Puy a parlé le premier (aussitôt) ; il leur a dit et conté un fort riche sermon :

« Barons, leur dit-il, il serait bien que vous ne fussiez point « nés. Qu'il vous souviennne des maux que vous avez endurés, « ainsi que de la faim et de la soif et de la grande fatigue. Vous « êtes tous fils et filles et nés d'une même parenté (famille) ; vous « avez tous été engendrés par Adam, le premier homme : chacun « doit bien avoir pour l'autre une grande amitié.

« Voilà vos ennemis, qui se sont arrêtés ici ! Ne vous effrayez « pas s'il y en a un grand nombre. Mais soyez prêts et bien armés « pour bien les frapper, et Dieu vous enverra de sa grande majesté, « la légion des anges qui viendront tout armés. On les verra et on « les distinguera aujourd'hui pendant le combat : ils sont venus « autrefois combattre en légions. Et celui qui mourra pour Dieu « aura bien vaincu : au jour du grand jugement, il sera récom-
« pensé ; au milieu des martyrs il sera couronné.

« Que tous les maux que vous avez faits vous soient pardonnés. « Comme pénitence, je vous ordonne, au nom de Dieu, aujourd'hui, « de bien frapper pendant la bataille, et fortement sur la gent de « de Satan ».

« Quand nos gens l'ont entendu, ils se sont ragaillardis. Chacun voudrait plutôt perdre la tête que fuir d'un demi-pied devant les païens » (1).

Moult doucement lor prie, par Dieu de Paradis,
Qu'il voisent par mesure contre les Arabis.

(T. II, p. 219, ch. VIII. Laisse XIX, vv. 393-406).

(1) Et nostre gent sont tout issu de la cité.

Li evesques del Pui a primérains parlé ;

Un moult riche sermon lor a dit et conté :

« Baron, dist-il à eus, buer fussiés onques né !

« Souviegne-vous des maus que avés enduré,

« Et del faim et del soif et de la grant lasté.

« Tout estes fil et filles et né d'un parenté.

« D'Adan, le premier home, fustes tout engendré.

La tenue et la belle ordonnance de l'armée chrétienne frappa d'admiration et de stupeur Corbaran lui-même. Il fit exécuter sur l'heure l'espion provençal qui l'avait mal renseigné, et, appelant Amedelis, le chargea de venir proposer à l'évêque du Puy les combats singuliers dont il avait, la veille, rejeté la proposition avec tant de hauteur.

« Amedelis était preux, courtois et éloquent. Il est venu vers les Français, les a salués, et s'est arrêté tout droit devant l'évêque du Puy. « Sire, lui dit-il, écoutez maintenant mon projet. Corbaran « d'Olipherne, notre suzerain de droit, vous mande ceci par moi « — jamais vous ne le prendrez en mal — qu'il fera le combat « aussitôt que vous le voudrez, soit par vingt hommes, soit par dix, « là dehors, dans ces prés, ou bien au moyen d'un corps à corps « [unique] où il y ait beaucoup de vaillance. Si le vôtre (votre « champion) est vaincu, retournez en votre pays, sains, saufs et « libres; vous n'y perdrez jamais rien. Et si le nôtre est vaincu « et maté, le royaume de Syrie vous sera abandonné : que Jérusalem, cette bonne cité, soit à vous ».

« Quand nos gens l'entendirent, il y en eut de tels qui auraient accepté cette proposition volontiers et de bon gré, et ils dirent à l'évêque :

« Sire, vous ferez cela. Vous trouverez, en notre armée, les

« Bien doit li uns à l'autre avoir grant amisté.
 « Ves-ci vos anemis qui ci sons aresté.
 « Ne vous esmaies mie s'il en i a plenté,
 « Mais d'eus ferir soiés garni et apresté,
 « Et Diex vous trametra de sa grant majesté
 « La légion des angles qui venront tout armé.
 « Hui ierent en l'estour véu et ravisé.
 « Autre fois i sont il venu et assamblé.
 « Et qui por Dieu morra bien aura conquesté.
 « Au jour del grant juise li ert gueredoné;
 « Ensemble les martirs aura chief coroné.
 « Tout le mal qu'avés fait vous soient pardoné !
 « En penance vous doins, hui, en cest jour, por Dé,
 « De bien ferir et fort sor la gent au Maufé ».
 Quant nostre gent l'entendent, si sont resvigoré;
 Moult mieus vauroit chascuns avoir le chief copé
 Qu'il fuist por paiens demi pié mesuré.

(T. II, p. 226, ch. VIII. Laisse xxix, vv. 533-58).

« meilleurs chevaliers qui soient pour que la sainte chrétienté
« dure (soit sauvée) » (1).

Un grand remous se manifesta dans l'armée et le duc de Normandie, inquiet, survint de l'aile gauche.

« Qu'avez-vous, folles gens, s'écria-t-il tout haut. Je vous vois
« fort laidement égarés.

« — Sire, répond l'évêque, vous le saurez sur l'heure : Corbaran
« d'Oliferne nous a mandé qu'il fera la bataille dont il fut parlé
« hier ».

Mais le duc refusa : « Sire, vous en parlerez pour rien. Car
« nous ne le ferions pas pour mille mares d'or pesés. Pour Dieu,
« nous avons abandonné châteaux et forteresses, nos femmes, nos
« enfants et nos grands héritages. Aujourd'hui est venu le jour —
« qu'il soit bien arrêté — où nous serons tous martyrs et aurons
« la tête tranchée, ou nous vaincrons les Sarrazins par nos épées.
« Plût à Dieu, qui souffrit sur la croix, que tout le peuple de
« l'Orient fût assemblé ici. Il serait entièrement repoussé et
« maté ».

« Puis il dit au Sarrazin : « Vassal, allez-vous en d'ici. Dites à
« votre seigneur — jamais vous ne lui cacherez rien — que

(1) Amedelis fu prous, courtois et emparlés.

Venus est aus François, si les a salués.

A l'evesque del Pui s'est tous droit arestés :

« Sire, dist-il à lui, or oiés mes pensés :

« Corbarans d'Olipherne, nostre drois avoés,

« Vous mande ce par moi — jà mar le mesrerés —

« Que fera la bataille tost si com vous vodrés,

« Ou à vint ou à dis, la fors enmi ces prés,

« Ou à un, corps à corps, où ait moult de bontés.

« Si li vostres est vencus, en vos païs ralés,

« Sains et saus et delivre; jà riens n'i perderés :

« Et sé li nostres est recreans et matés,

« Li règues de Surie vous iert abandonés ;

« Jerusalem soit vostres, cele bone cités ».

Quant notre gent l'entendent, si en i ot de tés

Qui tel plait otriassent volentiers et de grés,

Et disrent à l'evesque : « Sire, vous le ferés

« Des meillors chevaliers en nostre ost troverés,

« Qui soient tant com dure sainte crestientés ».

(T. II, p. 230, ch. VIII. Laisse xxvi, vv. 606-25).

« Boémond et Tancrède et tout le *barnage* que vous voyez ici, le
« défient à mort. Avant que vienne le *vespre*, et que le jour décline,
« la plaine sera débarrassée ou des siens ou des nôtres » (1).

Le formidable choc commence. L'armée musulmane se divise
en trois corps. L'un d'eux demeure en réserve dans le camp et le
premier se rue vers la mer, sur la gauche de l'armée chrétienne,
commandée par Rainaut de Toul. Celui-ci tombe, frappé à mort
dans la mêlée, se recommande à Dieu et son âme monte au ciel.
Le trouvère remarque que les anges chantèrent *Te Deum laudamus*,
et que l'évêque vit cela parce qu'il était « le familier de Dieu ».

« Li angle li cantèrent *Te Deum laudamus*.
Ens el ciel le portèrent, ce vout li roi Jhesus.
Li evesques le vit, qui Dame Dieu fu drus ».

Rainaut tué, le Rouge Lion pousse en avant ses trente mille
Turcs, avec du feu grégeois en des coffrets d'airain. Les chevaux
s'affolent et l'angoisse étreint les chrétiens.

« Aussitôt, l'évêque du Puy, qui était sage par sa connaissance
des lois [de la guerre] parla à nos barons et leur cria à haute voix :

(1) Fole gent, que avés ?
« Moult vous voi ores tous laidement esgarés.
« — Sire, ce dist li vesques, or endroit le saurés,
« Corbarans d'Oliferne nous a tous comandés
« Qu'or fera la bataille dont ier fu aparlés.
« — Sire, ce dist li dus, por nient en parlerés.
« Car n'el ferions mie par mil mars d'or pesés.
« Par Dieu avons guerpi castiaus et fermetés,
« Et femes et enfans et nos grans iretés;
« Hui est venus li jors, — bien soit-il ajornés —
« Que tous serons martir, s'aurons les chiefs copés,
« Ou nous les conquerrons aus espées de lés.
« Car pléust or à Dieu, qui en crois fu penés,
« Li pules d'Orient i fust tous assamblés !
« Anqui seroit trestous descontis et matés ».
Puis dist au Sarrasin : « Vassal, de ci tournés ! »
« Si dites vo seigneur — jà mar li celerés —
« Que de mort le defient Buiemons et Tangrés,
« Et tous l'autre barnages que vous ici véés.
« Ains que voise le vespres né li jors soit clinés,
« Ou des sous ou des nostres iert li cans deslivrés.

(T. II, pp. 231-32, ch. VIII. Laisse **xxvi**, vv. 636-55).

« Barons, francs chevaliers, ce serait un grand exploit si nous
« chevauchions immédiatement sur ces gens. Car, s'ils vivent
« plus longtemps, notre sera la honte. Et j'irai devant moi-même,
« au nom de la sainte Croix ». Et les barons répondirent : « Ce
« serait bon et droit » (1).

L'attaque a lieu et la lutte est chaude : Brohadas, le fils du
grand soudan de Perse, tue lui-même un auvergnat de l'échelle de
l'évêque :

De l'eschiele l'evesque ocist un Auvergnas.

Il en tire immédiatement vanité ; mais le duc de Bouillon lui
fait payer cher cette fanfaronnade et l'abat d'un coup d'épée au
cœur.

Le combat continue ardent, « et l'évêque du Puy va frappant
dans la mêlée. Il avait en sa compagnie maint chevalier vaillant
et plusieurs guerriers de la gent du comte Raimon.

« ... L'évêque était armé sur un destrier courant ; en sa main il
tenait la lance dont les félons tyrans blessèrent le Seigneur Dieu
suspendu sur la sainte Croix. Dans le combat, il va réconfortant
nos gens : « Barons, francs chevaliers, ne vous effrayez point ;
« ne craignez pas la mort, mais cherchez-la. Qu'il vous souvienne
« de Dieu et de son saint commandement. Il souffrit la mort pour
« nous, humble, avec grande joie. Et celui qui mourra pour lui
« en défendant son corps (son tombeau) en aura, à mon escient,
« telle loange qu'il ira avec lui dans le royaume permanent (éter-
« nel). Que tous les maux que vous avez faits depuis votre enfance
« vous soient pardonnés à partir d'aujourd'hui et pour jamais ».

« Dès que les humbles comme les puissants entendirent cela,
il n'y en eut pas un de si couard qu'il ne demandât la bataille.
[Et cette bataille], Sarrazins et Persans l'achetèrent cher : en un

(1) Quant li vesques del Pui, qui sages fu des lois,
Parla à nos barons et crie à haute vois :

« Baron franc chevalier, ço serait grans exploits

« Sé nos, sor cele gent chevauchions demanois ;

« Car sé il longes vivent nostre en iert li sordoïs.

« Et jou irai devant, el nom de Sainte Croix ».

Et li baron respondent : « Ço serait bons et droïs ».

(T. II, p. 286, ch. VIII. Laisse xxx, vv. 809-15).

moment il y en eut tant de tués que nul jongleur qui chante ne pourrait vous le dire » (1).

Cependant, les ennemis sont si nombreux que les chrétiens ne les voient pas diminuer. Corbaran a, d'ailleurs, lancé ses réserves qui descendent sur le flanc de la montagne. A ce moment, aux yeux de l'évêque, se produit l'intervention des anges qu'il avait annoncée dès le commencement de la journée : « Alors, l'évêque du Puy, que Dieu aime et tient cher, regarde vers la montagne où il y avait tant d'ennemis. Il voit une compagnie chevaucher fièrement. Elle paraît si grande et si nombreuse que nul ne saurait la dénombrer ; mais je crois qu'ils furent plus de cinq cents milliers. Ils sont plus blancs que la neige qui tombe après février ; tout droit, en tête, étaient saint Georges et le baron saint Maurice, qu'on tint [de son vivant] pour bon guerrier, Démétrius et Mercure. Ceux-ci sont gonfanoniers. Si nos gens n'eussent pas eu Jésus pour conseiller, ils auraient eu peur d'être liés et menés enchaînés comme des lévriers. Mais l'évêque du Puy se met à les

(1) Li evesques del Pui va par l'estour poignant,
Et ot en sa compaignie maint chevalier vaillant,
Et de la gent au comte Raimont.....
Li vesques fu armés sor un destrier courant.
En sa main tint la lance dont li felon tirant
Navrèrent Dame Dieu en sainte crois pendant.
Par la bataille va nos gent reconfortant :
« Baron, franc chevalier, ne soies esmaiant.
« Ne redoutés la mort, mais allés la querant,
« Souviegne-vous de Dieu et de son saint comant.
« La mort soffri por nous, humbles par bon talant.
« Et qui morra por lui sor son cors defendant,
« Tel loier en aura, par le mien escient,
« Avoc lui en ira el regne permanent.
« Tout le mal qu'avés fais puis que fustes enfant,
« Vous soient pardonné très cel jour en avant ».

Puis que ce entendirent li petit et li grant,
Ainc n'i ot si coart bataille ne demant.
Anqui le comperont Sarrasin et Persant.
En un moult petit d'ore en i ot ocis tant
Que n'el vous porroit dire nus joglères qui chant.

(T. II, pp. 256-57. ch. viii. Laisse XLVII, vv. 1147-69).

réconforter : « Barons, ne les craignez point ! Ceux-ci viennent nous aider. Ce sont les anges de Dieu dont je vous ai parlé hier ».

« Quand les Turcs les virent, il n'y eut que des fuyards [parmi eux] ; ils n'auraient pas voulu rester dans la mêlée pour mille livres d'or fin ; chacun d'eux tourna les rênes de son coursier bardé de fer n'importe où » (1).

La victoire est acquise. Les Turcs ont fui. « Nos barons descendirent dans leurs logements et sous leurs tentes ; ils ont délacé les heaumes et enlevé les hauberts. Mais un digne sermon fut prêché par l'évêque du Puy avant que le prélat eût ôté ses armes :

« Seigneurs, dit l'évêque, écoutez-moi un moment. Depuis que « le monde fut créé au commencement [des temps], on ne vit « jamais assemblés tant de chevaliers. Celui qui a vu aujourd'hui « ce que vous avez fait doit bien être l'ami et le fidèle du Seigneur « Dieu. Vous n'avez pas vous-mêmes tué et défait les Turcs, mais « c'est Jésus, le Dieu de gloire, par ses saintes bontés. Pour son « amitié, je vous prie de vous garder de rire. Abstenez-vous de « dire n'importe quel mensonge (vantardise) ». Les barons répondirent : « Sire, [il sera fait] comme vous l'ordonnez » (2).

(1) Quant li vesques del Pui, que Diex aime et tient chier,
Garde vers la montagne où ot tant aversier,
Si voit une compaignie fierement chevaucier.
Tant parest grans et larges, nus n'el saurait proisier,
Mais je cuit que il furent plus de cinc cens milier.
Plus sont blanc que li nois qui chiet après fevrier.
Saint Jorges fu devant tout droit, el chief, premier,
Et li ber saint Morisses qu'on tint pour bon guerrier,
Domitres et Mercurus ; cil sont gonfanonier.
Sé nostre gent n'eüssent Jhesu à conseillicier,
Si grant paor eüssent qu'on les péüst loier
Et mener en caines ensi come levrier.
Mais li vesques del Pui les prend à rehaitier :
« Baron, n'és doutés mie, cist nous viennent aidier.
« Ço sont li angle Dieu que jo vous dis dès ier ».
Quant li Tur les choisirent, n'i ot que corecier ;
Il n'i vausissent estre por mil livres d'ormier,
Chascuns guenchi la regne del auferant corsier,
Ne prent garde quel part....

(T. II. pp. 262-63, ch. VIII. Laisse LI, vv. 1256-74).

(2) No baron descendirent aus loges et aus très.

Les Turcs restés dans Antioche cédèrent à leur tour ; les uns quittèrent la ville, les autres se firent chrétiens, et un manuscrit prétend même qu'Aïmar baptisa Garsion. C'est bien peu probable, puisque Garsion fut, le lendemain, tué par un Arménien près d'une fontaine éloignée de la ville.

VII

MORT D'ADHÉMAR (1^{er} août 1098).

Antioche fut confiée à Boémond, qui s'empara de la tour de Garsion et y mit garnison.

« Les gens de Notre-Seigneur se divertissent avec grande joie ; mais, après cette liesse, ils eurent fort grande tristesse. Car l'évêque du Puy ne vécut pas plus de quinze jours [encore]. Il est devenu malade et a le cœur angoissé. Il a mandé devant lui les nobles barons ; au moment de la réunion il entendit nommer leurs noms : Adam, le fils de Michel, Tancrede et Boémond, et le comte normand et le comte frison, et le duc Godefroi, qui avait cœur de lion, le comte de Saint-Gilles, avec tous ses compagnons, et le seigneur Hugues le Grand, frère du roi Philippe.

« Quant l'évêque les vit, il les a mis à raison :

« Ecoutez, bons chrétiens, francs chevaliers barons ; je vous

Les elmes deslacièrent, les haubers ont ostés.
 Mais li vesques del Pui, ains que fust désarmés,
 Uns moult disnes sermons i fu par lui monstrés :
 « Seigneur, ce dist li vesques, un petit m'entendés ;
 « Dès que premièrement fu li mons estorés,
 « Tant de tels chevaliers ne vit-on assamblés.
 « Qui ce a hui véu que vous fait i avés,
 « Bien doit à Dame Dieu estre drus et privés.
 « Vous n'avés pas les Turs mors né desbaretés,
 « Né, mais Jhesus de gloire, par ses saintes bontés.
 « Pour s'amisté, vous pri de rire vous gardés,
 « Et des mençongnes dire auques vous astenés ».
 Cil respondirent : « Sire, si com vous comandés ».

(T. II, pp. 273-74, ch. VIII. Laisse LVIII, vv. 1475-89).

« fais une prédiction de la part de Jésus de gloire. Même si vous
« n'étiez que cent des fils de Notre-Seigneur, vous prendriez Jérusalem avec joie et avec hardiesse. Maintenant est venu le terme
« où nous nous séparerons ; que la foi et la charité demeurent
« avec vous ». Il a alors levé la main et les a tous bénis.

« L'âme s'en est allée et le corps est resté seul. Les anges emportèrent l'âme en grande procession.

« Jamais, pour un roi, ni pour un comte, ni pour un fils d'empereur, le service ne fut pareil à celui qui eut lieu pour l'évêque, tellement il y eut de moines et de prêtres et d'abbés. Et ils ont lu les psaumes du psautier tous en rond, dit leurs oraisons et fait leurs prières ; et ils recommandèrent l'âme du noble baron.

« Le suaire fut déchiré par la presse que firent les assistants : les barons pèlerins lui vont baiser les pieds. L'offrande qu'on donna ce jour-là fut fort riche, parce que tous savent bien qu'il y avait en lui une gente fleur [de sainteté], tellement il avait bien maintenu la gent du Seigneur. Toujours, tant qu'il vécut, ils n'eurent que du bien.

« Prions maintenant le Seigneur Dieu qui vint à passion, qu'il maintienne tous ceux qui iront le venger » (1).

(1) A joie se deduisent li gent Nostre Seignor.
Après cele léece orent moult grant tristor,
Car l'evesques del Pui ne vit mais quinze jors.
Devenus est malades, au cuer est angoissos.
Devant soi a mandé les nobiles barons.
A l'asambler, des princes oï nomer les noms :
Adans le fil Michiel, Tangres et Buiemons.
Et le conte Normant et le conte Frison,
Et le duc Godefroi qui cuer ot de lion,
Le conte de Saint-Gille à tous ses compaignons,
Et dant Huon le Maine, frere au roi Phelipon.
Quant li vesques les vit, s'es a mis à raison :
« Oïés, bon crestien, franc chevalier baron.
« De par Jhesu de gloire vous fas anontion :
« Sé vous n'estiés mais cent des fils Nostre Seignor,
« Prendriés Jherusalem à joie et à baudor.
« Or, est venus li termes que nous departirons,
« Et fois et carités remaigne avoques vos ! »
Lors a levé sa main, si les signa trestos.
L'arme s'en est allée et li cors remest sols.
Li angle l'emportèrent à grant procession.

« Les gens qui servirent Dieu emportèrent le saint évêque, et clercs et prêtres revêtirent alors [leurs habits de deuil]. Ils emportent les encensoirs avec les croix, des filatères, des cierges de cire, et vont dire la messe tout droit à l'église Saint-Pierre, qui était dans la ville. Ils enfouirent l'évêque au chœur du maître-autel, dans la fosse même où ils prirent la lance dont le Seigneur Dieu fut tué et souffrit le martyre » (1).

Un seul trait est encore à citer après ce pieux récit. Raimond d'Aguilers, un chroniqueur latin bien sujet à caution, raconte qu'Aïmar revint après sa mort pour manifester son tardif repentir de n'avoir pas eu assez de foi dans l'authenticité de la sainte lance.

Hoc episcopus falsum esse putavit, dit aussi Foucher de Chartres, un autre chroniqueur latin.

Cette preuve de sang-froid et de prudente clairvoyance au milieu de la crédulité générale est le plus bel éloge que l'on puisse trouver de l'élévation du jugement de l'évêque du Puy.

Ainc, por roi né por conte, por fils d'emperéor,
 Ne fu tels li services com al vesque ot le jor,
 De moines et de prestres et d'abes qui i sont.
 Et ont lites les saumes del sautier environ,
 Et faites lor prières et dites orisons.
 Et comandèrent l'arme del nobile baron.
 De la presse qu'il firent, li suaires desront.
 Les piés li vont baisier li pelerin baron.
 Moult fu riche l'offrande qu'on i dona le jor,
 Por çou qu'il se vent bien qu'en lui a gente flor,
 Si ot bien maintenue la gent Nostre Signor.
 Ainc, tant com il vesqui n'i orent sé bien non.
 Or, prions Dame Deu qui vint à passion,
 Qu'il maintiegne tous cels qui lui vengier iront.

(1) Le saint vesque emportèrent la gent qui Dieu servirent,
 Et clerc et moine et prestre adont se revestirent;
 A crois, à filatères, à estavax de chire,
 Les encensiers emportent, si vont la messe dire
 Droit au mostier Saint-Piere qui estoit ens la vile.
 Al cor del mestre autel le vesque i enfoient.
 En la méisme fosse ù il la lance prindrent,
 Dont Dam le Dex fu mors et il soffri martire.

(T. II, pp. 289-92. Annexe au chant VIII).

C. FABRE.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE L'ART DANS LA HAUTE-LOIRE

PEINTRES ET SCULPTEURS DU VELAY

(Suite)

Il faut au contraire s'arrêter à la différence de manière, qui est sensible.

Les ombres et les lumières ont de violents contrastes, or Guy François enveloppe toujours ses formes. On n'a pas craint l'emploi des tons sales, tandis que Guy recherche le ton pur, ce qui a produit avec le temps les colorations grises et blondes de la plupart de ses œuvres.

Il n'y a pas de demi teintes, les chairs sont blafardes et non dorées comme celles de Guy, enfin les étoffes sont traitées sans esprit, par petits plis, contrairement à la manière de Guy François, qui les peint toujours largement.

La vigueur de l'ensemble, qui rappelle celle des Consuls de la cathédrale, ne permet pas d'attribuer ce panneau à Jean François le jeune. L'attribution à son oncle paraît une hypothèse très soutenable, à moins qu'on ne préfère, en dépit des différences que je viens de relever, y voir une œuvre de Guy ; mais en attendant une preuve je crois pouvoir en enrichir son frère.

Pour compléter la description du plafond, dont les clés armoriées ont été décrites par M. Albert Boudon, il faut dire un mot des tableaux de la corniche.

Les tableaux du côté du Nord sont presque tous l'œuvre de

Jacques Servant, dont il sera parlé plus loin. On reconnaît Jésus et un docteur, saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Paul ermite, saint Antoine, saint Pacôme, saint Jérôme, et saint Alexis, réfugié sous son escalier.

Les autres tableaux sont presque tous biens traités, dans une manière vigoureuse qui n'est pas sans analogie avec celle des précédents, mais aucun document n'en permet l'attribution.

Du côté Est, ce sont saint Marc, la vision de saint François, saint Raymond de Pennefort avec sa chape servant de voile, puis saint Luc et un saint non déterminé en robe bleue, tenant un livre rouge.

Du côté sud on reconnaît en suivant : saint Bruno, saint François-de-Paule contemplant un soleil au milieu duquel est écrit le mot *Charitas*, un chevalier armé et pieds nus (saint Dominique l'Encuirassé, qui avait choisi cette singulière mortification), un moine vêtu de blanc, tenant un crucifix, qui paraît être saint Bernard, saint Benoît voyant l'âme de sa sœur Scolastique sous la forme d'une colombe, saint Martinien, ermite, avec son dauphin, saint Siméon le Stylite, et enfin saint Augustin, en chape de moire doublée de soie.

JEAN FRANÇOIS II

Jean François, fils de Guy, naquit à une date qui ne sera connue que le jour où le possesseur des registres du baptistère de Saint-Jean dans lesquels elle se trouve aura l'idée de restituer ces registres aux archives municipales du Puy. Ce sont ceux des années 1606 à 1639.

Il est même difficile d'évaluer cette date à quelques années près, car le sort a voulu que les registres mortuaires dans lesquels pouvait se trouver l'âge de Jean François lors de sa mort, aient aussi disparu.

En nous basant sur la date de son premier mariage, on peut supposer que sa naissance se place entre 1620 et 1630, plus près de la dernière date que de la première, car on se mariait jeune alors, surtout quand le futur trouvait sa situation toute faite dans sa famille.

Jean-François demeura sans doute jusqu'à la mort de son père dans l'atelier de celui-ci. Le fait que ses premières œuvres certaines ne remontent pas avant l'année 1662 vient encore à l'appui de l'hypothèse sur la date de sa naissance.

Son premier mariage suivit de près la mort de Guy. Il eut lieu vers le 12 décembre 1650, date du contrat passé devant le notaire Mareschal.

Jean-François épousait noble demoiselle Ysabeau Bordel de Brives, fille de Guillaume et de demoiselle Catherine Pradier. La future épouse « agissait de la puissance et autorité dudit sieur de Brive son père, advis en conseil de noble Hugues Pradier, baron d'Agrain, Arzon, seigneur de Montz, Betz et autres places, conseiller du roy et magistrat en la sénéchaussée du Puy », etc...

La dot se composait de la somme de trois mille livres tournois « pour robbes, bagues et jouyaux et ce pour tous droits ».

On pourra lire aux pièces justificatives le texte complet du contrat.

De ce mariage naquit une fille qui mourut au mois de juillet 1654, peu après sa mère, morte le 30 avril.

Suivant contrat du 19 juillet 1654, Jean-François se remarie avec Anne-Marie Gay de la Blache, fille de Claude Gay, écuyer, sieur de la Blache, et de Louise Veyrier de Planhol. La dot était de 3,250 livres y compris les robes et joyaux.

Trois seulement des treize enfants issus de ce mariage ont laissé des traces de leur existence.

Ce sont : Claude, né le 20 octobre 1655, qui fut religieux au couvent des Jacobins du Puy, Françoise, et Louise, baptisée le 12 janvier 1657, qui épousa le 15 juillet 1677 Jacques Cormail, marchand du Puy, et eut un fils peintre, Marcelin Cormail. Sa dot était de 2,000 livres.

Jean François, qui fut consul du Puy, s'intitule presque toujours dans les actes *bourgeois du Puy*. Était-ce mépris de sa profession, ou simplement modestie ?

Il avait hérité de son père d'une certaine fortune, et les actes notariés nous le montrent fréquemment occupé à l'administrer ou à l'accroître.

Le 13 février 1661, il paie à Jean Solvain, son beau-frère, les intérêts arréragés de la constitution de dot de Marie-Dominique François.

Dans l'année 1662, il acquit par adjudication au prix de quatre mille livres, la métairie de Condros, dans le village de Saint-Étienne-Lardeyrol. Investition lui fut faite le 30 septembre par Claude Bernard, prieur de Saint-Étienne-Lardeyrol, et Claude Polallion de Glavenas.

En novembre et décembre de la même année, il paya des créanciers inscrits et arrondit sa propriété dont il fit ensuite réparer les bâtiments et refaire la toiture de lauzes (1).

En 1663 apparaît le premier tableau signé de Jean François H. Ce tableau se trouve à l'église des Carmes du Puy. Il mesure 4 mètres de hauteur sur 2 mètres 65 de largeur, et porte la signature : « Joannes Franciscus inv. et faciebat, 1663 ».

C'est un *Christ en croix*.

Le Christ, peint dans une coloration jaune et brune, serait assez convenablement traité, si la jambe droite, sous un éclairage trop brutal, ne paraissait difforme.

C'était une grande difficulté dont le peintre n'a pu venir entièrement à bout.

Jean François a imité, en la déformant quelque peu, la composition du Christ du Collège.

La Vierge, debout à gauche et pleurant, vêtue d'une robe rouge et d'un voile bleu, est banale.

Madeleine embrasse le bois de la Croix avec une douleur qu'elle manifeste par un geste disgracieux de la main droite ouverte et jetée en avant. Enfin saint Jean abuse vraiment des draperies, qui flottent autour de lui dans tous les sens.

Dans ce médiocre tableau on reconnaît les traces d'une bonne école : les mains et les pieds sont assez correctement dessinés, ce qui n'est pas sans mérite, mais c'est tout. Une telle absence de qualités ne peut permettre d'hésiter à enlever à Jean François II les consuls de la cathédrale, qui sont d'un bon et solide peintre, et d'un homme de goût.

Les tableaux de Jean François II ont pour caractères une com-

(1) Actes du notaire Mareschal.

position banale et lâchée, un éclairage tantôt violent, tantôt grisâtre, un dessin assez correct dans le détail, mais souvent très incertain dans l'ensemble, et surtout une exécution maladroite et pénible, amenant aux tons lourds et sales et produisant avec le temps, par une conséquence fatale, le très mauvais état dans lequel se trouvent ses tableaux.

Ses toiles sont affreusement craquelées et menacées d'une destruction complète par le travail des pâtes différentes superposées sans ménagement.

Dans la même année 1663, on trouve une trace d'un travail de Jean-François II pour la chapelle des Pénitents.

A la place du maître autel actuel était un autel en bois peint et doré, exécuté en partie au moins par le sculpteur Mathieu Bonfils. Il en reste quelques vestiges : deux petits anges placés sur le tabernacle, deux autres au trésor de la chapelle, une Assomption en bas-relief fixée contre le mur du fond, et une Vierge triomphante entourée d'anges, qui d'après un document vu par M. Paul le Blanc fut exécutée en 1663 par Jean-François.

Ce tableau n'a pas de défauts choquants, non plus que de qualités apparentes. Dessin, couleur, composition, tout y est insignifiant et défie la critique.

Il est difficile, mais pour un autre motif, de bien apprécier le grand *tableau consulaire* conservé dans l'église du Collège.

Ce tableau est dans un état déplorable. La peinture a dû noircir par l'action du temps, elle a été cuite et enfumée par les cierges, et les couches de vernis ont fini par rendre à peu près invisibles les rares parties demeurées intactes, si bien qu'on ne peut le décrire sans l'aide d'une vieille photographie.

Le tableau mesure en hauteur 2 m. 65, en largeur 3 m. 32. Le cadre porte des girandoles qu'on a heureusement cessé d'allumer !

Il représente la Vierge triomphante, bénissant de la main droite et tenant dans la main gauche le globe ceinturé d'une croix.

Deux saints, l'un en costume sacerdotal, l'autre en costume de chœur, sans doute saint Ignace et saint François-Xavier, intercedent auprès de la Vierge pour les consuls du Puy, qui, age-

nouillés au bas du tableau, tournent tranquillement le dos à leurs saints protecteurs.

Dans ce qu'on peut distinguer autour de la Vierge voltigent quatre anges assez gracieux.

Les consuls, nous dit l'inscription, sont ceux de l'année 1666.

« *Ponebant consules 1666 Nobilis Joan. de Fillere, dom. de Cheylar, etc. Magister Guilh. Obrier proc., magister Jacobus Gire notar. regius, Matheus Paul. mercator, Jacobus Sabatier, Christophorus François etiam mercator.* »

Les consuls portent tous des robes rouges avec de grands rabats.

Les portraits sont très détériorés et ont subi des retouches qui ne permettent pas un examen sérieux. Le seul portrait qui paraît avoir conservé sa physionomie primitive est celui de Christophe François, le dernier du côté droit. Il n'est pas déplaisant, mais ne suffit pas à nous donner une idée de ce que pouvait être le talent de portraitiste de Jean François II.

Le tableau est signé et daté : *J. Franciscus ani. faciebat 1667.*

Entre l'année 1667 et l'année 1676 on ne trouve aucun tableau de Jean François. Des actes de notaire nous le montrent occupé à l'administration de ses propriétés et permettent d'en connaître l'importance.

Le 17 avril 1673 il afferme sa propriété de Saint-Étienne-Lardeyrol.

Le 30 avril son champ de Couloin trouve fermier à 90 livres.

Le 19 décembre (1), considérant que son tombeau et celui de ses prédécesseurs est dans le couvent des R. P. Jacobins Saint Laurent de la ville du Puy, il fonde « quatre messes hautes à diacre et sous-diacre à dire par lesdits sieurs religieux annuellement et à perpétuité moyennant la somme de quatre cents livres ou une rente de vingt livres ».

Le 9 janvier 1674, Jean François afferme le champ Graneyrou à Espaly moyennant 41 cartons de froment et 2 sestiers d'orge mondé, ce qui représente près de 250 francs de notre monnaie. Le peintre Jean Solvain était présent à l'acte.

Dans une réunion tenue par les Pénitents du Puy le 19 juillet

(1) Actes du notaire Mareschal.

1676, le recteur Brun de Lanthenas ayant exposé que plusieurs confrères étaient d'avis de faire exécuter des tableaux, peintures et dorures pour achever la décoration de la chapelle, on décida de charger de ce travail François et Servant, peintres, et que chacun des confrères serait libre de traiter avec eux. Jean François eut des difficultés pour se faire payer le « grand tableau des lambris » du prix de 72 livres 10 sols.

Aucun des tableaux non signés de l'église des Pénitents ne mérite cette appellation : tous sont de dimension à peu près uniforme et il est impossible d'en faire l'attribution à François. La plupart ne lui feraient d'ailleurs pas beaucoup d'honneur.

Le 4 avril 1676, Jean François, gravement malade, dicta son testament à Claude François Mareschal, notaire. Dans ce testament il évaluait ses biens meubles seuls à quatre mille livres, chiffre qui permet de lui supposer une fortune considérable, car de son temps les biens meubles n'avaient pas l'importance qu'ils ont acquise depuis.

Le 29 juillet, il donnait aux dames du Tiers-Ordre de Saint-François quittance de 75 livres pour un tableau représentant « Notre Seigneur portant sa croix, la Sainte Vierge à côté de lui, et en bas saint François, sainte Elisabeth, reine de France (sans doute faut-il corriger « de Hongrie »), sainte Elisabeth de Portugal, sainte Françoise de Rome avec son ange gardien, et sainte Claire de Montfalcon » (1).

En 1679, François exécuta pour le couvent des Carmes du Puy un tableau représentant la *Naissance de la Vierge*.

Ce tableau conservé dans l'église des Carmes, mesure 2 m. 65 sur 1 m. 65. Il porte la signature suivante : *Joa François fecit et invenit 1679*.

Le cadre, orné de chérubins, est superbe, et c'est à lui sans doute que ce tableau doit la place d'honneur qui revenait plus naturellement au Saint-Félix de Guy François.

Ce tableau n'est pas insignifiant. On y trouve une certaine recherche du pittoresque, mais il déconcerte par le mélange d'une réelle habileté d'exécution avec les fautes de composition et de goût les plus choquantes.

(1) Publiée dans le *Bulletin de la Société académique*.

C'est ainsi que le centre de la toile est entièrement vide : il y a ce qu'on appelle un trou dans la composition, ce qui divise le tableau en compartiments sans unité. Ce qui était permis à un Velasquez n'était pas à la portée de Jean François.

Sur le premier plan, à gauche, une femme est assise, allaitant un petit enfant dont on voit les jambes éclairées. A droite, une femme à figure grossière et caricaturale est assise, un pied en avant faisant saillie sur le premier plan d'une façon fort déplaisante. Une autre femme plus jeune, portant la coiffe aux grands tuyaux des femmes d'Espaly, aide à la précédente à laver le corps de l'enfant nouveau-né, dans un bassin de cuivre.

Derrière ce groupe, au second plan, on voit une jeune femme qui tourne le dos et fait chauffer des langes, et une autre, fort gracieuse, en robe jaune, tenant des linges à la main.

Dans la demi obscurité du second plan, à gauche, on aperçoit sainte Anne et saint Joachim.

Toutes ces figures sont éparpillées sans ordre, et l'absence de composition est telle qu'il faut une attention soutenue pour arriver à comprendre le sujet du tableau. C'est le dernier en date des tableaux connus de Jean François II.

Le catalogue du musée du Puy lui attribue bien sous le numéro 155 un médiocre portrait d'homme, en se demandant au reste pourquoi. Ce tableau fut acheté par M. de Becdelièvre comme étant de Guy François, et son portrait.

Cette attribution étant évidemment fausse, on se rabattit sur Jean François, sans plus de raison.

Il est inutile de parler de soi-disant tableaux non signés de Jean François à Aurillac, à Saint-Etienne (1) non plus que d'autres tableaux non signés, d'ailleurs franchement mauvais, de l'église des Carmes. Il est impossible de lui en faire sérieusement l'attribution.

Il était incapable d'exécuter les tableaux de la tribune de l'orgue au Collège du Puy, qui lui ont été attribués, on ne voit vraiment pas pour quelle raison. En somme, avec un peintre d'un talent aussi peu caractérisé, d'une manière aussi incertaine et

(1) On a pris pour une signature le nom du consul François Alléon, de Saint-Etienne.

flottante, on ne peut compter qu'avec les signatures et les documents.

Le 28 juin 1679, Jean François signait un bail à ferme chez le notaire Mareschal. Le 10 janvier 1689 il transige avec Gay de la Blache, son beau-père.

Enfin nous le retrouvons pour la dernière fois en 1680 aux archives de l'Hôpital général du Puy, où son nom figure dans des quittances des 5 et 7 juillet 1680 données pour des frais de l'enterrement de sa sœur Marie-Dominique.

Dans l'une on donne quittance à « Jean François, bourgeois », de la somme de dix livres. Dans l'autre, c'est l'abbesse de Sainte-Claire qui donne quittance de sept livres à « M. Jean François, le peintre ».

Il mourut entre cette date et le mois de mai 1682. Le 25 mai 1682, sa veuve signait un acte chez le notaire Mareschal.

BARTHÉLEMY FRANÇOIS

Barthélemy François était le fils de Claude François, frère de Guy, et d'Agnès Adreiet. Il fut baptisé le 24 avril 1640.

Il se maria deux fois.

Il épousa d'abord Catherine Corailhe, fille d'un médecin, veuve d'Antoine Gerentes, bourgeois du Puy. Le contrat fut passé chez le notaire Mareschal, le 28 janvier 1688.

Catherine Corailhe mourut après 1690 (1) en laissant à son mari la moitié de ses biens.

Le 8 janvier 1696, Barthélemy François se remarie avec Isabeau Besson, veuve de Louis Jourde, décédé à l'armée. Elle était fille d'Antoine Besson, perruquier, et de Catherine Jacob (2).

De ce second mariage naquit une fille, Anne-Marguerite qui fut baptisée le 20 juillet 1701.

Barthélemy François ne s'était probablement pas installé dans l'atelier de la rue des Farges, car rien n'indique qu'il y ait succédé

(1) Date du testament de sa mère Marie Galland, qui lui léguait une vigne (Mareschal, notaire).

(2) Minute du notaire Mareschal, année 1701.

à Jean François. Il s'était sans doute fixé dans le quartier du Collège, où il possédait une maison. Le 23 mai 1694, il donnait à bail à Marguerite Altier, veuve d'Antoine Crotte « corratier de vin » du Puy, « une chambre appelée cuisine... regardant sur la rue du côté du Collège, de sa maison scize en la présent ville » (1).

En 1703 on le trouve inscrit au rôle de la capitation pour l'Île de Pouzarot « le sieur François, peintre, sa femme, un enfant, une servante, 11 livres 5 sols » et d'autre part pour 5 livres 12 sols 5 deniers (2).

Il avait l'estime des administrateurs de l'Hôtel-Dieu du Puy, qui lui confièrent le soin d'apprendre son métier au jeune Vincent Lamoureux, enfant de l'hospice, auquel le sculpteur Crouzet avait donné des leçons de son art.

On trouve une série de quittances à ce sujet dans les liasses de 1696 et 1697 aux archives de l'Hôpital-Général du Puy.

Le 5 septembre 1696 on lui paie avec le mois d'apprentissage, qui est de 30 sols, 4 sols pour crayons et 10 pour un porte crayon, le 3 novembre, 2 sols « pour aceter du papier », le 30 novembre, 4 sols pour crayon, le 2 janvier 1697, 5 sols pour lui acheter un compas.

Le 5 mars 1697, on paie « à M. François peyntre la somme de 34 sols, scavoir la somme de 30 sols pour la prentissage d'un mois echeu ce premier mars 1697 pour Lamouroux et 4 sols pour lui acheter de sanguine pour crayon ». Chaque mois ces quittances sont renouvelées.

On lui fit faire une bannière pour une procession dans la cathédrale : dans le « compte de P. Rome, depuis le 1 décembre 1709 jusqu'au 1 décembre 1710 », on indique, sans date : « A M. François, peintre, a esté payé la somme de 50 livres pour la peinture a deus faces de la banière, avec acquit cy cotté num. 11 et remis ».

Cette bannière devait être d'un certain intérêt car le prix indiqué est celui d'un tableau assez important.

Barthélemy François avait un certain talent, si l'on en croit le bénédictin Dom Jacques Boyer, qui s'exprime ainsi dans son Journal de voyage :

(1) Minute du notaire Mareschal, année 1701.

(2) Archives de l'Hôpital Général du Puy.

« 10 avril 1712. Je fis un marché de 12 écus avec M. François, habile peintre, pour un tableau de saint Bénigne, évêque du Puy, que l'on doit poser dans la salle de l'Hôtel-Dieu, dont ce saint a été le fondateur. Je fis un autre marché avec le même peintre pour deux tableaux de saint Vozy et de saint Scutaire, évêques du Puy. Des personnes dévotes m'ont confié ce soin et m'ont donné l'argent.

27 mai. J'ai accepté le tableau de saint Bénigne que M. François a fait pour l'Hôtel-Dieu. Je lui ai donné 8 livres pour faire deux deuils et deux autres petits tableaux que porteront les marguilliers, l'un de saint Vozy, l'autre de saint Scutaire. Le tableau de saint Bénigne coute 40 livres ».

Tous ces tableaux ont disparu.

Le testament de Barthélemy François, daté du 1^{er} juillet 1670, est aux minutes de Mareschal. Le peintre désignait comme héritière sa femme Isabeau Besson, élisait sa sépulture dans l'église des Carmes, donnait 5 livres pour des messes aux Capucins, et 5 livres à l'Hôpital-Général.

Il mourut le 5 février 1713 dans sa maison de la rue Chévrerie, et fut enterré en l'église des Carmes le 8 février.

Comme tous les artistes, il faisait partie de la confrérie de Notre-Dame du Puy, qui fit célébrer un service pour le repos de son âme.

LA FAMILLE SOLVAIN

Le premier représentant de la famille Solvain est *Johannes Salvaingh* dont il a été parlé plus haut.

On peut supposer que Jean I Solvain fut un de ses descendants.

JEAN I SOLVAIN.

La date exacte de la naissance de ce peintre n'est pas connue. On peut la fixer vers 1574, car dans un acte de 1660 on dit que Jean Solvain est âgé de 86 ans.

Il voulait à cet âge avancé se remarier avec une certaine du Fau « soit disant veuve » de Gualtier, cordonnier, laquelle,

disaient le fils et les gendres de Solvain, n'était nullement veuve, et l'avait « suborné et enfatué ».

Le mariage eut lieu, en dépit de l'opposition et des témoins que produisirent les enfants.

Le 1^{er} février 1666, Jean, fils de Solvain, transigeait par acte du notaire Mareschal avec Anne du Fau, veuve de Jean Solvain, au sujet du testament de celui-ci, en date du 7 janvier 1666. Jean Solvain avait fait à sa femme un legs « immense et excessif » dont on demandait la réduction.

Cet acte donne des indications intéressantes sur la fortune de ce peintre.

Il possédait une maison et un jardin dans le faubourg Saint-Jacques (1) et dans la rue du même nom deux maisons *au dessus desquelles il habitait*. Les peintres avaient donc alors, contrairement aux images qui prétendent les représenter, l'habitude d'installer leurs ateliers dans les étages supérieurs des maisons.

L'une de ces maisons, celle qui s'appelait « la Mort », à cause de son enseigne, était après sa mort louée 120 livres (2). Il possédait encore au faubourg Saint-Jean (3) une maison qu'il vendit 500 livres, des moulins et une maison « sous le faubourg Saint-Jean » (4), des obligations, des propriétés à Espaly. Il put donner à sa fille Anne ou Jeanne-Marie, en la mariant à Claude Gros, brodeur, le 10 octobre 1657, une dot de 1,800 livres, à laquelle il ajoutait encore 300 livres (5) le 19 août 1665, et faire à son fils Pierre un legs de 2,000 livres (6).

Au total, si l'on tient compte seulement de ce que nous révèlent les actes connus, du legs « immense » fait à Anne du Fau, et de la valeur moyenne du mobilier à l'époque de Jean I Solvain, on peut évaluer la fortune de ce peintre à 13,000 ou 14,000 livres au moins. De son temps, c'était la richesse.

(1) Le 6 juillet 1639, honorable homme Jean Solvain peintre, baille à assance à Anna Augier, veuve de Louis Chouvon, une maison et jardin joignans ensemble, sis au faubourg Saint-Jacques. Minute Barret.

(2) Acte Mareschal notaire, 8 janvier 1672.

(3) Actes Mareschal, 19 août 1665, 15 avril 1668.

(4) Le 13 novembre 1639, il baille à assance à Jean Sedin, jardinier, une maison composée d'une étable, chambre et galetas au dessus, près des moulins dudit Solvain, sous le faubourg Saint-Jean. Min. Barret, archives départ. de la Haute-Loire.

(5) Acte Mareschal, 19 août 1665.

(6) Actes Mareschal, 2 janvier et 5 juin 1672.

La date exacte de la mort de Jean I Solvain n'est pas connue. L'acte de transaction cité plus haut permet de la placer vers le 7 janvier 1666.

En premières noces, le peintre avait épousé, après contrat du 10 janvier 1630 (1) Marguerite Fabre, fille de Vidal Fabre boulanger.

De ce mariage il eut entre autres enfants une fille, Marie, qui épousa Claude Gros, brodeur de la cathédrale, et deux fils *Jean* et *Pierre*, qui suivirent la carrière paternelle.

Jean I Solvain fut un peintre de talent.

Il eut pour apprenti *Jean Chappon*, fils d'Antoine Chappon, notaire, au prix de 60 livres, et conditions d'usage (2).

On trouve au registre des marguilliers de Saint-Pierre-le-Monastier les mentions suivantes :

Année 1608-1609 (3). A Jehan Solvaing, M^e painctre, qui auroit fait les trois escussons pour porter le lundy de Pasques à la procession. 4 l. 5 s.

Année 1609-1610 (4). A M^e Jehan Solvaing painctre pour les troys escussons des troys bailles et marguelliens pour servir aux processions du lundy de Pasques et jour de la Feste Dieu. 3 l.

Année 1610-1611. A M^e Jehan Solvaing peinctre pour l'achapt des escussons. 3 l.

Année 1612. Pour trois escussons payés à M^e Jean Solvain, painctre. 3 l. 4 s.

Anné 1614 (5). Frais de la procession du lundi de Pâques. « Payé à M. Jehan Solvain pour avoir fait troys escussons aux Marguilliers, lesquels ont servi pour lesdites deux années à 25 sols chacun. 3 l. 5 s.

Dans l'année 1618 (6), on lui paie trois écussons.

(1) Acte Ferrebeuf, notaire, Archives de l'Hôpital-Général du Puy.

(2) Mareschal, notaire, 13 juillet 1637.

(3) Arch. mun. du Puy, GG, 4 f. 58 v.

(4) *Loc. cit.*, fol. 62 v^o.

(5) *Loc. cit.*, fol. 83.

(6) *Loc. cit.*, fol. 94.

LE TABLEAU DU VŒU DE LA PESTE

En 1630, Solvain exécuta un grand tableau commémoratif de la procession faite à l'occasion de la peste de 1629 qui fit périr seize mille personnes.

Cette procession eut lieu le 22 avril 1630, et non en 1660 comme on l'a imprimé un peu partout sur la foi d'une erreur d'impression de l'ouvrage de Mandet.

Le tableau de Solvain se trouve encore dans la cathédrale du Puy.

Le peintre a eu l'idée de nous laisser non seulement sa signature, mais encore son portrait: il s'est représenté la palette en main, dans l'angle gauche du tableau.

Grâce au chroniqueur Jacmon, qui nous a laissé le récit complet de la cérémonie, nous pouvons reconnaître une partie des personnages dont les portraits ont tous beaucoup de caractère et sont groupés avec la symétrie exigée par les préséances, mais avec une réelle habileté.

Le petit monument autour duquel se déroule la procession est l'édicule religieux érigé par le chanoine Odin en 1492 sur la place du For. Le fût de la croix du For provient, dit-on, de la démolition de ce monument. Il porte les armes du chanoine.

Les six personnages vus à mi-corps au premier plan sont les maîtres selliers « en mémoire qu'il y a longtemps que l'on fit une autre procession solempnelle, qu'on portoict aussi ledict Saint ymaige par toute la ville, où il y heust quelques meschantes gens qu'avoyent entrepris de l'hoster et fère perdre, sans le secours et ayde que lesdicts maistres celliers y apportarent, se trouve dans les croniques de Nostre-Dame dudict Pui, du despuis ils ont heu ce mesme privilege de marcher en la forme que dict est » (1).

Le tableau ne représente pas très exactement l'ordre de la procession décrite par Jacmon, mais on en retrouve les dispositions principales.

Les pénitents blancs, au fond du tableau, disparaissent sous le

(1) Mémoires d'Antoine Jacmon, p. 38.

porche du For et entrent dans la cathédrale, puis ce sont les Capucins, les Carmes, les Franciscains, les chanoines de Saint-Vozy, les sept curés des paroisses, quatre chanoines mitrés, d'autres chanoines portant ou accompagnant la Vierge noire.

Voici le passage du récit de Jacmon qui les concerne :

« Après venoient Messieurs les chanoynes de ladicte église Nostre Dame, quatre desquels portoient chescun une crosse en main et la mistre en leur teste en forme d'evesque (on les voit près du peintre Solvain) seze desquels avoyent esté députés par le chappitre de ladicte église pour porter le précieux saint ymage Nostre-Dame de ladicte église cathédrale, sçavoir de quatre tous à la fois, et la portoyent au col en forme de brancard, et les autres chantoient des actions de grâces.

« Au devant dudict saint ymaige y avoict deux d'iceulx dits chanoines, et autres deux après avec ung gros cierge chacun en main ».

Le pavillon, ou dais, est porté par les six consuls Robert Jourdain, receveur, Barthélemy, tanneur, Dugone, apothicaire — père de la *progenies dugonea* — (1), Antoine Barry, Mège, marchand drapier, et Guillaume Servant, greffier.

Suit Jean Laurens, « doyen de ladicte sainte esglise et lieutenant de Monsieur Just de Serres evesque dudict Pui, estant pour lors absent dudict Pui, causant la malladie contagieuse qu'estoict l'année precedante 1629 ». Jean Laurens était un personnage très vénéré « *vir eruditus et timens deum* » dit la *Gallia Christiana*.

Derrière l'enfant de chœur qui suit Jean Laurens, sont placés Messieurs de la justice du Sénéchal. Le premier est le juge mage Fillère, ensuite viennent avec plus de confusion les officiers de la cour commune, les avocats, et devant leur groupe le prévôt et ses archers.

Dans un cartouche placé à l'angle gauche inférieur, on lit l'inscription suivante :

« Vœu faict et randu par tous les Ordres des habitans de la ville du Puy le 22 avril 1630, rendans graces à Dieu de les avoir délivrés du mal de peste duquel moururent dix mil et plus desdits habitants l'année precedente, ceste faveur leur estant arrivée par

(1) Voir plus haut Josué Parier.

les prières puissantes de la glorieuse Vierge, leur bonne dame et patronne de laquelle a esté porté en procession solennel le saint image comme est icy depainct ».

Le tableau est signé, sur la palette que tient le peintre : *Solvain pinxit.*

Ce tableau, qui ne contient pas moins de quatre-vingt-dix portraits, est un document précieux pour l'histoire de la vie provinciale.

De tous les corps constitués qui formaient autrefois la cité du Puy et qui figurent dans la toile de Solvain, seuls subsistent dans leur ancienne forme le clergé séculier, les chanoines et la confrérie des Pénitents, qui compte encore 130 membres.

La composition de Solvain est raide et naïve, elle rappelle un peu celles des primitifs, mais la série de portraits groupés dans ce grand tableau est du plus grand intérêt, non seulement au point de vue iconographique, mais encore si l'on considère le seul talent du peintre : toutes ces petites figures sont vivantes, bien caractérisées, d'une observation personnelle, aigüe et sans complaisance, c'est l'œuvre d'un excellent peintre.

Autant qu'on peut en juger par l'examen d'une œuvre unique, il semble que Jean I Solvain ne fut pas influencé par l'Italie. Son éducation artistique fut entièrement française, et il ne paraît pas avoir suivi les traces de son contemporain Guy François.

Entre l'année 1630 et la date de sa mort, on trouve encore quelques mentions de Jean I Solvain.

En 1635 les marguilliers de Saint-Pierre-le-Monastier paient « à Maître Solvain peintre, 7 livres 5 sols pour la façon de trois escussons de Saint-Pierre ou pour avoir vernisé, peint et doré deux bras faisant chandelier au tabernacle dudit Saint-Hilaire » (1).

En 1643 « à Maître Jean Solvain, peintre de la presente ville pour escussons de Saint Pierre comme est de coutume ou pour les trois chassis, la somme de 6 livres 6 sols, le 25 mars 1643 ».

En 1644 « à Maître Solvain qui aurait fait les écussons de ladite église Saint-Pierre, 3 livres ».

Plus loin, on trouve encore un paiement de 4 livres 10 sols.

(1) Arch. mun. du Puy, GG, 4 fol. 163-174-184. L'église Saint-Hilaire était voisine de celle de Saint-Pierre-le-Monastier, du côté de la place du Martouret.

Un écusson d'enterrement, peint sur papier, est conservé au Musée du Puy. Il porte la mention suivante :

« Ecusson faict en l'année 1651 pour l'atterrement de Monsieur Jourdain recep^r faict le nobre 1651 en l'Eglise Saint-Pierre-le-Monastier ».

C'est probablement un travail de Solvain, qui était alors le fournisseur attitré de cette église. Il est d'ailleurs sans intérêt autre que celui de document. Une série de tels écussons, réunie au Musée, aurait quelque valeur. On en trouve autour des minutes de notaires, et dans des liasses de papiers à l'Hôpital-Général du Puy. Il serait facile d'en réunir un assez grand nombre.

Le 25 septembre 1650, M. Aulanier, curé du Brignon, écrit dans son journal. « A la présence de M. l'official, fis marché avec M. Solvain, peintre, d'un tableau du saint Rosaire N.-D., petit, avec saint Dominique et saint Martin de l'autre côté, en toile, et bois et cadre compris, à la somme de dix-neuf livres, lequel tableau doibt estre faict à la Toussaint pour mettre à la chapelle de N.-D. de nostre église du Brinhon ».

Ce tableau n'existe plus.

On avait pris des précautions pour le protéger contre cette humidité pénétrante des hivers neigeux du Velay, qui a détruit presque tous les tableaux anciens dans les églises. En 1651, le curé faisait apporter du Puy « de chez M. Solvaing paintre, le tableau du saint Rosaire, lequel tableau Chabrand, charpentier, doubla des ais afin que l'humidité de la muraille ne le gastat pas ».

JEAN II SOLVAIN.

Jean II Solvain, fils de Jean I, né vers 1640, épousa le 26 janvier 1656 (1) Marie Dominique François, fille du peintre Guy François et de damoiselle Valérie Bonnefont, « conseillée par Jean François, bourgeois (et peintre) son frère, et sieur Claude François marchand et Anthoine Blanc orpheuvre, ses oncles ». Elle se constituait en dot 2,000 livres « conformément au legat fait par ledit feu père ».

(1) Mareschal notaire (archives départementales de la Haute-Loire).

Dans ce contrat, Jean I Solvain faisait à son fils donation de tous ses biens présents et à venir.

Le 13 février 1661, Jean Solvain donnait à Jean François peintre, son beau-frère, quittance de 531 livres 5 sols pour les intérêts de cette constitution de dot. Le 8 février, François lui cédait en paiement un champ à Taulhac, d'une valeur de 1434 livres, et il payait le solde le 30 septembre 1672.

Jean Solvain possédait au Puy une maison et un jardin dans le faubourg Saint-Jean ; cette propriété était louée 26 livres et quatre journées d'homme (1).

Il possédait encore avec le champ de Taulhac une propriété à Vals-près-le-Puy (2) et une vigne au lieu de Phiphalion (Fifalioux) pour la plantation de laquelle il paya 238 livres (3). En 1685, ses héritiers payaient pour possesseur, dans l'île de Jean Brun, 19 livres, 6 sols, 3 deniers (4).

Malgré l'importance de la dot de Dominique, la situation de fortune du ménage ne devait pas être bien florissante, car après la mort de Jean Solvain divers créanciers se présentèrent.

Jean Solvain fit son testament le 6 octobre 1676, devant le notaire Mareschal. Il demandait à être enterré en l'église de Saint-Hilaire.

Du mariage de Jean II Solvain et de Marie Dominique François naquirent quatre enfants, Pierre et Claude, qui moururent avant le 6 mars 1682, Jean, et Jean François, né le 8 octobre 1671 (5).

Il semble que Jean II Solvain prit la direction de l'atelier vers 1653.

Le 18 juillet 1653, on payait à M^r Solvain, peintre, la somme de 18 livres pour avoir fait six grands écussons aux armoiries de la ville pour mettre aux torches de cire portées par six garçons pendant les processions de la Fête-Dieu de la Dédicace (6).

(1) 12 avril 1671.

(2) 4 avril 1671.

(3) 12 avril 1671.

(4) Arch. de l'Hôpital-Général, registre, f^o 4.

(5) Dans son testament du 6 mars 1682, Marie Dominique mentionne ses deux fils, Jean et Jean François.

(6) Archives de l'Hôpital Général.

C'est bien de Jean Solvain II qu'il s'agit dans cette note, car sa signature est facile à distinguer de celle de son père.

C'est aussi de lui qu'il s'agit dans les commandes d'écussons dont le paiement est mentionné au registre des marguilliers de Saint-Pierre le Monastier en 1656, 1658, 1662, 1665, et de « trois deuils de fer blancs » fournis en 1667.

Le 22 octobre 1664 on trouve la trace d'un tableau. Le curé du Brignon raconte dans son journal qu'il « vint au Puy quérir l'image de sainte Madeleine de chez M. Solvain, peintre, auquel payé pour sa peinture 59 sous » (1).

JEAN III SOLVAIN

Le 13 juin 1679 (2), Marie-Dominique François empruntait à Catherine Rome 100 livres pour « subvenir aux fretz du voyage de sieur Jean Solvain son fils qu'il lui convient faire pour apprendre sa vocation de peintre ».

L'absence de l'apprenti devait être longue ou lointaine, car avant de partir, le 8 juin 1678, il avait pris la précaution de faire à sa mère donation de ses biens (3).

Après son apprentissage, Jean III Solvain revint au Puy où il ébaucha un projet de mariage en 1681, en même temps que sa mère.

Suivant l'expression de l'huissier Bouchez et du procureur Mialon, chargés d'instrumenter pour le compte d'un créancier et conserver le rang de ses créances, Manton, notaire, voulait contracter mariage avec Marie-Dominique François, et encore « colloquer en mariage la damoiselle Françoise Manton, sa fille, au sieur (4) Solvain, fils dudit sieur Jean Solvain ». L'acte est du 24 septembre 1681.

Ce mariage manqué, Jean Solvain épousa le 30 janvier 1688 Marguerite Rolland, dont il eut deux fils, Claude et Jean-Pierre, né le 12 avril 1690.

(1) Ephémérides vellaviennes, par l'abbé Peyrard.

(2) Archives de l'Hôpital Général du Puy.

(3) Archives de l'Hôpital Général du Puy.

(4) Archives de l'Hôpital Général. Le prénom manque, mais il ne peut s'agir que de Jean III Solvain.

Après la mort de sa première femme, Jean III Solvain se remaria avec Jeanne-Marie Servant, fille du peintre Jacques Servant, le 20 mai 1695.

De ce mariage naquirent :

Jean Théophrède Solvain, né le 30 juillet 1699.

Marie-Agnès Solvain, née le 2 juin 1707.

Thomas Solvain

qui est mentionné en qualité de peintre dans les comptes de Laurent, deuxième consul en 1766 (1).

Jean III Solvain mourut le 26 septembre 1725 (2). L'acte lui donne par erreur l'âge de 75 ans.

Solvain figure dans les comptes de l'enterrement de Mgr de Béthune (3). Il donne quittance de 49 livres 12 sols « pour avoir fait cent vingt-quatre écussons qui ont servy aux honneurs funèbres... à raison de huit sols chacun marché fait ». Cette quittance est du 24 décembre 1703. Le même jour, le vicaire Girardin atteste qu'il a reçu de Solvain et Gay, peintres, 67 écussons.

Jean-François Solvain, frère de Jean III, ne fit pas partie de l'atelier. Il ressort d'une quittance du 15 février 1697 que Jean Solvain payait à Véron, cordonnier, les frais de l'apprentissage de son frère (4).

JEAN THÉOPHRÈDE SOLVAIN.

Jean Théophrède Solvain, fils de Jean III, épousa le 18 janvier 1726 Catherine Nogier, fille d'Antoine Nogier et de Françoise Gaillard.

La profession de peintre est indiquée dans l'acte de mariage.

De ce mariage naquirent :

Jeanne-Marie, mariée le 3 novembre 1746, à Joseph François Maraval, perruquier.

Luc, né en 1731, décédé le 28 août 1743.

Jean-Antoine, né en 1737, mort en bas-âge.

(1) Archives de l'Hôpital Général du Puy.

(2) Archives municipales du Puy. E 91, fol. 54.

(3) Archives de Causans. Communiqué par M. le chanoine Mercier.

(4) Archives de l'Hôpital Général du Puy.

Jeanne-Françoise, née le 2 juillet 1739, qui épousa le 29 mai 1766, Nicolas Serre, praticien, et mourut le 20 août 1774.

N., décédé le 10 mai 1740.

Jean Théophrède Solvain fournit, de concert avec Luc Bonaventure Buffet, six douzaines d'écussons aux armes de M. et M^{me} de Polignac (1).

Le musée du Puy possède de ce peintre la quittance suivante : « J'ai reçu de M. Marcon, second consul de l'année présente, la somme de 16 livres pour huit douzenes d'escussons quis on servi au retour de feue madame de Polignac en foy de quoy je le quitte au Puy, 23^e novembre 1767. — J. Solvain ».

Les prix baissaient en même temps que la qualité des peintres.

Jean Théophrède Solvain mourut le 3 novembre 1769.

PIERRE (OU JEAN-PIERRE) SOLVAIN.

Pierre ou Jean-Pierre (il signe J. Solvain), second fils de Jean I Solvain, né vers 1650, mourut avant le 10 mars 1742.

Il fut marié deux fois.

Le 13 octobre 1671, contrat de mariage fut dressé par le notaire Mareschal entre « sieur Pierre Solvain, vitrier de la présente ville, fils à sieur Jean Solvain et de damoiselle Marguerite Fabre, et Marguerite Mareschal, fille de Nicole Serot et de Pierre Mareschal, fondeur, veuve à sieur Mathieu Valette, m^e tondeur de laine de la ville du Puy ». La dot était de 657 livres 5 sols, plus 200 livres de gain de survie (2).

De ce mariage naquirent :

Jean-André, le 18 septembre 1676.

Jean Solvain, fils de Pierre Solvain « peintre » le 6 mai 1681. Son parrain était Jean II Solvain.

Après la mort de Marguerite Mareschal, Pierre Solvain épousa Jeanne Uson, qui mourut le 10 mars 1742, à l'âge d'environ 60 ans (3).

(1) Archives municipales du Puy, E 91, fol. 58.

(2) Archives départementales de la Haute-Loire. Le 1^{er} avril 1674 un fils de ce mariage entre comme apprenti « ornileur » chez Antoine Charbonnier (même source)

(3) Archives municipales du Puy. Mortuaire de Saint-Pierre le Monastier.

A cette date Pierre Solvain était mort.

Malgré le titre de vitrier qui lui est donné dans son premier contrat, il n'est pas douteux qu'il fût peintre. Il prend cette qualité dans tous les actes passés après la mort de son frère. Il devait avoir pris à cette époque la direction de l'atelier.

Dans sa « bibliographie du Velay » M. Louis Pascal cite Jacques Solvain, graveur. On ne trouve aucune trace de ce personnage, et la seule lecture de l'article de M. Pascal suffit à mettre en garde le lecteur contre cette notice qui est sans doute le résultat d'un *lapsus calami*.

On a cru lire ce nom au bas d'un portrait de Mgr de Béthune, conservé au musée du Puy. Cette planche est signée J. Jollain.

(A suivre.)

ÉMILE GAUTHERON.

UN FAVORI DU CONNÉTABLE DE BOURBON

JOACHIM DE POMPERANC

Moréri, dans son *Grand dictionnaire historique* (1) à l'article Rochefort d'Ally émet cette opinion : « Il y a apparence que Pomperan, possessionné par les Rochefort d'Ally au xviii^e siècle, est « la seigneurie et le château qui appartenait à Pomperan qui suivit le connétable de Bourbon lorsque celui-ci passa au service de Charles Quint. Du Bellay rapporte que le connétable de Bourbon, en s'enfuyant au mois de septembre 1523, coucha au château de Pomperan et sa situation, suivant ce qu'on peut tirer de du Bellay, convient avec le château de Pomperan dont il est ici question. Si ceux qui sont en état d'éclaircir ce fait historique voulaient bien le faire, les curieux leur en seraient obligés ».

Les recherches, auxquelles nous nous sommes livré pour la documentation de cette étude, nous permettent aujourd'hui de justifier pleinement cette hypothèse. Non seulement le château de Pomperanc *alias* Pompeyrin, paroisse de la Besseyre-Saint-Mary près Pinols (Haute-Loire), dont le nom s'est différemment orthographié : Pompeyrenc, Pomperanc, Pomperant et Pompeyrin (2),

(1) Edition de 1759, tome IX, p. 266.

(2) On trouve encore : Pompeirenc, Pompeirent, Pomperant. Latin : de *Ponte Lapidæo* (Archiv. dép. de la Lozère, G. 491). Nous avons adopté comme orthographe de ce nom celle de Pomperanc, cette dernière étant conforme à l'orthographe de la légende du sceau dont nous reproduisons l'empreinte ci-après et à la signature de Joachim.

serait bien celui, si l'on admet l'itinéraire tracé par du Bellay (1), où le Connétable aurait momentanément trouvé un abri contre la colère royale, mais les documents et pièces originales que nous avons eus sous les yeux nous contraignent encore à identifier, de toute autre façon que ne l'ont fait jusqu'à ce jour ses biographes, le fidèle compagnon du duc Charles.

Il paraît peu vraisemblable qu'il ait existé dans les premiers âges de la féodalité des seigneurs ayant donné leur nom à la terre même de Pomperanc. Ce lieu semble avoir relevé de toute ancienneté de la baronnie de Mercœur, mandement de Saugues (2). Mais, si l'existence des Drac ou Dragon, en tant que premiers possesseurs de Pomperanc, nous est indéniablement révélée dès le milieu du ^{xiv}^e siècle, du moins, faute de sources certaines, peut-on admettre, non sans quelques raisons, entre ceux-ci et les Drac ou Drag, vieille chevalerie d'Auvergne, la probabilité d'une communauté d'origine. A l'appui de cette thèse, plusieurs analogies frappantes pourraient être invoquées. Les Drac ou Drag, *alias* Dragon (lat. *Draco, Draconis, de Dracu*) furent d'abord possessionnés de bonne heure dans la région brivadoise. Connus depuis Guillaume Drac, chevalier, seigneur de Châteauneuf (3) près Saint-Germain-l'Herm, de la Chapelle-sur-Usson, de Saint-Vert, etc., qui fonda en 1131, avec son frère Bertrand, le prieuré d'Esteil (4), quelques années plus tard (1196), on trouve ce même Guillaume assistant à l'acte d'engagement de Chamalières (5). Bertrand, Pierre et Armand

(1) *Mémoires historiques* de Messire Martin du Bellay, seigneur de Langey. Paris, chez Bruen, 1582. Nous verrons plus loin l'importance que l'on doit donner à cet itinéraire.

(2) Voir dans notre *Armorial général du Velay*, Paris, Champion, 1912, l'article Pomperanc (p. 353, col. 2).

(3) La terre de Châteauneuf, berceau des Drac, paroisse de Sainte-Catherine du Fraisse, diocèse de Clermont en Auvergne, qui s'étendait sur les paroisses voisines du Vernet, de Saint-Germain-l'Herm, Fayet, Ronnaye, Saint-Vert, Doranges, Laval, Pelières, Val-sous-Châteauneuf, Olières et Champagnat-le-Jeune, comprenait un château assez considérable avec donjon, tours et fossés. Déjà inhabité au moment de la Révolution, il est aujourd'hui démoli ainsi que le village bâti à ses pieds et qui, dit-on, comptait cent feux. Le plan et les fondations du château sont encore visibles au lieu de Châteauneuf, à l'ouest et au-dessous de la forêt de Combenevre, en tête d'un ravin boisé, aux pentes rapides, dont les eaux se jettent dans l'Allier en aval d'Auzon, près du village de Vezézoux.

(4) Bibliothèque nationale : Mss. n° 12745 : Dom Estiennot : *Antiquitates in diocesi Claromontensi benedictino*. Mss. in-4° de 1675.

(5) Bouillet : *Nobiliaire d'Auvergne*, 1847, in-8°, t. II, p. 380.

Drac approuvent en 1151 la donation du couvent d'Esteil et sont dits neveux de Bertrand et de Guillaume précités (1). Hugues Drac est présent à Clermont, le 19 août 1162, à la confirmation par Alexandre III, de la paix conclue entre l'évêque Etienne de Mercœur, les chanoines de Clermont, d'une part, et Guillaume VII comte d'Auvergne, d'autre part, relativement à une redevance en froment due par la ville de Montferrand (2). Pierre Drac figure dans la donation faite vers 1181, par Pons de Solignac et Aigline, sa femme, à l'Hôpital Saint-Jean du Puy, pour l'admission de leur fils Bernard comme frère de l'Hôpital (3). Guillaume Drac (*Drax*) souscrit en 1191, comme témoin, à l'acte de donation faite par Maurice d'Issandolanges, chanoine de l'église du Puy, à la collégiale de Saint-Georges de cette ville, du droit de paroisse sur toutes les maisons sises au terroir de Champ-Dolent (4). Il est encore au nombre des témoins de la vente faite en novembre 1209, par Bertrand de Cayres, à l'hôpital de N.-D. du Puy, de rentes sur le mas de Violettes (5).

Au mois de mai 1201, Guillaume Drag est parmi les seigneurs qui jurèrent le maintien de la paix conclue entre Guy, comte d'Auvergne et Robert, évêque de Clermont (6). Pierre Drac, damoiseau, possessionné à Auzon, à Saint-Germain-l'Herm et à Saint-Vert (1250) (7), légataire de son cousin Héracle de Montboissier (18 févr. 1252), est en 1267 commissaire enquêteur du comte Alfonso en Auvergne (8). Il est mentionné, le 1^{er} septembre 1274, avec la qualification de seigneur de Châteauneuf, dans un foi-hommage au chapitre de Brioude (9). Guillaume Drac est cité le 20 juil-

(1) A. Tardieu : *Grand dictionnaire historique du département du Puy-de-Dôme*, 1877, gr. in-4°, p. 163.

(2) A. Jacotin : *Preuves de la maison de Polignac*, 1898, gr. in-4°, t. I, p. 109.

(3) A. Chassaing : *Cartulaire des Hospitaliers du Velay*, 1888, in-8°, p. 31.

(4) Archiv. dép. de la Haute-Loire, série G, fonds de Saint-Georges : Original sur parchemin.

(5) Archiv. de l'Hôtel-Dieu du Puy, B. 300 : Original sur parchemin. — Il est appelé *Wilhelmi Draconis*, en 1233, dans l'énumération des anniversaires qui avaient été fondés, antérieurement à cette date, en l'église du Puy (*Tablettes du Velay*, t. VII, p. 379.)

(6) Bouillet : *Op. cit.*, II, p. 380.

(7) A. Chassaing : *Spicilegium Briovatense*, 1886, in-4°, pp. 46 et 74.

(8) Archives nationales JJ 24 c, *Littere conestabuli Arvenie incepte in Pascha anno Domini M° CC° LX° VIII°*.

(9) Archives du château de Cumignat : Original sur parchemin.

let 1255, dans le renouvellement par le chapitre du Puy de l'ancienne charte des obits communs aux clercs de Notre-Dame du Puy et aux religieux de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Monastier (1). De 1256 à 1344, le catalogue des chanoines-comtes du chapitre de Saint-Julien de Brioude ne nous fournit pas moins de cinq admissions sous les noms de du Drac ou Dracon (*Draconis*) (2).

Louis du Drac est dit seigneur de Chaméane en 1260 (3). Bertrand Drac possédait en 1281 une prairie dans la mouvance du chapitre de Brioude (4). Durand Drac vivait en 1293. Armand Drac, chevalier, seigneur de Châteauneuf-du-Drac, dit « *le Drac de Châteauneuf* », marié avant 1289 à Maragde Guérin du Tournel, fille d'Odilon Guérin II baron du Tournel en Gévaudan et de Miracle de Montlaur (5), était au nombre des nobles qui défendaient leurs privilèges contre le clergé en 1328 (6). Dracon *alias* Dragonnet du Drac, qualifié « noble et puissant seigneur, chevalier », seigneur de Châteauneuf-du-Drac, Sainte-Catherine du Fraisse, Peslière, Saint-Vert, Guérines, co-seigneur de Saint-Germain-l'Herm, du Vernet, d'Auzon, etc., en 1315 (7), avait épousé par contrat du dimanche après la Toussaint 1310, Alasia de Lastic, laquelle lui apporta en dot la somme de 50 livres tournois de rente à prendre sur le péage de Cistrières (8) et fut père de Louis du Drac, chevalier, qui, par testament du 13 mars 1368, légua une partie de sa terre de Saint-Vert à l'abbaye de La Chaise-Dieu (9).

(1) Archiv. dép. de la Haute-Loire, série II, fonds de Saint-Pierre-le-Monastier (document reproduit dans les *Tablettes hist. du Velay*, II, p. 133).

(2) Bernard Drac (1256); Robert (1262); Robert (vers 1337); Jacques et Bertrand (1341). — Bouillet : *Nob. d'Auv.*, VII, p. 386; — Lainé : *Archiv. de la noblesse*, IV.

(3) Chartrier du château de Chaméane (Puy-de-Dôme).

(4) *Tablettes du Velay*, VII, p. 429.

(5) A. Philippe : *La baronnie du Tournel et ses seigneurs*, Mende, Privat édit., 1905, Chap. préliminaire, p. lxxxii.

(6) Bouillet : *Nob. d'Auv.*, II, p. 380.

(7) Archiv. dép. Hte-Loire : *Inv. du Chartrier de la Chaise-Dieu*, vol. III, fol. 744. Le 9 novembre 1314, Dracon du Drac reconnaît tenir en fief du monastère de la Chaise-Dieu tout ce qu'il possède en différents lieux de la paroisse de Saint-Vert. Le 12 novembre 1335, il transige avec Messire Pierre du Broc, prieur de Saint-Germain-l'Herm « pour raison de droits honorifiques et de justice » (Archiv. dép. de la Haute-Loire : *Inv. du chartrier de La Chaise-Dieu*, vol. II et III, fol. 746, 747, n° 113.)

(8) Archiv. du château de Parentignat (P.-de-D.); — Marquis de Lastic : *Chronique de la maison de Lastic*, Montpellier, Firmin, imp. 1919, t. I, p. 172.

(9) Noël Thiollier : *Mémorial de la Loire*, n° du 19 août 1906. — Louis du Drac transige le dimanche, fête de la Saint-Clément 1371, avec son cousin-germain Jean de

Enfin, il n'est pas jusqu'aux armes de cette antique race, dont la branche principale s'est éteinte vers 1366 avec Alixène, dame de Châteauneuf du Drac, de Guérines et du Vernet (fille et héritière de Pierre et d'Alix de Dore) mariée avant cette date à Bertrand de la Queuille, qui ne viennent confirmer notre hypothèse (1).

Lastic et Guillaume de Tailhac (Archiv. du Château de Parentignat. B. 17. Orig. sur parchemin; — et Marquis de Lastic : *Op. cit.*, I, p. 239.

(1) A. Tardieu : *Op. cit.*, p. 192. — Bertrand de la Queuille fut inhumé, en 1366, dans l'abbaye de Saint-André de Clermont. Alixène du Drac, sa veuve, se remaria à Gérard de Rochefort, seigneur de Saint-Marcel avec lequel elle vivait en 1377, laissant à sa mort les vastes seigneuries, dont Châteauneuf-du-Drac était le centre, à son fils Pierre de la Queuille, capitaine de 50 hommes d'armes, chambellan du duc de Berry et d'Auvergne, auquel il rendit hommage en 1396, pour sa terre de Châteauneuf-du-Drac. Guillaume de la Queuille, petit-fils de Pierre, seigneur en 1439 de la baronnie de Châteauneuf-du-Drac et de Guérines près Saint-Germain-l'Herm, fut père de Charles de la Queuille, baron de Châteauneuf-du-Drac, Guérines, etc., en 1481, marié à Antoinette de Ventaour. François de la Queuille, son fils, fit renouveler le terrier de Châteauneuf-du-Drac par Raymond, féodiste, en 1529, et laissa de sa seconde femme, Anne de Rohan d'Epinay : Catherine de la Queuille, dame de la Queuille, Châteauneuf-du-Drac, Guérines, etc., alliée le 3 décembre 1537 à Marc de Montboissier-Beaufort, marquis de Canillac, comte d'Alais, premier baron du Languedoc, etc. auquel elle apporta les terres de la Queuille, Guérines et Châteauneuf-du-Drac.

Leur descendant à la cinquième génération fit relever, en 1715, par de Langlade, notaire, les terriers de Châteauneuf-du-Drac (*Archives Grellet de la Deyte, à Allègre*) où cette terre est qualifiée : « Baronnie, fief à usage de chevalier, conférant les droits de haute justice et de lever la taille aux quatre cas ». Le titulaire était à cette date « haut et puissant seigneur messire Philippe de Montboissier de Beaufort, marquis de Canillac, prince de Combret, etc. », plus tard lieutenant-général au gouvernement du Languedoc, mort sans alliance en 1725.

La baronnie de Châteauneuf-du-Drac fut alors vendue à Jean-Astorg, comte de Besse de la Richardie, seigneur d'Aulhat, du Viscomtat, baron de Saint-Pal-en-Chalencón, qui épousa en 1730, Elisabeth de Rouvroy de Saint-Simon, d'où : Claude, marquis de Besse de la Richardie, mestre de camp de cavalerie, marié à Françoise de Rochechouart.

Celui-ci vendit les terres de Châteauneuf-du-Drac et de Saint-Vert, avec haute, moyenne et basse justice, ainsi que tous les droits seigneuriaux sur 21 villages qui sont dénommés à Barthélemy Grellet, seigneur de la baronnie de la Deyte et autres places, conseiller du Roi, président de l'Election d'Issoire (fils aîné de François Grellet, conseiller du Roi, seigneur de la Deyte, Fayet, Ronnaye, le Mas du Chomeil, etc., président de l'Election d'Issoire et petit-fils d'autre Barthélemy Grellet seigneur de la Marconnerye et de la baronnie de la Deyte-sur-Arlanc, marié le 19 juillet 1695 à Catherine de Montservier). La vente fut reçue par Chauvassaignes, notaire, le 18 août 1773, au château d'Aulhat. La même année, M. Grellet de la Deyte obtint de Louis XV des lettres patentes en date du 15 novembre 1773 qui approuvaient l'annexion à la baronnie de la Deyte des tènements et villages provenant de la susdite acquisition. Le 17 février 1775, messire Benoît Grellet, abbé de Saint-Quentin-sur-Somme, sei-

D'après certains généalogistes, les Drac ou Drag portaient : *d'or, au dragon de sinople, armé, lampassé et couronné de gueules*. Or, c'est bien le même dragon symbolique, la couronne en moins, que nous retrouverons, figurant dans le superbe sceau héraldique de Joachim de Pomperanc, scel sur lequel nous aurons à revenir.

On peut donc conjecturer, avec de sérieuses chances de probabilité, que les Drac, seigneurs de Pomperanc, étaient un rameau détaché anciennement des Drac, seigneurs de Châteauneuf près Saint-Germain-l'Herm. Ce qu'il y a d'absolument certain c'est que, dès 1350 au moins, ils sont établis à Pomperanc (1). Le 19 novembre 1358, noble Dracon ou Dragon, seigneur de Pomperanc, rend hommage au baron de Mercœur pour sa seigneurie et rentes de Pomperanc « avec toute justice, haute, moyenne et

gneur de la Collange, chapelain du Roi, demeurant à Versailles, place Dauphine, fondé de procuration de messire Barthélemy Grellet, seigneur de la Deyte, etc. (son frère aîné) rendit au comte d'Artois, duc et comte d'Auvergne, les foi, hommage et serment de fidélité à cause de la terre de la Deyte et dépendances en haute, moyenne et basse justice, dans les paroisses de Ronnaye, Saint-Germain-l'Herm, Fayet, Saint-Bonnet-le-Bourg, Doranges et Saint-Vert. De plus, un terrier de la baronnie de Châteauneuf-du-Drac fut expédié le 23 avril 1778 (Chauvassaignes, notaire à Flat) « pour valoir et tenir lieu de titre original à Barthélemy Grellet, seigneur de la baronnie de la Deyte ».

Tous ces actes et terriers existent à Allègre dans les archives de M. Grellet de la Deyte qui nous les a obligeamment communiqués. C'est donc à tort que Ambroise Tardieu a imprimé à l'article Châteauneuf-du-Drac, dans son *Dictionnaire historique du Puy-de-Dôme*, p. 120, que le marquis de Besse, né en 1776, fils de Claude et de Françoise de Rochecouart, avait été le dernier seigneur de Châteauneuf-du-Drac en 1789. En réalité, cette terre avait été aliénée dès le 18 août 1773, et avant sa naissance, par son père : Claude comte de Besse.

(1) Antérieurement à cette date et semblant se rattacher à ce rameau implanté en Gévaudan, on trouve un Drogon seigneur de Ribennes, lequel déclare, en 1261, « qu'il a reçu en fief de l'Évêque de Mende, le quart du château de Ribennes et tout ce qu'il possède dans les mas de Chassagne, du Crouzet et de Pigeires, à l'exception de ce qu'il a dans les mas du Mazel et de Combettes » (Archiv. dép. de la Lozère, G 487). En 1269, le même Drogon de Ribennes, vend avec plusieurs autres seigneurs à l'évêque de Mende, Odilon du Tournel, ses droits sur le château, de Montmerle au prix de 167 livres 440 sols (Archiv. dép. de la Lozère, G 566). Drogon ou Dragon de Ribennes fait encore hommage, en 1279, à l'évêque de Mende de ce qu'il possède au Cros, à Villelongue, aux Salhens et à Chanteduc (Archiv. dép. Lozère, G 425). Coseigneur de Servette, il achète successivement à divers, plusieurs petits fiefs dépendant du château de Ribennes, dont il fit hommage au baron de Peyre en 1287 (B. Prunières, *Baronnie de Peyre*, p. 202) et eut pour descendant : Hugues Dragon alias Drogol, qui passa un accord en 1381 avec Raymond Merle, seigneur de Chazeaux, touchant l'héritage de Vital Drogol, lequel avait fait donation de ses biens entre vifs à Hugues Merle, fils de Raymond (Archiv. dép. de la Lozère, G 1369).

basse, excepté le dernier supplice de mort et mutilation des membres » (1). Noble Guillaume Dragols, *alias* Dragon, coseigneur de Severette et de Ribennes, lui a succédé en temps que seigneur de Pomperanc, en 1425 (2). Il transige en 1432 avec l'évêque de Mende (3). Dragonnet Dragols ou Dracon, écuyer, seigneur de Pomperanc et du Crouzet paroisse de Ribennes, dès 1465 (4), administrateur pour le Roi de la baronnie de Thoras et représentant du baron de Peyre, présente, le 14 février 1470, Louis Amargier, prieur vicair perpétuel de N.-D. d'Estours paroisse de Champels, à l'Évêque de Mende (5). Le même consent un échange, le 14 décembre 1470, à « honorable et discret homme » Luc Amargier, bourgeois de Saugues (6).

On le trouve encore, faisant un accord, le 14 septembre 1476, avec l'abbesse des Chazes, « pour raison de la dîme à la gerbe que la dite dame et ses religieuses avaient accoutumé de prendre au mandement de Pomperanc » (7). Hugon, fils de Dragon de Pomperanc, se qualifie en 1474 de seigneur de Ribennes et de Pomperanc (8). Barthélemy Drag, du lieu des Binières près Desges, est parmi les témoins présents le 24 juin 1499 à la publication des édits pénaux de la commanderie de Chantoin (9). Noble Armand Dracon, seigneur de Pomperanc dès 1501, se rend acquéreur en 1511 des cens du village de la Besseyre-Saint-Mary (10). D'une alliance malheureusement restée inconnue, il eut quatre enfants : 1° Louis Dracons, que l'on rencontre en 1515 avec la qualification de seigneur de Pomperanc (11) ; 2° JOACHIM, écuyer et favori du connétable de Bourbon, objet de cette étude ; 3° Pons, abbé de

(1) Communication de M. Paul Le Blanc, d'après des pièces originales.

(2) Commun. de M. le chanoine Mercier, d'ap. des documents originaux.

(3) Archiv. de la Lozère, G 491.

(4) Archiv. dép. de la Lozère, G 1423.

(5) *Revue Notre-Dame*, n° 29 du 2 juin 1913 : N.-D. d'Estours au diocèse du Puy, p. 179.

(6) Commun. de M. le chanoine Mercier, d'après les archives du château du Thiolent.

(7) Communication de M. Paul Le Blanc, à Brioude.

(8) Chartier du château du Thiolent. — *Bulletins de la Lozère* antérieurs à 1790, t. II, p. 207.

(9) Archiv. dép. du Rhône : Commanderie de Chantoin, chap. 1^{er}, n° 8, fol. 131 r° à 134 r°.

(10) Communication de M. le chanoine Mercier.

(11) Ibid.

Caunes au diocèse de Narbonne ; et 4^e Antoinette, que l'on croit avoir été mariée en 1514 à un de Chapelu (1).

Cette union pourrait expliquer la vente faite, le 25 février 1557 (2), après l'extinction de la postérité mâle de la famille, des terres, place et château de Pomperanc, par Jean-Baptiste de Chapelu, seigneur de la Vigne, de Montrodât et de Ribennes en Gévaudan, à Robert de Bertrand écuyer, seigneur du Pradel, dont les descendants se titrèrent depuis cette époque baron de Prades et de Pomperanc. Et seule, cette vente, dont on trouve trace dans les archives du Thiolent, suffirait à prouver l'erreur dans laquelle est tombée M^{lle} de la Force qui, dans son *Histoire de Marguerite*

(1) Communication de M. Paul Le Blanc. — Les de Chapelu comptaient parmi l'ancienne noblesse du Gévaudan, mais, faute d'un nobiliaire de cette province, on ne retrouve nulle part leurs armes et leur filiation. Ils sont connus depuis Guillaume seigneur de Chapelu, en la baronnie de Cénaret, en 1207. Raymond de Chapelu rend hommage dud. château et du mas de la Vigne en 1268 et 1270. Son fils Guillaume de Chapelu était seigneur des mêmes terres en 1291 (Communic. du vicomte de Lescure. Archiv. de la Lozère, série G 86). Leur plus ancien fief cité : le château de la Vigne, commune de Barjac (Lozère), démoli par autorité souveraine au milieu du xvi^e siècle, était en leur possession dès 1402. Jean de Chapelu, seigneur de la Vigne, fut présent avec Charles de Rogier-Beaufort, comte d'Alais et marquis de Canillac, à l'entrée solennelle de Clément de la Rovère, évêque de Mende, dans cette ville en 1485 (Louvreuil, *Mémoires historiques sur la ville de Mende*, p. 42). Sa fille, Hélène, dite Angéline de Chapelu, avait épousé le 19 déc. 1471 Hugues de Faramond, damoiseau, fils de Guy et d'Hélias de Mancip (Arlobosc-le-Vieux, notaire à Marvéjols). Le seigneur de la Vigne et de la moitié de Montrodât, qui souscrivit avec les seigneurs du Gévaudan en 1529 à la rançon des enfants de François I^{er}, otages en Espagne, paraît s'identifier avec Jean-Baptiste de Chapelu, chevalier, seigneur de la Vigne, de Montrodât, de Charbonnières, etc., baron de Cénaret et des États du Languedoc, qui s'allia en juin 1530 à Anne de Rochemure du Besset, fille de Louis de Rochemure et de Jeanne d'Ancézune de Caderousse, d'où : Jean-Baptiste de Chapelu, écuyer, seigneur de la Vigne, de Pomperanc, etc., époux de Gabrielle de Montesquieu, lequel vendit la seigneurie de Pomperanc, le 25 fév. 1557, à Robert de Bertrand de Prades et laissa : 1^o Catherine de Chapelu mariée vers 1567 à Jean de Thiers, fils de Lyonnet seigneur d'Ombret près Sangués ; 2^o Claudine ou Claudia de Chapelu, dame de la Vigne, Cénaret, Montrodât, Charbonnières, etc., laquelle, assistée et autorisée par Catherine de Montaynard, veuve d'Aymar de Rochemure, baron du Besset, sa tante par alliance et sa tutrice, apporta ces terres en mariage, le 21 sept. 1585, à Claude de Blau de Gibertès, chevalier, baron de Gibertès, Cromée, Auvers, etc., fils de Gilbert et de Gabrielle de Talaru-Chalmazel.

D'autre part Albert de Chapelu, écuyer, coseigneur de la Vigne et du Crouzet, par de Ribennes, en 1579, fut le dernier de son nom et laissa : Louise de Chapelu, dame du Crouzet, de Ribennes, fille unique, qui épousa le 4 mai 1596 Guy de Retz de Bressolles, auquel elle apporta la terre du Crouzet.

(2) Moyennant le prix de « 3,748 livres et une paire de bracelets d'or valant vingt écus ».

de Valois, reine de Navarre (1), attribuée à tort à la maison Bertrand de Prades le célèbre capitaine. Les Bertrand de Prades, au contraire, ainsi que nous venons de le voir, ne sont entrés qu'en 1557 en possession de la seigneurie de Pomperanc, par conséquent 28 ans après la mort de Joachim. Ce qui rend encore impossible l'assertion de M^{lre} de la Force qui veut que ce dernier ait été le bisaïeul de Gabriel de Bertrand seigneur du Thiolent, de Prades, de Pomperanc, du Pradel, etc. (2). Ce Gabriel de Bertrand, au contraire, descendait d'une lignée bien différente de celle des Drac (3). Il comptait entre autres, parmi ses premiers ancêtres, ce Pierre Bertrand, écuyer, cité en 1460 et 1475 dans deux chartes du cartulaire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem du Puy (4). Il avait épousé Marguerite de Ginestoux de la Bastide, née en 1607, morte âgée de 99 ans, dont il n'eut point d'enfant (5) et à qui il légua en mourant toutes ses terres. Marguerite convola en secondes nocces, le 4 novembre 1648, avec Pierre-Antoine de Rochefort d'Ally, baron de Saint-Vidal et des États du Velay (6).

(1) Paris, Didot ané, 1783, t. V, p. 242. — Charles Rocher (*Tabl. du Velay*, VI, p. 301), a également confondu les Bertrand de Prades et les Drac de Pomperanc, en voulant que ces derniers aient été seigneurs du Thiolent.

(2) *Ibid.*, *op. cit.*

(3) Voir sur les Bertrand de Prades, seigneurs de Pomperanc, qui portaient : *d'argent, à six tourteaux de sable 3, 2 et 1*, la notice que nous leur avons consacrée dans notre *Armorial général du Velay*, p. 54.

(4) A. Chassaing, *op. cit.*

(5) Georges Paul : *Armorial général du Velay* (article Ginestoux), p. 205. Les Ginestoux blasonnaient : *d'or, au lion rampant de gueules, armé et lampassé de sable*.

(6) Moréri, *op. cit.*, t. IX, p. 266. — Cet auteur assigne comme date à ce second mariage celle du 4 novembre 1645, c'est 4 novembre 1648 qu'il faut lire. Le testament, par lequel Gabriel de Bertrand institue Marguerite de Ginestoux son héritière universelle, est du 1^{er} mai 1646. Pierre-Antoine de Rochefort d'Ally, troisième fils de Claire de la Tour de Saint-Vidal et de Claude de Rochefort, était lui-même déjà veuf de Marguerite de Châteauneuf de Rochebonne, lorsqu'il épousa en 1648 Marguerite de Ginestoux, dont il n'eut qu'un fils : Claude-Vidal de Rochefort d'Ally lequel eut en partage les biens maternels : Prades, le Pradel, *Pomperanc* et le Thiolent. Celui-ci, marié le 12 mars 1674 à Marie de Julien de la Baume, fut père de Pierre de la Tour de Rochefort, seigneur de Prades, le Pradel, le Thiolent, et *Pomperanc*, allié le 25 octobre 1707 à Thérèse de Vogué, fille d'une Motier-Champetières, d'où : Pierre-Joseph de la Tour de Rochefort, marquis d'Ally, seigneur de Prades, du Thiolent, de *Pomperanc*, etc., puis baron de Saint-Vidal par l'acquisition qu'il fit de cette terre le 22 juillet 1748, de Pierre de Dienne seigneur de Chavagnac, héritier du dernier baron de Saint-Vidal. Il revendit cette baronnie par acte du 21 mai 1765 au sieur Augustin Porral. C'est lui qui revendit également la terre de *Pomperanc* aux Saignard de Sasselange, ainsi que celle de Prades au comte d'Apchier.

Pomperanc passa ainsi aux Rochefort d'Ally barons de Saint-Vidal et de Prades (branche qui s'éteignit en 1767 dans les d'Apchier (1), puis au XVIII^e siècle, par suite d'acquisition, aux de Sanhard de Sasselange qui en furent les derniers seigneurs (2).

Aujourd'hui il ne reste plus que d'humbles vestiges de ce qui fut autrefois le manoir de Pomperanc. Et si ce n'était un semblant de tour dont l'escalier à vis dessert de modestes bâtiments de ferme, si ce n'était surtout le souvenir du vaillant capitaine dont le berceau, loin d'être comme on l'a prétendu le Bourbonnais (3), fut bien ce hameau perdu, à cheval entre le Velay, l'Auvergne et le Gévaudan, ce village à vrai dire ne vaudrait guère la peine qu'on s'y arrêât. C'est un des coins les plus sauvages de nos régions. L'accès en est pénible, des ravins profonds semblent à jamais vouloir l'isoler du reste du monde. Et le touriste qui s'aventure dans ces gorges ne sait trop ce qu'il doit le plus admirer de ce sol étrangement tourmenté, ou du charme à la fois sévère et grandiose de ces lieux.

Peut-être, après tout, est-ce à l'âpreté du climat ou aux rugosités de ce terroir natal que le favori du Connétable emprunta ce caractère irascible et batailleur sous lequel se plaisent à nous le

(1) Voir sur les Rochefort d'Ally : Moréri, *op. cit.*, t. IX, p. 264 et sq. Leurs armes étaient (branche de Saint-Vidal) : Écartelé : aux 1 et 4 de gueules, à la bande ondulée d'argent, accompagnée de six merlettes de même, mises en orle (qui est Rochefort d'Ally) ; aux 2 et 3, d'or, à la tour de gueules, maçonnée de sable (qui est de la Tour Saint-Vidal).

(2) On trouve les Sanhard *alias* Saignard de Sasselange en possession dès 1748 du fief de Pomperanc. Jean-Dominique de Saignard est qualifié dans plusieurs actes de chevalier, seigneur de Sasselange, baron du Besset, *seigneur de Pomperanc*, coseigneur avec le roi de la Besseyre-Saint-Mary, etc., seigneur de Mons, Montchany, Vialaron près Saint-Palen-Chalencou, des Quaires près Vic-le-Comte, etc. Capitaine au régiment d'Auvergne, blessé en 1760 à la bataille de Rhinberg, il fut fait chevalier de Saint-Louis, sur le champ de bataille, par le roi lui-même et ne mourut qu'en 1816, à l'âge de 97 ans, doyen des chevaliers de Saint-Louis et des officiers français, laissant deux fils et une fille. Il avait épousé par contrat du 28 décembre 1744 (Vallet notaire), Marie-Catherine Denis, d'une famille consulaire du Puy, fille et héritière de feus Jean-Joseph Denis, écuyer, baron du Besset, conseiller du roi, lieutenant général d'épée du sénéchal et présidial de la ville du Puy et de dame Marie-Barbe Bonnefoux.

Les Saignard de Sasselange, seigneurs de Pomperanc, portaient : d'azur, au sautoir d'or.

(3) F. Pavie de Fourquevaux : *Les vies de plusieurs grands capitaines Français*, Paris, chez Jean du Bray, 1643, p. 201.

dépeindre les Chroniques du temps. Sa vie n'est qu'une suite d'aventures belliqueuses et, en ceci, il est de son siècle. Mais il faut voir autre chose entre lui que le bretteur intrépide et brutal. Si, par différents côtés, il se rapproche du spadassin, cette âme avant tout est noble et généreuse. Elle sait se souvenir aux moments opportuns. Sa reconnaissance envers qui l'a obligée n'entend plus que la voix d'un maître. Et pourtant, aux heures graves, ce cœur qu'on croirait pétri dans le marbre sait s'attendrir. Parfois sous l'armure, le guerrier redevient homme.

A l'âge de 20 ans (1), en 1517, alors qu'il commence à se faire remarquer à la Cour par son courage et son esprit, une affaire des plus retentissantes a failli briser sa carrière. Un jour, à Amboise, rapporte Pavie de Fourquevaux (2), un des quatre capitaines des gardes, le sieur de Chissay, plaisante et l'offense. L'instant est mal choisi car l'insolent « tout armé, est prest d'entrer avec le Roy en un tournoy (3) ». Mais la colère qui aveugle Pomperanc ne saurait lui permettre d'attendre. Le fer va venger l'insulte. Que lui importe la présence d'amis qui prennent parti pour Chissay ? Joachim, en simple pourpoint, tire l'épée et sous le haume de l'adversaire qui, légèrement haussé, laisse un peu de la gorge à découvert, l'estoc a tôt fait de pénétrer (4).

Chissay, mortellement atteint, git maintenant sur le sol. Cependant la nouvelle en est portée aux oreilles du Roi. Elle plonge dans la consternation ceux qui, en quête de plaire au monarque, savent à quel point la victime lui était chère. Et Marot de propager l'annonce de cette mort par ces vers qui sont parvenus jusqu'à nous :

*D'un coup d'estoc, Chissay noble homme et fort,
L'an dix et sept, sous malheureux effort,
Tomba occis au mois qu'on sème l'orge,
Par Pomperan, qui de Bouccal et Lorge
Fut fort blessé, quoiqu'il résistât fort.*

(1) M^{lle} de la Force, *op. cit.*, t. V, p. 242; — Pavie de Fourquevaux, *op. cit.*, p. 202.

(2) Pavie de Fourquevaux : *ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

*Chissay, beau, jeune, en crédit et support,
 Fit son devoir au combat et abord ;
 Mais par hasard fut frappé en la gorge
 D'un coup d'estoc :
 Dont un chacun de deuil ses lèvres mort
 Disant, hélas ! l'honnête homme, est-il mort ?
 Pleut or à Dieu et Monseigneur Saint George
 Que tout baston eût esté en la forge,
 Alors qu'il fut ainsi navré à mort,
 D'un coup d'estoc !*

François I n'hésite pas à envoyer le meurtrier au supplice, d'autant plus inébranlable dans sa résolution qu'il sait que la lame vengeresse n'en est pas à sa première trahison. C'est sur ces entrefaites qu'intervient Bourbon.

Le duc a naguère hérité de son frère Louis, comte de Montpensier, mort sans alliance, le 14 août 1501, au siège de Naples, de la seigneurie de Saugues en Gévaudan (1). Or, parmi les nouveaux vassaux appelés à reconnaître sa suzeraineté se trouvent justement ces Drac, dont la terre de Pomperanc relève du mandement de Saugues. Et l'un des leurs, Joachim, par sa hardiesse, n'a point trop tardé à acquérir les bonnes grâces du prince. Le duc, présentant sans doute en cette forte corpulence un auxiliaire précieux, s'est plusieurs fois déjà intéressé à son sort (2). Aussi, après l'estocade d'Amboise, se trouve-t-il tout désigné pour fléchir le Valois. Que servira au Roi de condamner au trépas celui dont le bras peut encore rendre à la couronne de grands services ? Il plaide avec chaleur la cause de son protégé, le fait s'éclipser sans bruit (3) et,

(1) Louis II de Bourbon, comte de Montpensier, dauphin d'Auvergne, avait eu en partage la terre de Saugues à la mort de Gilbert de Bourbon-Montpensier son père (5 octobre 1496). Après la confiscation des biens du connétable de Bourbon, François I s'empara de cette seigneurie et la vendit deux ans après, en 1529, aux ducs de Lorraine.

(2) Au dire de Pavie de Fourquevaux, le sieur de Pomperanc qui, avant son affaire avec Chissay « en avoit, en deux divers duels, tué déjà deux autres », avait chaque fois « reçu assistance et faveur de Monsieur de Bourbon ».

(3) Brantôme écrit : « Lequel (Pomperanc) ayant tué en homme de bien, à Amboise, le seigneur de Chissay qui estoit fort aimé du Roy et estoit des gallants de la cour, fallut qu'il s'enfuist par l'escorte et adresse que lui donna M. de Bourbon, non sans mescontentement du Roy ; et par ainsy sauva sa vie qu'il employa depuis au service de son bienfaiteur ».

finallement, en 1521, lors de la campagne de Picardie, obtient pour lui des lettres d'abolition (1).

Pomperanc n'oubliera jamais cet important bienfait. Corps et âme, il est désormais acquis au Connétable. Il s'attache fidèlement à sa personne et, remémorer l'aventureuse carrière de Bourbon, sera en partie retracer la sienne.

Au reste, les faits et gestes du duc Charles sont on ne plus inhérents à l'histoire de notre Velay. Possesseur dans cette province d'une des dix-huit baronnies diocésaines, il pourra y avoir quelque intérêt à se rappeler les grands événements qui présidèrent à sa destinée. Et ce ne sera peut-être pas un des côtés les moins suggestifs de ce récit que d'évoquer la part que prit, au moment de sa défection, Antoine de Chabannes, évêque du Puy, dont la mémoire, aujourd'hui entièrement disculpée, ne saurait souffrir d'avoir encouru un moment la disgrâce royale.



De tous les grands feudataires du royaume, le plus puissant alors est sans contredit le duc Charles. Il est, selon l'expression de Chateaubriand, « le dernier grand vassal de la Couronne », aussi jamais vassal n'a-t-il eu plus d'analogie avec son suzerain. Avec lui, la féodalité va prendre fin.

(1) La Mure : *Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez*, Paris, Potier, 1868, t. II, p. 625 (en note).

(A suivre.)

GEORGES PAUL.

LA MISSION
DU
Cardinal Melchior de Polignac
A ROME (1724 - 1732)

(Suite)

Le 22 août, il avait publié une déclaration « dans laquelle il explique le desistement qu'il a donné au sujet de son opposition au bref de Sa Sainteté du 17 décembre 1727 confirmatif du concile d'Embrun, désavouant et protestant contre tout acte, mandement, instruction pastorale ou déclaration qu'on pourrait tirer de lui et qui serait contraire à ce qui est contenu dans la lettre des douze évêques au Roi du 28 octobre 1727 (1), et Polignac en était contrarié :

26 août 1728.

Je croy, mon très cher abbé, avoir envoyé à la Cour, la nuit du 21 au 22 de ce mois d'assés bonne besogne pour faire la paix de l'Eglise, au moins pour ce qui regarde M. le cardinal de N. J'ay eu dans cette négociation les mêmes traverses de ce côté cy que dans la première. Elles n'ont été ny plus ny moins enragées, et toujours par les mêmes gens, et sur les mêmes sophismes. Graces à Dieu, je les ay surmontées, et voicy ce qui m'a fait réussir. C'est 1^o le secret, qui, gardé parmy nous, fut révélé par la Cour contre toute sorte de prudence, au lieu que cette fois cy tout le monde s'est tû ;

(1) L'authenticité de cette pièce a été contestée. Il est certain que Chauvelin la croyait sûre : « Nous n'avions pas lieu de douter que l'écrit du 22 août n'eut été réellement signé par M. le cardinal de Noailles et surpris dans quelques moments de faiblesse », écrit-il à Polignac le 14 décembre 1728 (A. E. Rome, Corr., v. 698 fol. 466).

2^o parce qu'alors la Cour permettoit à qui vouloit de me traverser, et qu'aujourd'hui elle a désiré le succès autant que moy-même; c'est pourquoy elle n'a point parlé; 3^o parce que le C. de N. s'est expliqué plus nettement que la première fois, où les mieux intentionnés ne pouvoient s'empêcher de trouver trop d'entortillements dans ses expressions. On a bien sù qu'on traitoit icy sur la matière, mais on ne l'a sù que par les lettres de Paris sans lesquelles cela même en général auroit été parfaitement ignoré. De plus, tout est fait à chaud et à ciment, c'est-à-dire par une congrégation de sept cardinaux; ainsy la réconciliation est *ex cathedra*. Il est vray que pour fermer la bouche aux furieux, on demande que M. le C. de N. ajoute quelques mots à son mandement, mais ce ne sont pas des mots inventés icy. Tous sont pris de sa propre lettre au Pape, et aucun de ceux qu'on exigeoit auparavant et qui luy fesoient tant de pène n'est exigé de luy. J'ay donc lieu de croire qu'il ne fera aucune difficulté de se repeter luy même quand il verra comme on en a usé pour luy et que le Pape avec son conseil a besoin de cette complaisance pour le prix de toute celle qu'on vient d'avoir à son égard.

Il a toujours été vray que sans l'appuy de la Cour il ne pouvoit rien faire, et qu'il me lioit les mains en implorant mon secours, lorsqu'il ne songeoit point à la mettre de son côté. C'est une bénédiction visible de Dieu qu'il se soit enfin aperçu qu'on le menoit trop loin, et qu'il n'étoit que l'instrument de ses mauvais conseillers pour éterniser les troubles de l'Eglise. Autre bénédiction de Dieu que la Cour ayt enfin compris, contre le sentiment des siens qui ne valaient pas mieux, que l'unique remède aux malheurs présents et pour l'Eglise, et pour l'Etat, étoit la réconciliation du chef. Il a fallu pour cela une épreuve des expédients contraires : elle a dessillé les yeux, et on est revenu au bon party qu'il falloit suivre du premier coup. N'importe, il faut louer ceux qui reviennent et les embrasser tendrement. M. le cardinal de Fleury a bien fait voir qu'il avoit d'excellentes intentions. Il n'y avoit que sa trop grande déférence pour d'autres qui le tenoit en captivité. M. le garde des sceaux a rompu le charme, il a su détruire les preventions et remettre en liberté le bon esprit. Gloire à tous deux sur la terre et dans le Ciel au très haut. Pour moy, je ne me trouve d'autre mérite que d'avoir été ferme dans la vérité connue, et de n'avoir point eu de rancune quand il s'agissoit du bien public. Cela me conduit à vous remercier du conseil que vous m'avez donné de ne point livrer ma réponse. Elle seroit venue dans ce projet comme un chien dans un jeu de quilles.

30 septembre 1728.

La paix de l'Eglise paroît ne plus tenir qu'à un ou deux filets qui sont très menues à mes yeux, mais que Rome et Paris regardent avec un microscope. Chacun donne son *ultimatum* comme *non plus ultra*, et l'appuye de raisons plus ou moins fortes. Ce qu'il y a de beau, c'est que l'essentiel est réglé; nous n'en sommes qu'à la bordure du tableau que des deux côtés on s'obstine à regarder comme de la dernière importance. Si je n'avois pas la bouche cousue, il me semble que je vous ferois convenir de cette vérité. Je dis que dans ces occasions le plus sage est celui qui sait plier, et qu'il ne faut pas rompre le mariage pour un bouquet.

Frascati, 7 octobre 1728.

Après avoir travaillé comme un chien à la grande affaire, je suis venu prendre icy un peu de repos...

Il ne faut pas encore chanter victoire; *sub judice lis est*, et ce juge est M. le cardinal de Noailles plus difficile à chauffer qu'on ne pense quand il s'est mis quelquebse en tête où il croit son honneur engagé. Le Pape et la Congrégation ne s'attendoient pas à toutes les difficultés qu'il a faites, et pour moy je ne pouvois croire qu'ayant fait le plus, il refusât le moins. On l'a contenté la seconde fois le plus qu'il a été possible; mais il n'y a pas eu moyen de le faire sur tout, quoyque j'y aye fait les derniers efforts, et véritablement ce que Rome exige encore n'est pas si déraisonnable qu'il doive ny s'en offenser ny s'en rebuter. Il ne s'agit ny de primeurs ny de maximes jalouses; tout est aplany là dessus, mais de suretés pour les auteurs de la paix à Rome que les Jansénistes ont intimidés plus que les Molinistes.

Au reste, rien n'est comparable à ce que M. le cardinal de Fleury et M. le G[arde] des Sceaux ont fait et s'ils viennent à bout de surmonter le dernier obstacle qu'on a taché de diminuer icy le plus qu'on a pu, ils auront une gloire immortelle. C'est alors que je recevray vos compliments de félicitation, et que nous parlerons du reste

Le 11 octobre 1728, Noailles signait enfin son acceptation pure et simple de la Constitution *Unigenitus* et la révocation de son instruction pastorale du 14 janvier 1719.

La nouvelle en fut communiquée à Polignac par le billet suivant, émanant du Cabinet du Roi :

Mon cousin, l'empressement que j'ai témoigné pour l'acceptation du projet de mandement qui avoit été adressé au cardinal de Noailles vous doit faire juge du plaisir que j'ai de voir cette importante affaire entièrement consommée. J'ai eu en cette occasion de nouvelles preuves de votre zèle pour la religion et pour ma satisfaction. Le succès a répondu à mes désirs, vous y avez tant contribué qu'il est juste que je vous témoigne tout le gré que je vous sais de la conduite sage, prudente et habile que vous y avez tenue; vous ne pouviez l'employer dans une occasion qui me fût plus sensible, et plus intéressante pour l'Eglise et pour l'Etat... (1)

Wleughels écrivait à d'Antin le 21 octobre 1728 :

Le courier a mis la joye dans Rome et tout le monde est ravi de la paix de l'Eglise qu'on dit qu'il a apportée. C'est l'ouvrage de M. le cardinal de Polignac, à ce qu'on dit ici, et des chretiens sentimens du Roy et de ses ministres. J'en ai été faire mes complimens à S. E., et il m'a fait la grâce de

(1) Faucher, *op. cit.*, II, p. 369-70.

les bien recevoir. Je lui avois avant présenté les nouveaux pensionnaires qu'il a reçus avec la bonté que V. G. lui connoît (1).

On conçoit la satisfaction que la lettre du Roi causa au cardinal.

Le 28 octobre 1728, il écrivait à Rothelin : « Mon cœur nage dans la joye, mon très cher abbé. Ne me demandés point pourquoy, vous le saurés avant que de lire cette lettre, et je vous remercie d'avance comme je vous félicite de celle que vous aurés ».

Quelques jours après, il exprimait ainsi sa vive satisfaction au cardinal de Noailles :

A Rome, ce 18 novembre 1728.

M. le cardinal de Noailles,

Votre Eminence ne doit plus regarder les oppositions qu'elle a trouvées à son accommodement que comme les grands généraux regardent les bastions des villes qu'ils ont prises. C'est l'image, Monsieur, de la victoire chretienne qu'elle vient de remporter sur tous ses ennemis. Je n'en vois plus icy qui n'ayt honte de vous avoir formé des obstacles, et qui ne reconnoisse que vous merités plus aujourd'huy de l'Eglise par votre mandement, qu'ils ne pretendoient en meriter eux memes autrefois par leurs declamations. Si j'ay eu quelque part à cet heureux changement, dont la plus grande gloire est due à V. Em^{ee}, j'ose dire qu'elle ne se trompe point, quand elle pense qu'après le service de Dieu et celui du Roy, je n'ay rien eu plus à cœur que de mettre le Pape en liberté avec Elle; de remplir mes anciennes obligations envers toute votre Maison, et de temoigner à V. E. mon ancien et respectueux attachement. Par cette conciliation si longtems désirée, il me semble que tout se remet à sa place.

Elle verra la satisfaction universelle que j'ay déjà eu l'honneur de luy annoncer dans les nouvelles lettres de quelques cardinaux, mais plus encore dans celle que les trois chefs d'ordre luy écrivent au nom du Sacré Collège. Celle-cy seroit partie avec les autres dont je chargeay Bannière, s'il n'avoit pas fallu trop de tems pour la faire lire à tous ceux qui la devoient approuver.

Il est inutile de mander à V. E. que les adresses luy sont rendues et que le Diocèze de Paris est remis dans son état naturel.

Le Pape a repris son premier dessein, qui fût, comme vous savés, interrompu, de vous donner son ancien titre de St Sixte et de vous demander la Minerve pour M. le cardinal Pipia (2). Sa Sainteté m'a chargé d'en écrire à V. E., et comme je ne doute pas qu'elle ne veuille bien luy faire ce plaisir, Elle n'a qu'à me donner par sa réponse le pouvoir de faire en son nom la démission de l'un et l'option de l'autre.

(1) Ot 1960, fol. 117. *Corr.*, VIII, p. 466.

(2) Pipia (Augustin), né le 1^{er} octobre 1660 en Sardaigne. Religieux dominicain. Secrétaire en 1711 de la Congrégation de l'Index, général de l'ordre le 31 mai 1721. Créé cardinal le 20 décembre 1724. Protecteur de Sardaigne en 1726 et évêque d'Osimo. Décédé à Rome le 21 février 1730.

Personne au monde n'est, Monsieur, plus respectueusement ny plus absolument dévoué à V. Eminence que son très humble et très obeissant serviteur
Le Card^l de POLIGNAC.

Je me réjouis infiniment avec V. E. de la parfaite guérison du Roy. Rome a si bien compris que la conservation de S. M^{té} intéressoit non seulement la France mais toute l'Europe et la Religion qu'elle a donné d'abord de grandes marques de son inquiétude, et ensuite de sa joye (1).

Le mois suivant, le chargé d'affaires du Roi ajoutait encore à ces sentiments en adressant en italien ses vœux à l'archevêque de Paris :

Em^o e R^{mo} Sig. mio oss^{mo}

Quanta sicurezza può dar mi il gran merito dell' Em^{za} Vra di vedere esaudire i voti che porgo al cielo per la di lei più perfetta felicità nell'occasione propizia del Santo Natale, altrettanta fiducia ripongo nella benignità di Vra Em^{za} di sentire accolto generosamente questo rispettosio ufficio ed onorato di frequenti suoi prezziosissimi cenni il costantissimo ossequio, con cui le bacio umilissimamente le mani.

De V. Em^{za}

Umil^{mo} e dev^{mo} Serv. vero

M. Cardinale di POLIGNAC (2).

Roma, 8 dicembre 1728.

La question n'était cependant pas absolument tranchée. D'abord, il s'agissait de « réconcilier » tous les dissidents, et, le 30 décembre, Polignac regrettait que l'état de santé de l'archevêque de Paris ne lui permit pas de s'y employer :

« Je n'aime pas que M. le C. de N. ayt de fréquentes foiblesses. Il faut que Dieu luy donne une longue vie, afin qu'il ait le tems de reconcilier tout son Diocéze. On tarde trop à suivre son exemple. Qu'attend-on ? Si c'est son Instruction pastorale, à la bonne heure. Mais après cela, on doit se rendre, car je suis persuadé que la grande attention avec laquelle cet ouvrage se fait le rendra si achevé qu'on n'y trouvera rien à redire » (3).

(1) Collection personnelle.

(2) Collection Léon Cortial, au Puy. Melchior de Polignac possédait parfaitement la langue italienne. Au temps où il était conclaviste du cardinal de Bouillon, il échangeait déjà avec Coulanges des billets et des chansons bachiques écrits dans la langue de Dante. Le joyeux cousin de M^{me} de Sevigné nous a conservé dans ses *Mémoires* quelques-uns de ces textes. On peut y lire entre autres (p. 247, Ed. Monmerqué, 1820) les vers *Al podagroso Sileno* : O quanto m'è dispiaciuto, di vederti ricaduto....

(3) Lettre à Rothelin

D'autre part, la Déclaration du 26 février 1729 « au sujet du mandement du 11 octobre 1728 » fit craindre une volte face, mais Polignac put en atténuer l'effet et permettre à l'opinion publique lassée de toutes ces variations de s'en tenir à l'adhésion de l'année précédente et de considérer comme terminé un différend que les passions risquaient d'éterniser.

CHAPITRE III

AFFAIRES DIVERSES

LES BULLES DE L'ÉVÊCHÉ DE LANGRES. — LE CHAPEAU DE FLEURY. — LA *DEFENSIO DECLARATIONIS* DE BOSSUET. — LE VICAIRE GÉNÉRAL DE SENEZ. — LE PROJET DU CANAL DE PROVENCE. — LA QUESTION DES SUFFRAGANTS IMMÉDIATS DU SAINT-SIÈGE. — LA TRINITE DU MONT. LES INSCRIPTIONS DU CARDINAL DE TENCIN. — LA SURVEILLANCE ET LA POLICE DE LA TRINITE ET DE SES DÉPENDANCES. — LES PRÉTENTIONS DES ESPAGNOLS. DON FÉLIX CORNEJO ET POLIGNAC. — LA RUINE DE L'ESCALIER. — LE CARDINAL DE POLIGNAC ET LA CORSE — LA MISSION DU CHANOINE ORTICONI A ROME. — LE RENVOI DE L'INFANTE. — LES DISSENTIMENTS DE JACQUES STUART ET DE SA FEMME. — LES DÉMÊLÉS AVEC LA COUR DE PORTUGAL. — LA TRAHISON DE PESTALOZZI. — LE LIBELLE « INJURIEUX ET TÉMÉRAIRE » DU MARQUIS OTTIERI. — LES ATTAQUES DE CIENFUEGOS.

Indépendamment du règlement des démêlés relatifs à la bulle *Unigenitus* survenus entre le Saint-Siège et l'archevêque de Paris, démêlés auxquels se joignit la résistance opposée par la congrégation de Saint-Maur à se soumettre totalement à la même bulle, le cardinal de Polignac fut mêlé de 1724 à 1732 à d'autres importantes affaires dont la discussion demandait le concours d'une intelligence avertie, d'une douce fermeté, d'une discrète prudence et d'une patience à toute épreuve. Les unes concernaient directement la France, d'autres la dignité du nom français à l'étranger. Le prélat s'attacha avec zèle aux premières comme aux secondes et s'il ne fut pas heureux dans toutes, il prouva du moins qu'il méritait la confiance et l'estime de son souverain.

Les grandes facilités qu'il avait d'aborder le Souverain Pontife lui permirent de l'entretenir de toutes les questions et d'avoir de promptes décisions, la plupart du temps favorables.

C'est ainsi qu'en 1724, il obtint « une diminution considérable pour les bulles de l'évêché de Langres, puisque de 19000 l. qu'elle

étoit taxée, elle est réduite à 5000 l. (1) ». Grâce à lui, en 1725, le chapeau cardinalice promis à Mgr Perla « créature de la cour de Rome » fut réservé, malgré le cardinal Cienfuegos (2), mais l'année suivante, en 1726, il réussissait à faire conférer cette dignité à Fleury (3), après la disgrâce du duc de Bourbon, et il s'opposa avec succès aux projets hostiles de la cour pontificale à l'égard du livre posthume de Bossuet : *Defensio Declarationis*. Il apaisa momentanément, en obtenant le silence de Rome après les premières escarmouches, la querelle engagée autour de la légende de l'office de Grégoire VII et qui devait se réveiller encore au cours du siècle suivant. En 1725, le cardinal avait su de même calmer les appréhensions romaines au sujet de l'impôt du cinquantième et ménager les fiertés gallicanes quand il s'agit pour le Pape de donner son approbation au concile d'Embrun. Polignac enfin, par la fermeté de son attitude, évita, à chaque nouvel incident qui sans cesse surgissait à l'intérieur de l'Eglise de France, les éclats irréparables (4).

Le P. Faucher en fournit un exemple frappant dans le récit qu'il fait de la manifestation à laquelle donna lieu la conduite du vicaire général de Soanen, à Senez, un certain de La Porte.

« Le jour du dimanche des Rameaux, écrit-il, le Pape tint chapelle, selon la coutume ; il est de l'ordre qu'après l'introit de la messe, le Pape monte sur son trône. Alors tous les cardinaux

(1) Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome, VII, 65. Lettre du 3 oct. 1724 de Poerson à d'Antin. L'évêque de Langres était le fils de d'Antin.

(2) Id., VII, 129. Lettre du 20 février 1725.

(3) Le 11 juillet 1726, le cardinal écrivait : « Je me borne à faire tout ce qui m'est possible pour excuser les ordres vifs et pressants du Roy en faveur de M. de Frejus. Pour cette besogne, je ne croy pas que du costé de France, on me la traverse. Ainsi, je seray plus fort n'ayant à combattre que des étrangers ».

Le 11 septembre suivant, Wleughels écrivait à d'Antin :

« Dans ce moment, les cloches sonnent, ce qui nous apprend que M. l'évêque de Fréjus vient d'être fait cardinal. Il a été fait seul. J'apprens que l'ambassadeur de Portugal fut hyer jusqu'à onze heures du soir avec le Pape pour s'opposer à la promotion de cette Eminence, s'obstinant à vouloir qu'en envoyât à son maître, puisqu'on avoit envoyé au roy d'Espagne et à l'Empereur, mais il ne gagna rien, non plus que le cardinal Pereira, qui est venu trouver Sa Sainteté avant le consistoire pour le même sujet, et qui est sorti du consistoire, voyant que ses remontrances n'estoient pas efficaces. Ny l'un ny l'autre n'ont illuminé leurs palais. Ça n'a pas empêché que Rome n'ait été bien éclairée, et l'Académie s'est fait honneur ». (O 1939, fol. 230).

(4) *Recueil des Instructions*, XX, p. 30.

vont dans leur rang lui faire acte de reconnaissance qu'on appelle adoration. S. S. prit ce tems là pour adresser la parole au cardinal de Polignac, avec une émotion extraordinaire, et du ton de voix le plus véhément : « Savez vous, dit-il, ce qu'a fait cet insolent grand vicaire de cet évêque interdit pour mettre le désordre dans le diocèse de Senès, et pour troubler toutes les consciences ; je veux l'excommunier ; oui, je l'excommunierai : je sais bien que mes censures ne seront point reçues en France, et les Parlements s'y opposeront ; mais n'importe, j'ai mon devoir à remplir et je le remplirai. Ce n'est pas pour rien que Dieu m'a donné le pouvoir de lier et de délier en ce monde ; si jamais il a été nécessaire de m'en servir, c'est dans cette occasion ». Tous les assistans étaient dans une surprise extrême, et d'une attention sans égale. Le cardinal lui répondit : « Saint Père, votre colère est juste, il en faut convenir, mais afin qu'elle ait tout le succès qu'elle doit avoir, souffrez que j'instruise le Roi de ce que vous voulez faire, afin que S. M. puisse prendre avec V. S. les mesures sans lesquelles on pourroit trop risquer ».

« Le Pape se calma, et dès que le cardinal se fut remis à sa place, ses collègues lui demandèrent ce que c'étoit que ce grand bruit ; il leur raconta tout. Ils louèrent le zèle plus que la vivacité du saint homme, et furent contents de la réponse du cardinal. Son Eminence Corradini proposa que le Pape fit excommunier le sieur de la Porte (qui étoit le grand vicaire en question) par son métropolitain l'archevêque d'Embrun. Le cardinal répondit : « que cela étoit mieux, mais qu'il falloit savoir si cela étoit convenable à la situation des affaires, et que le plus sûr étoit de s'en rapporter à M. le cardinal de Fleuri ; que l'on pourroit adresser un bref à l'archevêque d'Embrun, qui ne feroit certainement rien sans consulter la cour ». Dans l'incertitude où étoit le cardinal sur le parti qui seroit pris dans cette affaire, il en donna avis au ministère de France, en suppliant qu'on lui prescrivît la conduite qu'il devoit tenir.

« Celle qu'il avoit tenue fut hautement louée dans le Conseil ; on approuva la manière dont il s'étoit comporté sur ce qui s'étoit passé entre le Pape et lui, et de ce que, malgré la surprise que devoit lui causer le discours de S. S. ainsi que sa petulance, il avoit su calmer sa colère sans toutefois désapprouver son zèle,

dont on ne pouvoit s'empêcher de reconnaître la justice : on recommanda dans la réponse qu'on lui fit, de s'appliquer à en modérer les effets, surtout à empêcher qu'on excommuniât personnellement le sieur de la Porte ; on consentoit encore que le Pape adressât ce bref à l'archevêque d'Embrun, bien persuadé qu'on étoit que ce Prélat n'agiroit point en conséquence, sans être autorisé par la Cour, puisqu'on se proposoit de le prévenir, on chargea encore le cardinal, pour contenir plus sûrement le Pontife romain et la Cour romaine, d'assurer l'un et l'autre que le Roi prenoit cette affaire à cœur autant qu'eux-mêmes, et qu'ils auroient lieu de le connoître par les mesures qu'on se proposoit de prendre pour rétablir la tranquillité dans le diocèse de Sênès.

« La lettre des onze évêques adoptée et signée par le cardinal de Noailles contre le concile d'Embrun lui donna encore occasion de montrer combien il étoit ami de la paix et partisan de la douceur. Il porta ses soins à représenter qu'il étoit important de ne faire à ce sujet aucun éclat qui ne fût concerté avec le Roi, parce que rempli de zèle pour le bien de l'Église, autant que Rome pouvoit l'être, il étoit en état de juger sainement des mesures nécessaires pour le repos de son Royaume, et il vint à bout de le persuader : « Dieu merci, disoit-il, en écrivant au ministre de France, le Pape est bien déterminé à ne rien faire contre le sieur de la Porte, ni contre la consultation des cinquante avocats, ni contre les douze évêques par voie d'autorité, s'il n'en est requis par le Roi même ; il reconnoît que S. M. s'y prend comme il le doit souhaiter ; mais il demande que cela continue, et qu'on emploie tous les moyens canoniques pour réprimer les excès qu'il voit avec une extrême douleur croître de jour en jour dans le Royaume. Les cardinaux ont aussi la confiance qu'il ne sera rien négligé du côté de la Cour pour la même fin, et tant qu'ils seront dans cette persuasion où je ne cesse de les confirmer, ils ne presseront pas S. S. d'agir ; ce ne seroit que dans un cas de refroidissement de notre part où ils s'échaufferoient de leur côté » (1)

Polignac ne déploya pas moins de talent dans l'examen de problèmes délicats, comme le projet du canal de Provence, la convocation au concile de 1724 des suffragants immédiats du

(1) Faucher, *op. cit.*, II, p. 335-340.

Saint-Siège en France, les évêques du Puy et de Dôle, auxquels il fit faire défense par Morville de se rendre, parce qu'on ne pouvait espérer que la majorité des assistants « se départissent des maximes qui, depuis quelques siècles s'étoient introduites au delà des monts contre les règles que la France avait conservées » (4), — l'affaire des loges, ou les incidents de la Trinité du Mont.

..

L'affaire de la Trinité du Mont est une de celles qui donnèrent le plus de mal à Polignac. La France possédait depuis le règne de Charles VIII à cet endroit de Rome un terrain sur lequel se trouvaient l'église de la Trinité et le monastère des Minimes. On accédait de la place d'Espagne aux divers bâtiments par un de ces perrons monumentaux, fort en honneur en Italie.

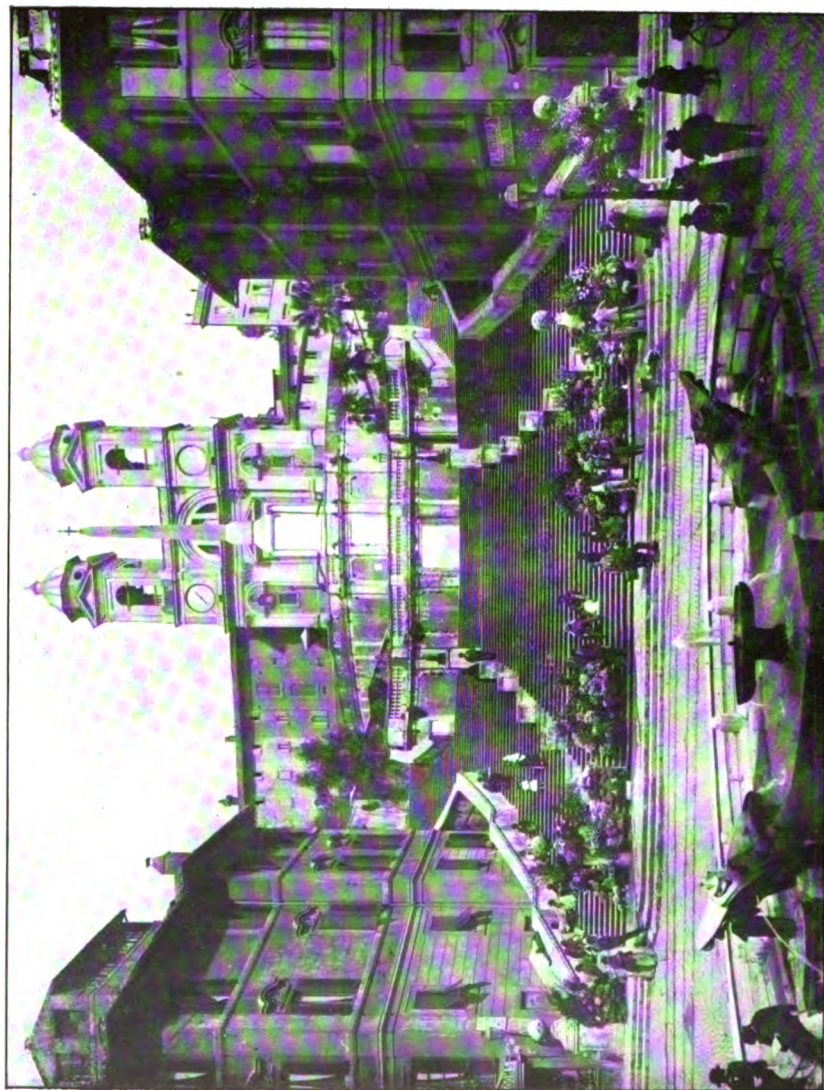
Au moment où le cardinal prenait possession de son poste, il se trouva en présence d'une restauration de la *scala*, ordonnée par l'abbé de Tencin, son prédécesseur. Tencin désirait commémorer cet événement en faisant graver sur les murs reconstruits des inscriptions latines soigneusement composées. Voici comment il avait combiné ces « ricordi » :

INSCRIPTION POSÉE AU-DESSOUS DU BALCON QUI FAIT PERSPECTIVE
A LA RUE DE LA CROIX.

D. O. M.

INNOCENTIO XIII. BENEDICTO XIII. PP. MAXIMIS
LUDOVICO XV REGE CHRISTIANISSIMO
PETRO DE GUERIN DE TENCIN ARCHIEP. EBREDUNENSI
REGIS APUD S. SEDEM NEGOTIIS PRÆPOSITO
CŒPTUM ET ABSOLUTUM
M. DCC. XXIV

(4) Faucher, *op. cit.*, II, p. 253 et sv. L'immédiateté de l'église du Puy remonte à 999, date à laquelle l'évêque Théotard obtint de Sylvestre II le privilège de dépendre directement du Siège apostolique. Cf. *Œuvres de Gerbert, pape sous le nom de Sylvestre II*, ed. Olleris, Clermont-Ferrand, 1867, in-4°, p. 146-147. Ce privilège fut souvent confirmé, notamment en 1051, 1053, 1105, 1145. Voir les historiens de Notre-Dame du Puy : Odo de Gisse, Théodore, etc.



ÉGLISE ET ESCALIER DE LA TRINITE DU MONT

INSCRIPTION POSÉE EN HAUT DE LA PREMIÈRE RAMPE DU DEGRÉ
EN MONTANT DE LA BARCACCIA.

D. O. M.
SEDATE BENEDICTO XIII
PONT. MAXIMO
LUDOVICO XV
IN GALLIIS REGNANTE
EIUSQUE APUD SANGTAM SEDEM
NEGOTIIS PROPOSITO
MELCHIORE S. R. ECCLESIAE
CARD^{LI} DE POLIGNAC
ARCHIEPISCOPO AUSCITANO
AD SACRAE AEDIS ALMAEQUE URBIS
ORNAMENTUM
AC CIVIUM COMMODUM
MARMOREA SCALA
DIGNO TANTIS AUSPICIIS OPERE
ABSOLUTA
ANNO DOMINI MDCCXXV

INSCRIPTION POSÉE AU DESSUS DE LA BALUSTRADE QUI EST AU REZ-DE-
CHAUSSÉE DE LA PLACE DE LA TRINITÉ DU MONT, AU HAUT DE LA
SECONDE RAMPE EN MONTANT.

D. O. M.

MAGNIFICAM HANC QUAM SPECTATOR MIRARIS SCHALAM
UT COMMODAM AC ORNAMENTUM NON EXIGUUM
REGIO CENOBIO IPSIQUE URBIS ALLATURAM
ANIMO CONCEPIT LEGATAQUE SUPREMIS IN TABULIS PECUNIA
UNDE SUMPTUS SUPPEDITARENTUR CONSTRUI MANDAVIT
NOBILIS GALLUS STEPHANUS GUEFFIER
QUI REGIO IN MINISTERIO DIU PLURES APUD PONTIFICES
ALIOSQUE SUBLIMIS PRINCIPES EGREGIE VERSATUS
ROMAE VIVERE DESIT XXX JUNII MDCLXI.
OPUS AUTEM VARIO RERUM INTERVENTU
PRIMOSUR CLEMENTE XI
CUM MULTI PROPONERENTUR MODULI ET FORMAE

IN DELIBERATIONE POSITUM (1)
DEINDE AB INNOCENTIO XIII STABILITUM
ET R. P. BERTRANDI MONSINAT TOLOSATIS
ORD. MINIMORUM S. FRANCISCI DE PAULA CORRECTORIS GENERALIS
FIDEI CURAEQUE COMMISSUM AC INCHOATUM
TANDEM BENEDICTO XIII FELICITER SEDENTE
CONFECTUM ABSOLUTUMQUE EST
ANNO JUBILAEI M.DCC.XXV (2).

Le 17 octobre 1724, le cardinal de Polignac faisait au comte de Morville certaines réserves relatives à ce projet de son prédécesseur :

Je joins icy un billet du Père Monsinat, avec la copie de l'inscription qu'il a projeté de mettre sur la face d'un mur qui soutient une petite terrasse au milieu du grand escalier de la Trinité du Mont. Celle qu'on nous avoit envoyée pour ce lieu là n'étoit pas latine. Tout au plus haut de l'ouvrage sera celle qui doit contenir les noms du Pape et du Roy seulement ; car, pour moy, quoy qu'en dise le fondateur, je n'y ay que faire. M. d'Embrun s'est placé dans un autre endroit assés loin de l'escalier et vis à vis d'une rue qui aboutit au pié de la grande terrasse qu'il a fait construire avec le P. General et qui sera fort belle (3)...

Voici ce que disait le P. Monsinat au cardinal :

Monseigneur,

J'ay l'honneur d'envoyer à Votre Eminence l'inscription qui doit être placée au milieu de l'escalier. Je la supplie très humblement de marquer à M. le comte de Morville qu'on doit en placer une autre dans le lieu le plus éminent et le plus honorable, où il ne sera fait mention que du Pape régnant, du Roy et du ministre. Sans cette précaution, il seroit aisé de prendre le change et le ministre se plaindrait infailliblement de ce qu'il n'est pas fait mention du Roy dans celle que je vous envoie. Je ferai travailler incessamment à l'autre.

J'ay l'honneur d'être, avec une très profonde vénération, Monseigneur, de Votre Eminence, le très humble, très obéissant et très obligé serviteur,

Monsinat (4).

(1) Ligne disparue au moment de la gravure de l'inscription.

(2) Aff. étr. Rome. Corr. t. 639 cité in *Corresp.*, vii, 55. M. l'abbé Lecellier, chapelain à Saint-Louis des Français, a bien voulu collationner le texte ici reproduit avec celui de l'inscription actuelle de l'escalier, texte identique à celui qui avait été proposé. Nous le remercions de son obligeance. C'est à lui également que nous sommes redevable de la vue de la Trinité du Mont qui illustre ces pages.

(3) Aff. Etr. Corr. t. 639. Orig. signé.

(4) Aff. étr. Rome. Corr. t. 638. Lettre autogr. signée.

Tencin ne se montra pas très satisfait des corrections proposées. Le 22 mai 1726, il écrivait à M. du Theil :

J'ai l'honneur de vous envoyer, Monsieur, la copie de l'inscription que vous m'avez demandée. Outre toutes les réflexions qu'il y a à faire par rapport à l'injustice, et si j'ose le dire, au larcin qui m'est fait, je prend la liberté d'en ajouter une qui intéresse la gloire du Roy et de la nation, et que je vous confie sans vouloir m'ériger en critique de M. le cardinal de Polignac.

L'expression *regnante in Galliis* marque seulement l'époque et exclut en quelque manière le droit du Roy sur le lieu et sur l'édifice où l'inscription est placée, au lieu que la mienne, beaucoup plus simple et plus courte, conserve dans son entier les prétentions de la Couronne sur l'escalier et sur la montagne, chose qui m'a paru de si grande importance que je n'ai jamais voulu partager avec aucun officier du Pape le soin et l'inspection de cet ouvrage, quoiqu'avant moy on eût consenti qu'il seroit nommé une personne par le Roy et par le Pape pour y présider également.

Soyez persuadé, Monsieur, je vous en prie, que personne ne vous honnore plus parfaitement que votre très humble et très obeissant serviteur.

L'arch. P. d'Embrun.

Pièce jointe à la lettre de Tensin à M. du Theil du 22 may 1726.

D. O. M. Sedente Benedicto XIII P. M. Regnante in Galliis Ludovico XV, et ejus negotiis apud Sanctam Sedem Praeposito Melchior card. de Polignac, archiepiscopo Auscitano, ad sacrae ædis et urbis ornamentum, ad civium commodum, marmorea scala digno tantis auspiciis opere absoluta anno Domini M.DCCXXVI Innoc. XIII. Bened. XIII. P. P. M. M. Lud. XV. Rege christianissimo

Petro de Guérin de Tencin archiep° Ebredun. Regis apud Sanctam Sedem negotiis Praeposito (1).

Tandis que l'on discutait ainsi sur la latinité des inscriptions, un premier incident vint à se produire qui posa la question de la surveillance et de la police de la Trinité du Mont et de ses dépendances.

Voici en quels termes Polignac exposait les faits au comte de Morville :

A Rome, ce 1^{er} aoust 1726.

... Il arrive un incident par rapport au grand escalier de la Trinité du Mont, sur lequel je ne puis rien décider sans ordre. Toute la ville de Rome, dans les grandes chaleurs, aime à passer les nuits dehors, et ce lieu est plus fréquenté que tous les autres par sa fraîcheur et par sa beauté. Cela ne se fait point sans que la canaille y commette beaucoup de désordres dont les

(1) Aff. étr. Rome. Corr. t. 675. pl. 46 et 47.

honnêtes gens se plaignent et sont scandalisés. L'unique remède est qu'il y ayt des gardes pour les empêcher, mais qui les y mettra? Le gouverneur n'oseroit y envoyer ses sbires, parceque c'est un terrain françois et sous les armes du Roy. Le ministre d'Espagne prétend être dans l'usage de régenter tout ce quartier comme une annexe du palais et de la place qui en porte le nom. En effet, il y envoie ses soldats entretenus, qui chassent, qui battent le tiers et le quart sous prétexte de corriger les mœurs, et on m'en a porté des plaintes. J'en ay fait parler à d. Félix [Cornejo] et j'en ay parlé moy-même au cardinal Belluga, qui ne savent qu'alléguer la possession où ils estoient avant que l'escalier fût baty. J'ay dessein de traiter la chose avec toute l'honnêteté possible, mais je ne veux pas favoriser l'usurpation d'un droit qui n'appartient qu'au Roy. Ayès la bonté de me dire ce que je dois faire et quel expédient je puis proposer... (1).

En même temps, le cardinal mandait ce billet à don Félix Cornejo :

A Rome, ce 5 aoust 1726.

Il m'est revenu, Monsieur, par un des principaux ministres de cette cour, que les soldats entretenus pour la garde du palais et de la place d'Espagne avoient maltraité pendant la nuit quelques gens du peuple qui commettoient des désordres sur le grand escalier de la Trinité du Mont. On s'est adressé à moy pour m'en porter les plaintes, parcequ'on sait bien que ce lieu, acheté par le roy Charles VIII, et qui vient d'estre basti et décoré nouvellement, appartient tout entier à la France, aussy bien que l'église, le monastère et tout le terrain des Minimes françois. Le profond respect que j'ay et que je dois toujours avoir pour S. M. Catholique a fait que je n'ay répondu autre chose, si ce n'est que je vous en donneroïs avis, afin de pouvoir ensuite concerter avec vous de quelle manière on en pourroit user pour sauver en mesme temps tous les égards. Je croy qu'il seroit bon d'en écrire de part et d'autre à nos maîtres et d'attendre qu'il leur ayt plu de nous faire savoir leurs volontés. Il me déplait fort que la situation présente nous empêche de nous voir, parceque nous discuterions mieux la matière ensemble. Soyez persuadé, Monsieur, que personne au monde ne vous est plus absolument dévoué que, etc (2).

Le 3 août 1726, don Félix Cornejo répondait ainsi au cardinal de Polignac :

Votre Eminence sçait que, dans cette cour, les couronnes jouissent du privilège de donner une espèce de protection dans le terrain accordé aux fran-chises, soit des palais qui appartiennent à ces mesmes couronnes, soit de ceux que leurs ministres habitent, sans que pour cela la propriété de ce

(1) Aff. étr. Rome, *Corr.*, t. 676. fol. 176. Orig. signé.

(2) Aff. étr. Rome, *Corr.*, t. 676. fol. 201. Copie.

terrain ni celle des maisons, couvents ou églises qui y sont bâtis, soit réputée lésée.

Tout le terrain de l'escalier de la Trinité du Mont et mesme la rue qui passe devant le couvent et à laquelle se termine ledit escalier ont toujours été compris dans l'estendue du territoire du palais d'Espagne, qui s'est toujours conservé dans la possession d'y faire tous les actes que font les ministres étrangers dans l'estendue du territoire de leur habitation.

Il résulte de là que le palais ne peut perdre le droit dont il a toujours joui, quoiqu'on ait basti sur le lieu un escalier pour son ornement et pour la commodité du public.

V. É. ni aucun autre ministre étranger ne verroit commettre des insolences dans le territoire que la coutume met sous la protection de son palais, sans y remédier ; autrement, ces territoires deviendroient des endroits libres à tous les malfaiteurs qui y vivroient avec impunité. De là, V. É., qui avoue qu'il s'est commis des désordres sur le terrain de la Trinité du Mont, sentira la nécessité dont il est que les soldats d'Espagne veillent à empêcher que ces désordres ne se continuent, puisque ce terrain est dans l'étendue des franchises du palais d'Espagne.

Je croy que V. É., lorsqu'elle aura réfléchi sur ce que je viens de lui représenter, jugera qu'il n'est point nécessaire d'embarrasser aujourd'hui nos cours de cette question, et qu'au contraire elle demeure satisfaite et jugera qu'on doit savoir gré au Roy Catholique de faire veiller à ce que l'on garde le respect dû à un terrain qui, comme le dit V. É., appartient à S. M. Très Chrestienne. Je dirois la même chose, quand mesme les armes de France seroient à cet escalier comme elles sont à l'église, et qu'il est de la dignité de cette couronne que le privilège de ces ministres ne pouvant pas s'étendre au delà du territoire de leur palais, le terrain en question soit protégé par une autre couronne, plus tost que d'estre exposé aux procédures des Sbirres. Mais V. É. sçait que ces armes n'ont point esté mises à l'escalier, parceque l'on a connu qu'en cela on auroit pu préjudicier à la possession où est le palais d'Espagne, sur laquelle il me paroît que le cas présent ne devoit point faire former de contestations, et je prévois que le Roy mon maistre sera extrêmement sensible à l'avis qui lui sera donné de ce que, sous son règne, on forme une contestation qu'on n'a jamais pensé à susciter pendant tant de siècles. En un mot, aucune couronne ne jouit et n'a jamais joui du privilège de la protection du territoire dans un terrain séparé de celui de son palais ou du palais habité par son représentant, quoiqu'il y eût plusieurs églises dont elle est patronne et sur lesquelles sont ses armes (1).

A quoi, le cardinal répliquait le 10 août :

Je reçois hier au soir, Monsieur, la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire. Comme je n'étois pas suffisamment instruit des choses dont vous m'informés pour rendre une réponse à ceux qui me l'avoient demandée, je

(1) Aff. étr. Rome, *Corr.*, t. 676. fol. 203. Copie.

vous suis obligé de me les avoir expliquées si distinctement. Nous trouverons moyen de nous en entretenir. En attendant, soyez persuadé, Monsieur, etc. (1).

Il ne semble pas que les ministres du Roi aient été fermement décidés dans cette affaire.

Le 19 août 1726, le comte de Morville écrivait au cardinal de Polignac :

Le Conseil du Roy n'a point encore trouvé d'expédient pour terminer l'incident qui arrive par rapport au grand escalier de la Trinité du Mont, et je ne cacheray point à V. E. qu'on souhaiteroit qu'elle en suggérât quelqu'un. C'est ce qu'on espère qu'elle pourra faire après avoir traité de nouveau avec M. le cardinal Belluga (2), pourveu que, de son côté, il apporte dans cette discussion des dispositions aussi bonnes que celles de V. E.

Cette matière m'engage à prier V. E. de me donner quelques éclaircissemens sur ce qui fait le sujet des plaintes dans lesquelles se répand depuis longtems et assez hautement M. l'archevêque d'Embrun. Il prétend que son nom n'a point été conservé dans celle des inscriptions de l'escalier où il lui avoit été accordé qu'il seroit. V. E. juge bien que, lorsque je luy écris sur pareille chose, c'est uniquement dans le désir de pouvoir répondre à ce prélat ce qu'il convient... (3).

Et le 3 septembre suivant :

Le Roi, qui approuve beaucoup que V. E. ait évité tout engagement dans l'affaire de l'escalier de la Trinité du Mont, ne lui donne point encore d'ordres sur ce sujet, Sa Majesté espérant toujours que vous pourrez trouver quelque expédient et le luy suggérer. Elle le souhaite d'autant plus qu'elle a reconnu quelque fondement à ce que D. Félix Cornejo allègue en faveur de la cause des Espagnols dans la réponse qu'il a faite à V. E. (4).

Le cardinal de Polignac faisait ainsi connaître son point de vue au comte de Morville, par lettre datée de Rome, le 5 septembre 1726 :

... Je ne saurois suggérer aucun expédient sur ce que j'ay mandé par rapport au grand escalier de la Trinité du Mont, jusqu'à ce que j'aye parlé au cardinal Belluga, et même pour plus grande sûreté au cardinal Benti-

(1) Aff. étr. Rome. Corr., t. 676, fol. 201 v^o copie.

(2) Belluga (de) de Moncada (Louis Antoine), né en Grenade le 30 novembre 1662, évêque de Carthagène (1705); vice-roi du royaume de Valence (1706) et capitaine général des troupes de Murcie, évêque de Cordoue; cardinal (1719), chargé des affaires d'Espagne; décédé le 22 février 1743. Le cardinal de Polignac le nommait : *prælatorum speculum*.

(3) Aff. étr. Rome. Corr., t. 680, fol. 329 v^o. Orig. signé.

(4) Aff. étr. Rome. Corr., t. 680, pl. 347 v^o. Orig. signé.

voglio (1), qui doit venir après les chaleurs prendre possession du palais d'Espagne. Vous avez vu les prétentions de D. Félix Cornejo. Je n'ay pas voulu les attaquer sans ordre, quoy qu'elles me paroissent exorbitantes, pour ne pas exciter une querelle avec l'Espagne, dans le temps qu'on voudroit la ramener si on pouvoit. Je me suis contenté d'avoir une déclaration bien expresse de ses motifs pour les mettre sous les yeux du Roy et de son Conseil.

Il est très vray que, même depuis l'abolition des franchises, les ministres de cette couronne ont toujours soutenu que la place qui en porte le nom étoit de leur juridiction. Ils n'ont jamais cessé d'avoir au moins huit soldats pour la garder, qui ne permettent pas aux shirres d'y faire la moindre exécution, ny même d'y passer. Peu à peu, cette autorité s'est étendue dans la colline de la Trinité du Mont, qui commence au bout de cette place, et où il y avoit autrefois des arbres. Les Minimes françois, ayant su qu'il se commettoit la nuit des désordres, non seulement là, mais encore sur leur terrasse et jusque sur le perron de leur église, ne les pouvant pas empêcher par eux-mêmes et ne voulant point appeler des shirres sous les armes du Roy, ils aimèrent mieux prier le ministre d'Espagne d'y envoyer ses soldats pour en écarter la canaille, et voilà l'origine de cette possession, qui comprend toute la place, les maisons qui l'entourent, si éloignées qu'elles soyent du palais, et de plus l'escalier, la longue terrasse, les degrés de l'église, et en un mot tout le terrain de la France où cette troupe, dégagée de la garnison de Portolongon, tantôt plus tantôt moins forte, régente absolument. Les ministres du Pape le voyent avec peine, mais n'osent ouvertement s'y opposer, et, sur les nouvelles plaintes de quelques particuliers, ils vouloient m'engager à y mettre obstacle par le droit de propriété, qui n'est pas douteux. Comme je n'ay ni les moyens de le faire, ny la pensée de m'en servir à force ouverte, quand je les aurois, je n'ay pu qu'en donner avis au Roy, qui doit être informé de tout.

Après cela, si vous m'ordonnés de dire mon sentiment d'avance et sans avoir parlé aux deux Cardinaux qui servent le Roy catholique, je vous diray : 1^o Que, selon moy, les Espagnols ne sont point fondés à faire ainsi les maîtres dans un lieu qui ne leur appartient par aucun titre, et que leur possession est entièrement usurpée, mais qu'il sera difficile de les faire convenir de leur tort, et qu'ayant des gens armés pour le soutenir, dès que nous n'en avons pas, il est impossible de les contraindre à céder ; 2^o Que le vicaire et le gouverneur qui en ont, les laissant faire et ne les troublant point, quoyque intéressés à conserver le droit du Pape, on ne peut rien attendre de leur part ; 3^o Que, si on ne juge pas qu'il soit à propos de laisser pour un tems tomber la chose et la dissimuler, on pourroit, afin de sauver en cette occasion l'honneur de la France, prier le ministre d'Espagne d'étendre ses soins jus-

(1) Bentivoglio (Corneille), né à Ferrare le 27 mars 1668. Successivement gouverneur de Montalto (1698) ; clerc de la chambre apostolique (1706) ; commissaire des armes de l'Etat ecclésiastique (1707) ; nonce à la Cour de France (1711-1719) et archevêque de Carthage (1712) ; légat en Romagne ; ministre d'Espagne en la Cour de Rome (1726). Décédé à Rome le 30 décembre 1732.

qu'aux lieux de son voisinage, qui sont au Roy, par la fraternité qui doit être toujours entre les deux branches de la maison de Bourbon. Par là, tout demeureroit comme il est, parce qu'on ne peut faire autrement, mais sans l'aveu d'une juridiction, qui n'est ny légitime ny convenable.

Je ne sçay de quoy M. d'Embrun se plaint ny de quoy il peut se plaindre. Son nom, qu'il luy a esté permis de faire graver, se trouve en gros caractere sur un marbre qu'il a fait poser luy mesme avant que de partir et qu'on n'a jamais pensé à oster depuis. Je ne croy pas qu'il ayt prétendu qu'on le répétât dans toutes les inscriptions. Il y en a trois et je ne me suis mêlé d'aucune. C'est le P. Monsinat qui les a faites luy seul. Je l'avois prié de n'y point parler de moy, parce que je n'avoys aucun mérite dans cet ouvrage ; mais, comme il a été finy de mon tems, ce bon père me répondit qu'on ne pouvoit se dispenser de le dire dans la dernière. Vous devez les avoir reçues présentement... (1).

Ces explications détaillées convainquirent-elles le comte de Morville? On peut en douter, en lisant les billets adressés au cardinal par le ministre. Voici ces documents :

A Fontainebleau, le 26 septembre 1726.

... Sur la lecture de ce que Votre Eminence a mandé de nouveau touchant le grand escalier de la Trinité du Mont, le Roy a trouvé que l'affaire ne periclitoit point, et Sa Majesté attendra, pour vous marquer ses dernières intentions, que vous ayez conféré avec les cardinaux Belluga et Bentivoglio... (2).

8 octobre 1726.

Il n'y a jusqu'à présent aucun party pris touchant l'escalier de la Trinité du Mont, et Votre Eminence fait tout ce que le Roi désire en se tenant en situation ou de laisser tomber la chose ou de la reprendre, soit en suivant la proposition que vous avez faite, soit en recourant à d'autres expédients qu'on pourra imaginer... (3).

A Rome, il en résulta un certain froid entre les représentants de l'Espagne et de la France.

Le jeudi 19, lisons-nous dans la *Correspondance* (4), le cardinal Bentivoglio fit chanter le *Te Deum* dans l'église de la nation espagnole pour le jour de la naissance de S. M. catholique, les ministres et les ambassadeurs furent tous invités. Il fut suivi d'un repas. Le cardinal de Polignac n'y fut point prié.

(1) Aff. étr. Rome. *Corr.*, t. 677, fol. 10 v°. Orig. signé.

(2) Aff. étr. Rome. *Corr.*, t. 680, fol. 382, Or. sig.

(3) Aff. étr. Rome. *Corr.*, 680, fol. 391, Or. signé.

(4) VII, p. 310, 26 déc. 1726.

Un nouvel incident allait encore sinon compliquer les choses, au moins retenir l'attention de Polignac.

Le 30 septembre 1728, le cardinal en informait ainsi le garde des sceaux Chauvelin :

Il vient d'arriver un grand malheur à la Trinité du Mont. Un bout de la grande muraille qui soutenoit la terrasse est tombé tout d'un coup. Il en est sorti un torrent d'eaux qui ne s'étoient point écoulées depuis qu'on l'avoit bâtie. Le reste de l'édifice paroît en danger; on tache de le soutenir par des étays, mais il y a tout à craindre. Les Religieux sont en procès avec l'architecte et l'entrepreneur... (1).

D'autres détails étaient contenus dans une lettre du 7 octobre 1728, mandée de Frascati.

... L'accident arrivé à la Trinité du Mont a produit une émotion de la communauté contre le P. Monsinat [ex-général des Minimes]. Persuadé qu'un jeune professeur ami du nouveau général en est le principal auteur, il avoit demandé une obédience pour le faire partir, et, ne l'ayant par obtenue, il s'est chagriné à tel point qu'il a voulu partir lui-même. J'ay fait inutilement ce que j'ay pu pour l'en dissuader, et je luy ai représenté que ses ennemis ne manqueroient pas de dire qu'il quitte la partie au lieu de penser au remède. Il m'a dit qu'un procès de famille et sa mauvaise santé le rappeloient à Toulouse, mais il vient de m'avouer par une lettre la véritable cause de son dépit. Je tâcheray encore de le retenir, et je m'emploieray volontiers à pacifier ces troubles monastiques. Ce n'est pas une petite affaire, comme vous savés... (2).

Le 14 octobre 1728, Polignac écrivait encore sur le même sujet :

J'ay enfin déterminé le P. Monsinat à ne point partir de Rome. Il met à la vérité une condition à cette déférence, c'est que je me joigne à luy pour faire chasser le jeune Minime dont il se plaint (3). Celui-cy peut avoir de grands torts à son égard, mais il n'est pas sans mérite ny sans amis. Leur querelle vient du chapitre tenu à Pesaro. Il m'a prié de ne le point condamner sans l'entendre; je l'écouteray quand il voudra, et mon avis seroit que ce Religieux donnant au P. Monsinat toutes les satisfactions imaginables pour le passé, aussy bien que toutes les sûretés par une meilleure conduite à l'avenir, un généreux pardon mit fin à cette rancune, et que toute la com-

(1) Aff. étr. Rome. *Corr.*, t. 695, fol. 237. Orig. signé.

(2) Aff. étr. Rome. *Corr.*, t. 695, fol. 278 vo. Orig. signé.

(3) Fr. François Bertrand.

munauté ne songeât plus qu'à travailler de concert tant aux réparations de la muraille qu'aux précautions à prendre pour l'escalier (1).

Le malheureux Bertrand, qui devait être le bouc émissaire de l'accident, fut défendu par Polignac lui-même auprès de Chauvelin.

Le 2 décembre 1728, le cardinal donnait au ministre les résultats de son enquête :

Après avoir bien examiné par temoins la conduite du P. Bertrand, je ne l'ay pas trouvé si coupable que le P. Monsinat l'avoit cru. Toute sa faute consistoit en ce qu'il avoit murmuré comme les autres de la ruine arrivée à la Trinité du Mont et soutenu que la communauté n'étoit pas obligée à la réparation, puisqu'elle n'avoit eu nulle part à l'ouvrage. Il a fait, par mon ordre, toutes les soumissions raisonnables à son ancien supérieur, qui les a reçues chrétiennement, en présence du général. Après quoy, le P. Monsinat a voulu partir pour Toulouse avec le P. Taste, qu'il en avoit tiré pour le conduire à Rome, et que les autres ne pouvoient souffrir. Il m'a donné sa parole de revenir au printemps, et c'est tout ce que j'en ay pu obtenir. En attendant, il m'a laissé un mémoire dont je vous envoie la copie. Je verray quelles mesures on pourra prendre avec si peu de moyens pour remédier au mal (2).

En 1731, les « moyens » n'étaient pas encore trouvés et l'escalier restait presque ruiné et sans les inscriptions chères à Tencin.

..

Las de subir le joug des Génois, les Corses désiraient se délivrer d'une domination tracassière pour se placer sous la protection d'une nation plus éclairée. Ils délèguèrent à Rome le chanoine Orticoni, vicaire général de l'évêque d'Aleria, avec pleins pouvoirs de traiter avec le représentant de la France.

Orticoni demanda audience à Polignac et lui exposa : « que les peuples de la Corse étaient prêts à se mettre sous la protection de tout prince qui voudroit la leur donner, et même à le reconnoître pour leur Roi à deux conditions, l'une qu'il fût catholique, et l'autre qu'il leur accordât certains privilèges dont on pourroit facilement convenir. La puissance du Roi, les moyens qu'il a de les

(1) Aff. étr. Rome. Corr., t. 695, fol. 331 ^{vo}. Orig. signé.

(2) Aff. étr. Rome. Corr., t. 696, fol. 182. Orig. signé.

délivrer et le peu de satisfaction qu'il devoit avoir de la conduite passée et présente de la république [de Gênes], leur avoit fait imaginer que S. M. pourroit écouter leurs propositions et prendre leur défense ».

Le cardinal répondit, aux dires du P. Faucher qui rapporte cet entretien, « que les offres d'Orticoni trouveroient des difficultés : 1° le peu d'honneur et de justice qu'il y a, lorsqu'on n'est point en guerre actuelle avec une Puissance, à protéger un soulèvement; 2° le mauvais exemple qu'on donne aux autres, et dont on peut quelquefois se repentir soi-même; 3° l'engagement où cela pourroit mettre S. M. avec l'Empereur qui donnoit du secours aux Gênois; 4° la jalousie qui se réveille toujours en Europe quand on voit la France acquérir ou prétendre un pouce de terre ».

Le chanoine, poursuit Faucher, opposa aux raisons du cardinal la justice de sa cause et la tyrannie des républicains dont il lui fit une peinture affreuse; enfin leur insolence envers le Roi, qui l'autorisoit à se venger d'eux à la face de toute l'Europe. Le cardinal lui demanda « s'il n'avoit pas tâté quelqu'autre Puissance »; il lui répondit que de sa part il n'avoit fait aucune démarche, mais qu'on lui mandoit de Livourne que l'Espagne, pressentie à ce sujet, avoit répondu qu'elle ne pouvoit penser pour le présent qu'à l'introduction de six mille hommes, et que jusqu'à ce que les Corses se fussent emparés de quelque place, on ne regarderoit pas l'entreprise de leur faire changer de maître comme facile ». Au bout du compte, Polignac promit à Orticoni d'en référer au gouvernement français.

Le Ministre des Affaires Etrangères répondit quelques jours plus tard que « quand le Roi auroit prévu les propositions faites au cardinal, S. M. ne l'auroit pas chargé de répondre autrement que S. E. avoit répondu à l'envoyé de Corse, que tout concouroit pour qu'on ne se prêtât pas à de pareils projets, et que s'il revenoit à la charge, il falloit toujours lui parler dans le même esprit, lui promettant au reste le plus grand secret sur ses démarches, que les Gênois sentoient à quel point le Roi avoit sujet d'être indigné des injures faites à son pavillon par leurs armateurs ou corsaires; qu'ils paroissent disposés à calmer son ressentiment, en lui envoyant plusieurs de leurs nobles; qu'on les écouterait, mais

que ce seroit moins leurs justifications que la volonté de S. M. qui seroit suivie pour la satisfaction qui lui étoit due » (1).

*
*
*

Nous retrouvons chez le chargé d'affaires de France la même dignité, le même sens de la mesure et la même fermeté quand se présentent des missions aussi malaisées que celle relative au renvoi de l'Infante, celle des dissentiments de Jacques Stuart et de sa femme ou encore des démêlés avec la cour de Portugal, et nous voyons la personnalité du cardinal sortir grandie d'épreuves telles que l'affaire du marquis Ottieri, la trahison de Pestallozzi ou les attaques du représentant de l'Empereur, Cienfuegos.

« Le Roi de France encore bien jeune (il n'avoit que 15 ans) et non marié, dit le P. Faucher, fut indisposé. Cette indisposition n'eut point de suite, mais elle détermina son conseil à le supplier de penser sérieusement à un prochain mariage, non avec la princesse d'Espagne qui étoit à la cour de France et qui n'ayant encore que six ans, ne donnoit pas lieu d'espérer bientôt de la postérité d'une alliance si auguste, mais avec quelqu'autre princesse sur laquelle il lui plairoit de fixer son choix, et qui fût d'un âge à lui donner bientôt des enfants. C'étoit par conséquent une nécessité indispensable de renvoyer l'Infante; ce que l'on exécuta : mais on garda peu de mesures pour adoucir le chagrin amer que ce renvoi devoit causer à la cour d'Espagne.

(1) Faucher, *op. cit.*, II, p. 471 et sv. Sur le chanoine Orticoni et sur la mission dont il fut chargé par ses compatriotes auprès du gouvernement français, consulter les historiens de Corse de la fin du XVIII^e siècle, notamment Cambiagi, *Istoria del regno di Corsica*, 4 vol. (1770-72); Germanes, *Histoire des révolutions de l'île de Corse* (1771-1776); Pommereul, *Histoire de Corse* (1779).

Les pièces essentielles ont été reproduites par Edouard Driault, *Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs de France* — publié sous les auspices de la commission des Archives au Ministère des Affaires étrangères, t. XIX, *Florence, Modène, Gènes*, 1912, in-8 de cvi et 416 p.

Parmi les derniers travaux, voir Louis Villat, *La question corse au XVIII^e siècle*, dans le *Bulletin de la Société des Sciences historiques de la Corse*, 1912, p. 337-371; — du même, les chapitres XV et XVI de l'*Histoire de Corse* publiée chez Boivin (collection des *Vieilles Provinces de France*). M. Louis Villat prépare une monographie du chanoine Orticoni, qui est à coup sûr une des physionomies les plus originales de la Corse au XVIII^e siècle.

« Ce projet avoit été confié sous le secret au cardinal de Polignac, afin qu'il en fit confidence à Benoit XIII : le saint Pontife, toujours animé d'un vif et pieux désir de conserver la paix entre les Puissances catholiques, écrivit au roi d'Espagne la lettre la plus touchante et la plus pathétique, pour que cette résolution ne refroidît pas la tendresse de l'oncle pour le neveu » (1).

A la demande du cardinal, une correspondance s'établit à cet égard entre le Saint-Père et le Roi, qui fut heureusement complétée, toujours sur les suggestions de Polignac, par des lettres du cardinal secrétaire d'Etat au nonce en Espagne et du Général des Jésuites au confesseur du monarque, le P. Bermudes. Les effets de ces actives démarches aboutirent à la reconnaissance par le ministère espagnol « que la seule nécessité de répondre aux vœux de toute la France et de pourvoir au repos de l'Europe avoit empêché le ministère français d'attendre les années qui manquoient à l'Infante d'Espagne ».

..

Les mêmes bons offices contribuèrent à la réconciliation de Jacques Stuart et de sa femme. « Le chevalier Saint-Georges, raconte Faucher, avoit donné pour gouverneur à son fils un seigneur protestant, d'ailleurs homme de mérite. Ce choix avoit pénétré la princesse d'un vif chagrin ; les choses avoient été portées à une séparation, puisqu'elle s'étoit retirée dans un couvent, assurant avec protestation qu'elle ne rentreroit point au palais du prince son époux, que monsieur et madame Hay n'en fussent sortis. Le Prince protesta de son côté qu'il n'y consentiroit point. Le cardinal de Polignac, aimé et considéré de l'un et de l'autre, gardoit une neutralité parfaite... et rendoit ses respects à l'un et à l'autre qui lui déduisirent les raisons de leur rupture avec beaucoup de vivacité. Il les exhorta tous deux à la réunion, sans entrer dans leurs querelles : ils lui envoyèrent tous deux leurs mémoires... Cette querelle dura longtemps au scandale de tout Rome et au lieu de s'amortir avec le tems, elle s'allumoit tous

(1) Faucher, *op. cit.*, II, p. 260 et sv.

les jours par la fermeté de l'un et de l'autre à ne se point départir de leurs résolutions » (1).

Elle était apaisée quand, par son passage clandestin de Rome à Avignon, Jacques Stuart vint à nouveau préoccuper Polignac. Le traité de 1717 interdisait au Roi de tolérer cette résidence. La Cour de Versailles donna ordre au cardinal de demander au Saint-Père d'insister auprès du roi détrôné de l'Angleterre pour qu'il sortit du Comtat. Il fut malaisé de vaincre les résistances du Pape comme celles du prince, et on dût parler sans ménagement aux cardinaux Lescari (2) et Gualterio, et leur faire entendre que la négociation était « d'une nécessité indispensable », afin d'arriver au résultat désiré. « Le cardinal eut sujet de s'applaudir de ce que cette affaire s'étoit terminée sans qu'il en coûtât au Saint-Pontife pour qui il avoit tant de respect, aucune voie de rigueur, ni aucun procédé reprochable au Roi, son souverain. Les Anglais connurent la sincérité parfaite avec laquelle S. M. remplissoit ses engagements et que ceux qu'il chargeoit de ses ordres avoient soin de les exécuter » (3).

*
* *

Polignac avait besoin de ces approbations et de ces encouragements pour suivre simultanément comme il le faisait les incidents de la vie diplomatique. Ainsi, il devait combattre les protestations des Portugais au sujet de la nomination au cardinalat de Fleury

(1) Faucher, *op. cit.*, II, p. 291 et sv.

(2) Lescari (ou Lercari) (Nicolas-Marie), né à Gênes le 9 décembre 1675. Gouverneur de Pérouse (1717), archevêque de Nazianze (1724), secrétaire d'Etat (1726-1730), cardinal le 9 décembre 1726. Décédé à Rome le 23 mars 1757.

(3) Faucher *op. cit.*, II, p. 332-3. Au début de son séjour à Rome, Polignac avait visité souvent le chevalier de Saint-Georges. A l'occasion de la naissance du duc d'York, en mars 1725, le ministre de France assista aux cérémonies du baptême, présidées par le Pape et « y resta pour dîner » (*Corr.* VII, p. 136. Lettre de Poerson à d'Antin). Le 1^{er} août suivant, la même correspondance constate que « S. E. ne fréquente plus comme auparavant M. le chevalier de Saint-Georges, n'étant jamais comparu depuis son retour de Frascati, et on a conclu finalement que le tout procédé des traités si maniés à présent entre la Cour de Paris et celle de Londres ». (*Id.* VII, p. 189). Il est vrai que huit jours après, l'on constate une reprise de relations, au sujet de l'affaire des Loges, laquelle amène Alberoni et Polignac chez Stuart « qui les a traités à souper ». (*Id.* VII, p. 197).

« sur ce que le Roi de Portugal n'avoit été consulté », mettre en garde le Sacré Collège « sur les inconvénients qui resulteroient si la parité du Portugal étoit une fois établie », et faire sentir aux Couronnes Impériale et Espagnole, au Saint-Siège même « que l'admission de cette parité avec les trois premières Couronnes seroit un nouveau joug imposé au Saint-Siège et au Sacré Collège, puisqu'on ne pourroit plus se dispenser d'accorder les mêmes prérogatives aux cours de Pologne, de Sardaigne et de Venise; en sorte qu'il faudroit dans les conclaves essayer sept exclusives » (1).

Les conséquences politiques de ces observations étoient considérables; Polignac en assumait la responsabilité, de même qu'il n'hésita pas à prendre parti dans la lutte qui se poursuivait autour des successions italiennes et dans les revendications du Saint-Siège au sujet de ses droits sur Parme et sur Plaisance, méconnus par les plénipotentiaires de Séville et ceux de Soissons.

Le cardinal savait d'ailleurs être énergique à l'occasion vis-à-vis de ses propres subordonnés ou de ses compatriotes félons, comme l'abbé de Gamaches ou le directeur de la poste française, Pestalozzi (2), qui avait éventré les paquets de lettres adressées au

(1) Faucher, *op. cit.*, II, p. 305-306.

(2) « On prend ici le parti de faire venir par la poste de Gennes ou de Milan, écrivait le 22 juin 1731 Wleughels à d'Antin. Il court un bruit que le directeur qui est ici et qui décachète les paquets sera continué, attendu qu'il a de la protection; cependant, on sait ici qu'il a des relations à Naples et surtout à Turin, où il a demeuré, et Son Eminence l'a convaincu, et son commis aussi, qu'il a brûlé des lettres, qu'il en a gardées qu'il n'a jamais rendues, et qu'il en a fait remettre les ayant recachetées. La dernière que V. G. m'a écrite avoit été décachetée, et on ne sait plus à qui se fier. Il me semble qu'on ne devrait protéger que ceux qui sont honnêtes ». (O¹. 1960. fol. 404).

Polignac fit arrêter le directeur par les officiers du Pape.

« Toutes les dépositions entendues, lisons-nous sur cette affaire dans l'*Histoire générale et raisonnée de la diplomatie française* (par de Flassau, VI^e époque, Livre III, p. 7 et sv.), et le crime avoué, la justice papale réunit toutes les pièces entre les mains du cardinal de Polignac qui fit conduire le directeur, Pestalozzi à Civita Vecchia pour y être détenu dans la forteresse en attendant l'occasion de le faire passer en France. Cependant les protecteurs du directeur agirent fortement auprès du pape qui dit au cardinal : « qu'on ne trouvoit point d'exemple d'une pareille condescendance envers des ministres étrangers, et que celle-ci pouvait nuire à sa souveraineté dans Rome ». Le cardinal lui répondit qu'il y avoit encore moins d'exemples qu'un pape eût jugé le sujet privilégie d'un prince manquant à son devoir contre ce prince même, parceque la souveraineté du pape dans Rome ne s'étendait pas sur ceux qui étoient sujets actuels de leur souverain propre, et qu'il ne voudroit pas que le roi jugeât le secrétaire ou l'auditeur du nonce à Paris. Le

chargé d'affaires, ou vis à vis des étrangers s'attaquant à la France, comme ce marquis Ottieri, écuyer du Pape, qui avoit composé et fait imprimer un livre sous ce titre : *Histoire des guerres arrivées au sujet de la succession d'Espagne avant la mort de Charles II, le dernier de la Maison d'Autriche sur le trône espagnol*.

Cet ouvrage était une violente diatribe contre Louis XIV et son règne. « Le zèle de l'auteur pour la Maison d'Autriche, assure Faucher, l'avoit tellement aveuglé sur le respect qu'il devoit au chef de la maison de Bourbon, qu'il sembloit n'avoir puisé toutes ses matières que dans les manifestes de l'Empereur et de ses alliés. Il exposoit dans toutes leurs forces les prétentions de l'Archiduc à la Monarchie espagnole et supprimoit ce qu'on avoit dit de plus solide en faveur de son rival, le duc d'Anjou. Il accusoit Louis XIV d'avoir été dans plusieurs occasions infidèle à ses promesses, en traitant avec les Puissances, et prétendoit que ce Prince n'avoit proposé à l'Angleterre et à la Hollande un traité de partage que dans le dessein de les tromper et que le roi Guillaume, instruit de cette duplicité, ne put être rassuré contre la mauvaise foi du monarque français que par une lettre dans laquelle il lui protestoît que quand même le roi d'Espagne designeroit pour son héritier universel son petit-fils le duc d'Anjou, il s'en tiendrait toujours au traité de partage : un délit de l'auteur avoit encore été de passer malignement sous silence les raisons qu'avoit eues le roi T. C. pour accepter le testament. Comme son but étoit de le rendre odieux, il se taisoit sur tout ce qui pouvoit lui être favorable... Pour ce qui étoit de l'abbé de Polignac, l'audacieux écrivain en parlait aussi injurieusement que du roi ; il semoit à pleines mains sur lui l'odieux et le ridicule ; il lui prêtoit des procédés dans sa négociation de Pologne aussi indécens qu'éloignés de son caractère. En un mot, on eut dit que cet historien, soit par ignorance, soit par malignité, eut pris à tâche de s'écarter autant de la vraisemblance que de la vérité » (1).

Polignac protesta auprès du Pape. Ottieri fut suspendu de sa charge d'écuyer, le palais lui fut interdit et il reçut l'ordre de quitter Rome, tandis que l'ouvrage, qualifié de « libelle injurieux

pape céda moins par conviction que par condescendance, et le directeur fut traduit en France ».

(1) Faucher, *op. cit.*, II, p. 374-377.

et téméraire », était prohibé, la suite du manuscrit vouée au feu et les approbateurs blâmés. Dans la suite et sur la demande expresse du cardinal, quelques tempéraments furent apportés à ces sévères sanctions.

Tous les adversaires du cardinal n'étaient pas aussi aisément vaincus. Il est un rival qui, contrariant sans cesse ses projets et cherchant à ébranler le prestige français, fut en lutte constante avec lui et finit, comme nous allons le voir, par imposer ses vues : ce fut Alvare Cienfugos, ministre de l'Empereur et grand électeur au Conclave de 1730.

(*A suivre.*)

ULYSSE ROUCHON.

CHARLES MAURIN

(1856-1914)

(Suite et fin.)

CONTRIBUTION AU RÉPERTOIRE DE L'ŒUVRE DE CHARLES MAURIN

I. — PEINTURE. PASTEL. AQUARELLE. FUSAIN.

SALON DES ARTISTES FRANÇAIS.

1882 :

N° 1809. *Portrait de Mme X.* (mention honorable).

N° 1810. *Portrait de M. X.* [Maurin, père de l'artiste] (au Musée du Luxembourg).

1883 :

N° 1496. *Portrait de Mme X.*

1884 :

N° 1664. *Portrait de Mlle X.* (appartient à M. le Dr Paulin).

N° 1663. *Portrait de M. Rodolphe Julian.*

1885 :

N° 1701. *Portrait de M. Jean Richepin* (appartient à M. Richepin).

N° 1702. *Portrait de Mlle R.*

1886 :

N° 1606. *Portrait.*

1887 :

N° 1633. *Portrait de M. X.*

1888 :

N° 1774. *Etude* (appartient à M. Armand Colin).



CHARLES MAURIN JEUNE
par lui-même
(Propriété de Madame Charles Maurin.)

N° 1773. *Etude* (appartient à M. Shiff).

1889 :

N° 1836. *Etude* pour l'auteur.

N° 1837. id.

1890 :

N° 1647. *Portrait de Mme X.* (appartient à M. H. L.).

N° 1648. *Portrait de M. P. Bouchard* (appartient à M. Bouchard).

MUSÉE CROZATIER DU PUY.

Le Pied-Bot. Copie d'après le tableau de Ribera, du Louvre, peinture
(0.96 × 0.80).

Don de l'auteur en 1876.

Le Prélude de Lohengrin, peinture (0.55 × 0.45).

Acquis par la ville du Puy en 1893.

Maternité, peinture (0.80 × 1 m.).

Envoi de l'Etat en 1894.

La Tragédie, la Danse, la Musique. Esquisses de la décoration du foyer
du théâtre du Puy, aquarelle.

Don de l'auteur en 1894.

THÉÂTRE MUNICIPAL DU PUY.

La Tragédie, la Danse, la Musique, panneaux.

Foyer du public.

MUSÉE MUNICIPAL DE SAINT-ÉTIENNE

La fillette à la poupée, peinture (0.60 × 0.44).

L'Aurore, peinture allégorique ; paysage avec figures (0.795 × 1.400).

COLLECTION HENRY LAURENT, A PARIS.

Femme au corset, peinture à l'huile.

Femme qui rit, id.

Femme aux cheveux rouges, id.

La Hollandaise, id.

Femme au lys, id.

Femme cueillant des fleurs, id.

Portrait de Jeanne enfant, id.

Portrait de Charles enfant, id.

Femme au bouquet, id.

Femme en rouge, peinture à l'huile.

Femme se coiffant, id.

Tête de femme (2) (), id.*

Portrait de Charles, id.

La Vertu entre deux vices, id.

Femme aux gants avec chien, id.

Femme au chien, couchée, id.

Femme au livre. La Science, id.

Portrait de femme, id.

Petit paysage anglais, id.

Femme portant des fruits, id.

Paysage (37), id.

Boutique d'épicerie, id.

Religieuse dans un jardin, id.

Tête de chien, étude, peinture au vaporisateur.

Paysages (10), id.

Marines (3), id.

Femme arrosant ses fleurs, id.

Effet de neige, id.

Chute d'eau, id.

Etude de nu, id.

Femme se frisant, id.

Femme dormant, id.

Etude de canards, id.

Bruyères (Eventail), id.

Jeune fille réfléchissant, pastel.

L'allaitement des enfants, id.

Conversation à la terrasse d'un café, id.

Panorama de Paris, id.

Femme demi-nue se peignant, id.

Déjeuner du matin, id.

Toilette intime, id.

Femme se délaçant, id.

Paysage, id.

Femme couchée, id.

Danseuse (3), id.

Femme nue couchée, id.

(*) Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre de œuvres de même nature groupées sous un seul titre.

- Cabaret de Montmartre* (9), pastel.
Cirque Medrano, id.
Femme nue, id.
Femme lavant, id.
Femme mettant sa chemise, id.
Partie de cartes, id.
Buste de jeune fille, id.
Café chinois, id.
Fillette se regardant dans une glace (2), id.
Femme lavant son enfant, id.
Fillette nue se lavant, id.
Danseuse (3), id.
Femme nue vue de dos, id.
Tendresse maternelle (2), id.
Femme nue (2), id.
Femme au chat, id.
Fillette tenant sa poupée (2), id.
Jeune fille présentant un lis, id.
Femmes nues, id.
Moulin de la Galette, id.
Rayons X à Montmartre, id.
Jeune fille assise sur l'herbe mangeant des fruits, id.
Danse du ventre, id.
Danse espagnole (La Feria), id.
Scène indienne devant une mosquée, id.
Foule travestie devant un bal masqué, id.
Vue de Paris (Omnibus), id.
Pêcheurs à la ligne, id.
La Loïe Fuller, id.
Homme donnant à manger à des oiseaux (Tuileries), id.
Pêcheurs à la ligne assis sur le parapet, id.
Sœurs et communiantes, id.
Scènes parisiennes. Montée en omnibus, id.
 — *Boueux*, id.
Cleo de Mérode en Indo-Chine, id.
Intérieur de Café-Concert, id.
Couple entrant à l'église, id.
Mère habillant son enfant, id.
Voyageurs montant dans un omnibus, id.
Fillette nue assise sur l'herbe, id.
Mère allaitant son enfant, id.
Intérieur d'estaminet. Le joueur de mandoline, id.

- Le Moulin Rouge*, pastel.
Toilette d'un enfant par sa mère, id.
Lutteurs dans une baraque foraine, id.
Femme se promenant au jardin du Trocadéro, id.
Femme berçant une fillette nue, id.
Enfants à une représentation de Guignol, id.
Indigènes à l'Exposition (Parade), id.
Toilette de Bébé, id.
Femme se piquant à la morphine, id.
Le Marché aux fleurs, id.
Sortie d'une redoute masquée, id.
Le Magasin du Louvre (Porte Marengo), id.
Mère nettoyant son enfant, id.
Mère faisant boire son enfant, id.
Marchande des Quatre-Saisons, id.
Nourrice et enfants aux Champs-Élysées, id.
À l'Exposition. La rue des Nations, id.
 — *Le trottoir roulant (2)*, id.
Promeneurs derrière les jardins du Trocadéro, id.
La Danse du ventre, id.
Les bateaux à vapeur. Fête locale, id.
Théâtre japonais. Sada Yacco, id.
Orgie des temps anciens. Allégorie, id.
Scène japonaise, id.
Repos d'un couple au bord de la rivière, id.
Femme peignant une fillette, id.
Fillette nue jouant avec sa poupée, id.
 — *se regardant dans une glace*, id.
 — *mangeant une pomme*, id.
Femme demi-nue se peignant, id.
Fillette nue se lavant les mains, id.
Jeune fille nue se lavant les mains, id.
Fillette nue sortie du bain se chaussant, id.
Toilette d'un enfant, id.
Fillette nue sortant du bain se chauffant, id.
Repos dans les champs, id.
Petit théâtre, id.
Danseuse (2), id.
Femme nue dans un rayon de soleil, id.

Femme nue, pastel et fusain.
Femme se peignant, id.

Femme se baignant, pastel et fusain.

Homme buvant. Etude de buste, aquarelle.

Femme se recueillant, id.

Femme à sa toilette, id.

Paysages (7), id.

Marine, id.

COLLECTIONS DIVERSES.

Portraits de M. et de Mme Jules Brive.

Quais de la Seine, peinture.

Une vue à Londres, id.

Collection de Mme Jules Brive, au Puy.

Le Sacré-Cœur de Montmartre. Etude, peinture.

Collection de M. Dumas, au Puy.

L'Ouvrière, peinture.

La Sérothérapie, id.

Le Père et la Mère du Peintre, id.

Etude de nu, id.

Chasteté (teintes plates).

Petit lever, id.

Fleurs, peinture.

Portrait inachevé, id.

Les Fleurs du mal, id.

Tête de vieille femme, id.

Paysages de la Sarthe, de la Haute-Loire, de Bretagne, peintures.

Femme à la puce, aquarelle.

Femme au châle, id.

Collection de M. le Dr Antoine Dumas, à Lyon.

Scène d'Intérieur, peinture.

(0.70 × 0.80).

Collection de M. Edmond Gueyffier, au Puy.

Le Point du Jour, à Paris, peinture.

Collection de M. Farigoule, au Puy.

Portraits du comte et de la comtesse de Brive.

Collection de M. le comte R. de Brive, à Bouzols.

Portraits de M. et de Mme Léon Mathieu.

Collection de M. L. Mathieu, ancien maire du Puy, juge au tribunal civil d'Avignon.

Portrait de Mme Paul-Lobeyrac.

Collection de M. le baron de Vazelhes à Montbrison.

Portrait de Mme Antoine Jacotin, pastel.

Collection de M. Jacotin, archiviste de la Haute-Loire.

*Portrait de M. Récipon, ancien adjoint au Maire du Puy*¹.

Collection de Mme J. Récipon, au Puy.

Une femme du Puy, portrait à l'huile.

M. et Mme Maurin, id.

Le Dr Reynaud, id.

Mme Reynaud, id.

Mlle Reynaud, pastel.

Le Dr Reynaud, fusain.

La Rieuse, id.

Environs de Saint-Priest, pastel.

Collection de Mlle Reynaud, à Diou (Allier).

Sur les quais de la Seine, à Paris, peinture.

Les Etables, aquarelle (22 × 28).

Collection de M. Ulysse Rouchon, au Puy.

La femme aux cheveux noirs, académie.

Signé en haut à droite. (1.95 × 0.78).

L'Aurore. Triptyque. Toile.

Panneau central : *L'Aurore du Travail.* (0.86 × 1.50).

Panneau de gauche : *L'Aurore du Rêve.* (0.80 × 1.50).

Panneau de droite : *L'Aurore de l'Amour.* (0.80 × 1.50).

Signée dans le panneau de droite, en bas, à gauche : 1891.

Femme à sa coiffure, peinture toile.

Signée en bas, à droite : 1890. (0.65 × 0.55).

Convalescente, peinture toile.

Signée en bas, à droite : 1889. (0.65 × 0.55).

La Science. Panneau, peinture.

Signée en bas, à gauche, 1895 (0.37 × 0.45).

L'Aurore printanière. Plafond de forme octogonale, peinture toile.

(1.90 × 1.60).

La Méridienne, pastel (0.48 × 0.60).

Confidence, id. (0.48 × 0.60).

Solitude, id. (0.62 × 0.45).

Ce qu'on dit près des meules, id. (0.48 × 0.60).

Intimité, id. (0.50 × 0.60).

L'âme de la ville, id. (0.65 × 0.50).

La Femme au bain, id. (0.03 × 0.30).

Lassitude, id. (0.64 × 0.47).

Les papillottes, id (0.64 × 0.47).

Après le bain, id. (0.30 × 0.22).

Mélancolie, id. (0.30 × 0.22).

La femme et le chat noir, id. (0.23 × 0.30).

Un Rêve, id. (0.22 × 0.30).

Etude, pastel (0.62 × 0.47).

Tendresse. Esquisse du tableau *La Sérothérapie*, fusain.

Un coin de Paris, fusain.

Collection de M. X. Vente du 8 décembre 1898.

La Loïe Fuller : Danse du Feu, aquarelles, 7 pièces.

Les Pommes, dessin rehaussé de pastel.

La sieste, pastel.

Sous la douche, id.

L'opulente chevelure, id.

Danseuses, série d'études.

Arabesque, jambe en avant, crayon et aquarelle.

Arabesque, jambe en l'air en arrière, crayon et aquarelle.

Arabesque, première position, crayon et aquarelle.

Danseuse : effet de contre-jour, pastel.

L'attache du chausson, id.

En scène, id.

Arabesque, pas glissé en avant, id.

Au repos, id.

Danseuse à la quatrième position, en l'air, en avant, id.

Danseuse, mettant son jupon, id.

L'habillage de la danseuse, id.

Danseuse attachant son jupon, id.

La Petite Malade, pastel.

Lassitude, crayon et aquarelle.

La Cueillette, pastel.

Dans les Bois, id.

Mon bon Turck, id.

L'effai du miroir, id.

La quarantaine, id.

La surprise, id.

Prête au bain, id.

La Toilette, id.

Deshabillé du Modèle, id.

La Femme nue, id.

Le Miroir, id.

Panneaux décoratifs.

La Vague (2.15 × 1.30).

Le Vertige (2.30 × 0.80).

La Cascade (2.30 × 0.80).

La Ronde (2.15 × 1.30).

En Scène (2.15 × 1.30).

Pin d'automne (2.15 × 1.30).

<i>La Mer</i>	(2.15 × 1.30).
<i>La Toilette</i>	(2.15 × 1.30).
<i>Soins maternels</i>	(2.15 × 1.30).
Exposition Ed. Sagot, 1901.	

II. — DESSIN. GRAVURE. LITHOGRAPHIE.

MUSÉE CROZATIER DU PUY.

Divers dessins et croquis au crayon.

MUSÉE MUNICIPAL DE SAINT-ÉTIENNE.

L'Abondance. Figure de femme. Eau-forte couleur (0.96 × 0.643).

COLLECTION HENRY LAURENT, A PARIS.

Tête d'homme, profil, dessin au fusain.

Silhouette d'homme, id.

Couple accoudé à une fenêtre, id.

Profil buste homme, id.

Femme et Enfant, id.

Homme corrigeant un enfant, id.

Groupe de travailleurs, id.

Femme faisant sa toilette, id.

Etude de main, id.

Homme pensif, id.

Cheval, id.

Bonnes vues de dos, id.

Femme accroupie, id.

Homme réfléchissant (2), id.

Homme assis (2), id.

Femme travaillant, id.

Femme assise (2), id.

Etude de bustes femme et homme, id.

Portrait de femme, buste, id.

Homme dormant (2), id.

Homme appuyant sur son bâton, id.

Homme et femme assis, id.

Etude de femme et enfant, id.

Cain et Abel, dessin au fusain.
Etude d'homme (2), id.
Etude d'hommes et femmes (2), id.
Régates (2), id.
Homme réfléchissant, id.
Etude de bras, id.
Etude d'homme debout, id.
Homme lisant, id.
Homme pensif (2)
Homme à son bureau, id.
Etude de têtes et de corps, id.
Tête d'homme, id.
Femme en deuil, id.
Homme écrivant, id.
Femmes assises vues de dos, id.
Tête de femme, id.
Hommes en conversation, id.
Etude d'hommes couchés, id.
Retour de bal masqué, id.
Déesse et amours, id.
Homme assis, id.
Tête de femme, id.
Femme sortant du bain, id.
Femme pensive (2), id.
Femme nue à genoux, id.
Buste de femme, id.
Conversation (2), id.
Vue de Paris, id.
Homme portant de l'eau, id.
Etude de femme (4), id.
Couple assis, id.
La femme mélancolique, id.
Etude de têtes, id.
Etude d'homme, id.
Femme assise, id.
Marchande ambulante, id.
Paysage (5), id.
Femme et enfant assis, id.
Malade, id.
Femme appuyée contre un mur, id.
Buste de femme de profil, id.
Sous bois, id.

Buste d'homme de profil, dessin au fusain.
Etude d'homme, id.
Etude d'homme et femme, id.
Etude de têtes, id.
Intérieur de couvent, id.
Femmes secourant un homme, id.
Hommes à l'étude, id.
Portrait et buste de soldat, id.
Nourrices assises, id.
Soudard voulant poignarder une femme, id.
Femme à table, id.
Femme se gantant (2), id.
Homme assis, id.
Femme travaillant, id.
Bustes d'homme et de femme, id.
Homme assis et réfléchissant, id.
Buste d'homme, id.
Tête de femme vue de profil, id.
Soldat assis vu de dos, id.
Joueurs, id.
Mendiant, id.
Buste d'homme, id.
Dessinateur, id.
Scène de famille, id.
Tentation, id.
Vue de Paris, id.
Etude de maison, id.
Etude de nu, id.
Vue d'un port, id.
Etude d'homme, id.
Femme assise (2), id.
Portail, id.
Homme et femme sur un banc, id.
Buste de soldat (3), id.
Femme nue assise sur l'herbe vue de dos, id.
Femme assise vue de dos, id.
Cavalier Louis XIII, id.
Paysage, id.
Buste de femme lisant, id.
Etude de femme, id.
Etude de nu, id.
Buste de femme, id.

La tête coupée, dessin au fusain.
Tombereau attelé, id.
Chemin de ronde d'une prison, id.
Homme implorant, id.
Etreinte, id.
Homme assis, id.
Etude de bras, id.
Etude de femmes et hommes, id.
Femmes assises, id.
Paysage (3), id.
Homme aux rayons (allégorie), id.
Femme assise dans un fauteuil, id.
Etude de femme couchée, id.
La Poursuite (2), id.
Tête d'homme de trois quarts, id.
Médecin, id.
Femme lisant un journal vue de dos, id.
Femme assise, id.
Tête d'homme, id.
Etude de nu, id.
Tête de femme, id.
Expérience et étude, id.
Etude de femme, id.
Homme couché, id.
Etude d'homme et de femme, id.
Peintre (3), id.
Etude de nu. Groupe de femmes, id.
Femme se gantant (4), id.
Homme assis, id.
Etude de nu et tête d'enfant, id.
Homme lisant son journal, id.
Homme implorant, id.
Conversation sur un banc, id.
Fidèles dans une église, id.
Scène sous bois, id.
Abbé réfléchissant, id.
Gens à l'audience, id.
Vue de baraques foraines, id.
Etude de bras et de mains, id.
Buste d'homme vu de dos, id.
Etudes de main et de pied, id.
Homme couché Etude de nu, id

- Etude de mains, dessin au fusain.*
La Vision, id.
Femme tricotant, id.
Tête d'homme de face, id.
Etude de femmes repentantes, id.
Couple attablé au café, id.
Homme malade, id.
Conversation d'intérieur, id.
Femme assise, id.
Paysage (2), id.
Etude de cochons, id.
Femme assise sur un banc, id.
La truffe au médecin, la potion au malade, id.
Etude de nu, id.
Etude d'hommes et de femmes, id.
Etude de maison, id.
Homme entrant chez lui, id.
Orateur dans une réunion, id.
Marché en fleurs, id.
Homme accroupi, id.
Tête d'homme vue de trois quarts, id.
Homme assis dans un fauteuil, id.
Buste de femme, id.
Consommateur assis, id.
Femme assise (3), id.
Tête de femme vue de face, id.
Etude de mains, id.
Tête de femme vue de trois quarts, id.
Le châtiment, id.
Portrait d'homme, id.
Prisonnier, id.
Scène d'intérieur. Homme et femme, id.
Après la tourmente. Allégorie, id.
Femme secourant un homme. Allégorie, id.
Etude de femme nue, id.
Le départ, id.
Le Massacre des Innocents, id.
La Justice. Allégorie, id.
L'Enfer. Allégorie, id.
Portrait d'enfant vu de trois quarts, id.
Spectateurs au théâtre, id.
Consommateurs attablés, id.

Femme au chat, dessin au fusain.

Scène d'intérieur. Homme et femme à table, id.

Consommateurs attablés à une terrasse, id.

Vue aux Champs-Élysées. Petite boutique, id.

Honteux trafic, id.

Intérieur de café, id.

Femme nue (3), id.

Femme couchée, id.

Femme nue se frictionnant, id.

Couples assis, id.

Marché aux légumes, id.

Femme nue derrière un grillage, id.

Marchande de fruits, id.

Femme assise (2), id.

Tuileries. Trois personnes sur des chaises, grand fusain (4).

Trois personnes sur un banc, id.

Bonne et Bébé, id.

Nourrice et Bébé, id.

Coin d'un marché aux légumes, id.

Bonne et enfant, id.

Homme qui dort, petit dessin.

Foule dans un Jardin, id.

Bibliothèque publique, id.

Bibliothèque sur les quais, id.

Femme sur un banc, id.

Orangers des Tuileries, id.

Paveurs, id.

Garçon avec un enfant, id.

Station de voitures, id.

Intérieur d'église, id.

Homme tamisant du sable, id.

Gens assis sur un banc, id.

Tombereau, id.

Femme prenant un café, grand fusain.

Femme au marché des légumes, id.

Femme avec bébé, id.

Monsieur avec marchande de gibier, id.

(4) Œuvres de Maurin au fort du Guesclin.

Rue avec gens circulant, grand fusain.
Nounous avec bébés, id.

Boucher et étalère, dessin à la plume.
Femme sortant du bain, id.
Annonce, id.
Hommes prosternés devant une Reine, id.
Etude de femme, id.
Etude de têtes, bras et jambes, id.
Etude d'arbre, id.
Femme assise tenant un chat, id.
Buste de femme (2), id.
Femme se peignant, id.

Enfant en caleçon de bain, dessin au crayon.
Faucheur, id.
Femme nue, id.
Abris, id.
Femme lavant un enfant (3), id.
Danseuse rajustant sa chaussure, id.
Femme se lavant, id.
Femme respirant un bouquet de fleurs, id.
Femme venant de se baigner, id.
Femme mettant un ruban dans les cheveux d'un enfant, id.
Femme donnant à manger à des lapins, id.
Femme se déshabillant derrière un arbre (2), id.
Femme nue se parant avec sa robe, id.
Femme nue à genoux sur l'herbe, id.
Femme nue se déshabillant sur un canapé, id.
Femme nue tenant son peignoir, id.
Femme à genoux prenant de l'eau, id.
Femme demi-nue, id.
Femme respirant un bouquet de fleurs, id.
Femme attrapant un lapin, id.
Femme se déshabillant vue de dos, id.
Femme demi-nue vue de dos, id.
Femme se déshabillant pour prendre un bain, id.
Femme nue s'abritant derrière un arbre, id.
Femme demi-nue assise, id.
Femme nue rêvant assise, id.
Homme et femme se déshabillant, id.
Femme donnant le sein à son enfant, id.



MADAME CHARLES MAURIN

Par Ch. Maurin.

Groupe de femmes en voiture, dessin au crayon.
Femme se reposant, id.
Conversation de sœurs et de communiantes, id.
Liberté éclairant le monde, id.
Femme nue se levant, id.
Femme prenant ses chaussures, id.
Enfant sur un perron d'escalier, id.
Escalier, id.
Devant de la maison (porte), id.
Rue de village, id.
Femme se déshabillant, id.
Tendresse maternelle, id.
Groupe de personnes sur un bateau parisien, id.
Femme lavant une jeune fille, id.
Fillette nue tenant une poupée, id.
Femme se déshabillant pour se mettre au lit, id.
Jeune fille se débarbouillant, id.
Jeune fille nue contemplant sa poupée, id.
Homme accoudé réfléchissant, id.
Tentation de femmes, id.
Portrait de jeune fille vue de profil, id.
Femme nue dans un intérieur, id.
Femme lavant un enfant, id.
Portrait de femme en chapeau, id.
Femme peignant un enfant nu, id.
Femme nue assise, id.
Tête de femme, id.
Femme nettoyant un enfant, id.
Femme berçant un enfant, id.
Conversation amicale, id.
Femme peignant une fillette, id.
Femme nue se débarbouillant, id.
Femme nue étendue, id.
Femme nue se contemplant, id.
Femme essayant une jupe, id.
Tentation de femme, id.
Buste de femme vue de dos, id.
Pattes et tête de chat, id.
Femme s'éventant, id.
Femme lisant, id.
Femme se peignant, id.

- Enfant mangeant une pomme*, dessin au crayon.
Sortie de bain, id.
Le temple de l'amour, id.
Mère grondant son enfant, id.
Femme se débarbouillant, id.
Groupe de personnes sur la terrasse des Tuileries, id.
Fillette tenant sa poupée, id.
Fillette berçant sa poupée, id.
Danseuses rajustant leurs chaussures, id.
Trio de femmes nues, id.
Femme lavant un enfant, id.
Fillette nue se lavant les mains, id.
Fillette en chemise se lavant les mains, id.
Fillette berçant sa poupée, id.
Femme nue dormant, id.
Fillette se regardant dans une glace, id.
Fillette nue se regardant dans une glace, id.
Fillette nue se lavant les mains, id.
Femme se mettant du rouge aux lèvres, id.
Fillette berçant sa poupée, id.
Enfants jouant aux Champs-Élysées (2), id.
Femme ôtant sa chemise, id.
Conversation amoureuse, id.
Femme peignant une fillette, id.
Enfants jouant au Luxembourg, id.
Femme nue dormant, id.
Nourrice et enfants aux Tuileries, id.
Toits de maisons, id.
Famille faisant la sieste au bord de la mer, id.
Paysage, id.
Mère contemplant son enfant, id.
Femme au chat, id.
Fillette nue mangeant un fruit, id.
Nourrices et enfants, id.
Femme regardant dans la rue, id.
Toilette d'un enfant, id.
Femme nue se peignant, id.
Tête d'homme de profil (3), id.
 — de trois quarts (4), id.
Tête de garçonnet de face, id.
Tête de fillette de trois quarts, id.

- Tête de femme de profil*, dessin au crayon.
 — *de trois quarts* (2), id.
Buste de fillette, id.
Tête de fillette vue de face, id.
Enfant nu assis, id.
Tête, jambes et pieds d'enfants, id.
Tête d'enfant dormant (2), id.
Tête de garçonnet, id.
Tête de fillette, id.
Fillettes nues, id.
Bras, mains, jambes d'enfant, id.
Enfant nu et couché, id.
Tête de cheval, id.
Portrait de Charles Laurent, id.

Etude de femme assise (2), dessin au crayon Conté.
Femme comprimant les battements de son cœur, id.
Chanteuse, id.
Sœur de charité, id.
Etude de femme, id.
Tête de femme vue de trois quarts (2), id.
Etude d'homme (2), id.
Femme assise (4), id.
Marchande de poissons (2), id.
Étude de femme (4), id.
Femme nue à genoux, id.
Chats. Étude, id.
Marchande des quatre saisons, id.
Jeune fille. Étude de tête, id.
Garçonnet, id. (3). id.
Garçonnet assis, id.
Buste de femme, id.
Marine, id.
Sieste d'une famille sur la plage, id.
Homme couché. Étude, id.
Orateurs. Étude, id.
Fillettes. Étude de nu, id.
Fleurs. Étude (2), id.
Baigneurs (2), id.
Étude d'homme, id.
La Fuite, id.
Femme debout (2), id.

Oies. Étude, dessin au crayon Conté.

Homme assis (3), id.

Intérieur d'un café concert (2), id.

Œillets, id.

Femmes faisant leur toilette, id.

Danseuse (3), id.

Femme nue se peignant, id.

Homme, Étude de nu, id.

Homme dormant, id.

Devant de maison, id.

Femme. Étude de nu, id.

Bonne d'enfant, id.

Marchande de poissons, petit dessin en noir.

Un homme couché, id.

Femme assise sur une chaise, id.

Un jardin public, id.

Un cabaret, id.

Un bébé sur une chaise, id.

Marchande de poissons, id.

Femme au marché, id.

Femme tenant un verre de champagne, id.

Femme causant, id.

Tête de femme, id.

Enfant dansant à la corde, id.

Femme au marché, id.

Bouquiniste, dessin au fusain rehaussé de gouache.

Nourrice, id.

Marchande de fleurs, id.

Sancta Cæcilia, id.

Femme assise (2), id.

Pierrette, id.

Soldat écrivain, id.

Étude de femme et fleurs (2), id.

Femme assise dormant, id.

Paysage, id.

Cochers et visiteurs, id.

Femme assise travaillant, id.

Homère faisant des conférences, dessin à la plume rehaussé de fusain.

Tendresse maternelle, dessin à la plume rehaussé de fusain.

Tribunal romain, id.

Homme implorant, id.

Le crime, id.

• *Jésus et ses disciples*, id.

Scène de l'Inquisition, id.

Le sacrifice d'Abraham, id.

Couple dans la solitude, id.

Fiançailles antiques, id.

Funérailles, id.

A la source, id.

Les trois Muses, id.

L'Annonciation, id.

Satan précipité dans l'abtme, id.

L'Enfant Jésus et sainte Élisabeth, id.

Attaque au xvii^e siècle, id.

Enfants jouant. Homme et femme assis, id.

• *La découverte du cadavre*, id.

Mucius Scevola, id.

Job sur son fumier, id.

Sépulture chez les religieuses, id.

Malédiction, id.

Saint Étienne lapidé, id.

Samson et le lion, id.

Cérémonie dans une antique église, id.

Scène romaine sur un balcon, id.

Personnages fuyant, id.

Nymphes se baignant, id.

Femmes et vieillards, id.

Danses dans l'ancienne Perse, id.

Etude de buste d'homme nageant, id.

Vision du châtiment, dessin au crayon et au fusain.

Etude de tête d'enfant, id.

• *Femme assise s'abritant*, id.

Après la victoire. Scène romaine, id.

Homme et femme assis, id.

Peintre, id.

Reconnaissance de cadavres, id.

Buste de soldat, id.

Artiste et modèle, id.

Fillette jouant avec sa poupée, id.

Le Cake-walk, dessin au crayon et au fusain.

Buste de femme, id.

Femme se poudrant, dessin au crayon et pastel.

Le vieux joueur de flûte, id.

Femme cueillant des cerises, id.

Femme à sa toilette, dessin au crayon Conté rehaussé de pastel.

Femme au bal, id.

Femme cueillant des pommes, id.

La quarantaine, id.

Femme au chat, id.

Etude de fleurs (2), dessin à la gouache.

Femme accroupie, dessin au conté, fusain et gouache.

Couples assis, id.

Couples assis et enfant, id.

Laveuse, id.

Le sacrifice d'Abraham, dessin à la sepia.

Femme nue assise. Etude, dessin au crayon et encre de Chine.

Femme lisant assise. Etude, id.

Femme travaillant assise. Etude, id.

Planche de chapeaux. *Homme*, dessin à l'encre de Chine.

Femme et homme, gravure.

Femmes jouant aux cartes, id.

Marché aux fleurs, id.

Petite fille appuyée sur une table, id.

La femme au chat, id.

Femme qui rit, id.

Bébé sur une chaise, petite gravure en couleurs.

Trois têtes d'homme, id.

Paysage (39), gravure à l'eau forte.

Etude de femme sur paysage, id.

Tête de femme de profil (2), id.

Annonce (2), id.

- Femme accroupie* (3), gravure à l'eau forte.
Orchestre (5), id.
Feuilles de fougère (3), id.
Tête d'enfant, étude de profil, id.
Lion (3), id.
Buste de femme vu de trois quarts (2), id.
Femme portant de l'eau (3), id.
Homme fumant sa pipe, id.
Homme pensif (2), id.
Portrait de femme vue de profil (2), id.
Conversation intime, id.
Femme battant son enfant, id.
Etude d'animaux, id.
Femme implorant la charité, id.
Jeune fille réfléchissant, id.
Femme lavant un enfant, id.
Fillette sautant à la corde, id.
Conversation, id.
Portrait de femme, id.
Femme au chat, id.
La République, id.
Homme attablé, id.
- Paysage, gravure en relief.*
Types de femmes (2), id.
Marchande ambulante, id.
Portraits de femme de profil (37), id.
Hommes fumant la pipe (6), id.
Femme sortant du bain (5), id.
Femme au manchon (5), id.
Portrait de femme de trois quarts, id.
Homme fumant la cigarette (15), id.
Femme pensive (3), id.
Femme à genoux (8) id.
- Portrait de jeune fille habillée en homme, gravure en relief.*
Femme rêvant, id.
Femme assise sur un banc, id.
Femme portant son enfant, id.
Cheval, id.
Femme gardant des vaches, id.
Femme au chien, id.

- Femme accroupie*, gravure sur zinc.
Femme attachant sa jarrettière (2), id.
Portrait de femme, id.
Femme se baignant vue de dos, id.
Femme rêvant, id.
Jeune fille mangeant un fruit, id.
La Vérité (femme sur un puits) (3), id.
Jeune fille dormant (2), id.
Portrait de jeune fille, vue de profil, id.
Enfants assis (3), id.
Femme nue vue de dos, id.
Vieille dame assise, id.
Intérieur de cabaret, id.
Femme nue réfléchissant, id.
Femme nue assise vue de dos, id.
Femme nue lisant, id.
Femme nue se peignant, id.

Tête de jeune fille vue de profil (2), gravure à la pointe sèche.
Paysages (2), id.
Enfants assis (2), id.
Tête de femme vue de trois quarts, id.
Femmes faisant leur toilette (3), id.
Femme se peignant, id.
Femme nue couchée (2), id.
Femme nue assise sur un fauteuil, id.
Femme assise vue de dos, id.
Femme nue assise (2), id.
Femme tenant son enfant sur le vase, id.
Femme lavant son enfant, id.
Femme nettoyant son enfant, id.
Fillette nue pleurant, id.
Femme berçant un enfant, id.
Femme lavant son enfant, id.
Femme habillant une fillette, id.
Fillette, id.
Fillette nue (2), id.
Femme faisant sécher une chemise (2), id.
Femme faisant la toilette de son enfant, id.
Enfant embrassant sa mère, id.
Femme et enfant à genoux (3), id.

Femme peignant son enfant, gravure à la pointe sèche.

Jeune fille tenant un enfant sur ses genoux, id.

Femme peignant un enfant, id.

Femme lavant son enfant (4), id.

Femme nue, id.

Femme nue assise dans un fauteuil, id.

Femme nue assise dans l'herbe, id.

Femme nue assise au bord de l'eau (2), id.

Mère contemplant son enfant (2), id.

Femme à sa toilette (3), id.

Intérieur de restaurant, gravure imprimée.

Les premières fumées, id.

Les débuts de l'hiver, id.

Femmes dans une loge au théâtre, id.

Portrait d'homme (6), id.

Marchande de poissons, id.

Marchande de volailles, id.

Intérieur d'un pavillon des halles, id.

Femme assise, id.

Paysanne, id.

Marchande de homards, id.

La truffe au médecin et la drogue au client (3), id.

La Liberté, id.

Femme nue se lavant les mains (6), id.

La Guerre (3), id.

Fillette nue regardant sa poupée (2), id.

Buste d'homme fumant la pipe (4), gravure en relief en couleur tirée en trois tons.

Paysage, id.

Réverie, id.

Jeune fille assise sur un banc (4), id.

Femme arrosant des fleurs, id.

La Sérothérapie. Apothéose du Dr Roux (5), id.

Promenade d'une femme dans un jardin, gravure et sanguine.

Tête de femme. Étude, id.

Mère protégeant son enfant (2), id.

Enfants. Étude de nu, id.

- Paysage* (2), gravure sur zinc en couleurs tirée en trois tons.
Bergère et paysage, id.
Danseuse rajustant sa chaussure (2), id.
Femme au chat (3), id.
Femme sortant du bain (2), id.
Conversation amoureuse (3), id.
Femme à sa toilette (3), id.
Femme se lavant (2), id.
Femme lavant son enfant, id.
La Tentation, id.
Tendresse maternelle (2), id.
Femme donnant le sein à son enfant (7), id.
Femme se déshabillant (10), id.
Femme nue étendue sur l'herbe, id.
Paysage (4), id.
Sœur et communiantes, id.
Femme respirant une fleur (2), id.
Femme lavant son linge, id.
Femme donnant à manger à ses lapins (5), id.
Homme et femme se déshabillant (4), id.
Femme nue, id.
Etude de femme, id.
Femme se délaçant (3), id.
Femme à sa toilette, id.
Femme au bal, id.
Femme nue assise sur l'herbe (2), id.
Femme nue dans les branches d'un arbre, id.
Femme se déshabillant pour prendre un bain (3), id.
Tireuse de cartes, id.
Enfant. Étude de nu (2), id.
Femmes caressant un chat (4), id.
Vue de Montmartre, id.
Pierrette (2), id.
Vue de Notre-Dame de Paris, id.
Femme mettant un ruban dans les cheveux de son enfant (3), id.
Femme laçant son enfant (6), id.
Femme s'habillant (2), id.
Femme assise dans un jardin, id.
Cuisinière, id.
Paysage, id.
Femme respirant une fleur (4), id.

- Blanchisseuse, gravure sur zinc en couleurs tirée en trois tons.*
Enfant mangeant un fruit, id.
Tendresse maternelle (8), id.
Femme à sa toilette (5), id.
Femme nue se peignant (3), id.
Femme berçant son enfant, id.
Fillette nue honteuse, id.
Femme habillant son enfant (2), id.
Fillette nue jouant avec sa poupée (2), id.
Tendresse maternelle (2), id.
Fillette nue au lit, id.
Fillette nue s'admirant, id.
Fillette nue et mère, id.
Mère grondant son enfant (2), id.
Femme nue au bord de la mer, id.
Religieuses dans une église, id.
Paysage, id.
Nourrices et enfants, id.
Bonnes et enfants aux Tuileries (5), id.
Nourrices et enfants aux Champs-Élysées (3), id.
Couples se reposant, id.
Bonnes et enfants (2), id.
Le Jardin des Tuileries (4), id.
Femmes se baignant, id.
Femmes faisant leur toilette (4), id.
Femme se lavant, id.
Femme à sa toilette (3), id.
Femme nue au poêle (2), id.
Femme nue couchée, id.
Femme nue se berçant (2), id.
Femme attrapant un lapin, id.
Femme sortant du bain (2), id.
Femme nue se couchant, id.
Femme prenant ses chaussures (2), id.
Femme mettant son chapeau, id.
Femme nue allant se baigner (3), id.
Artistes espagnols s'habillant (5), id.
Jeune femme se regardant dans une glace (2), id.
Femme nue dormant dans l'herbe (6), id.
Fillette berçant sa poupée, id.
Femme en observation (2), id.
Femme nue couchée, id.

Repos de famille au bord de la mer (5), gravure sur zinc en couleur tirée en trois couleurs.

Hamadryades, id.

Enfants jouant sur le nouveau square Saint-Pierre, id.

Le déjeuner du matin (2), id.

La Tentation (5), id.

Femmes à leurs toilette (3), id.

Scène de famille. Intérieur, id.

Le Jardin des Tuileries, id.

Sœurs et Orphelines, id.

Le Cake-Walk, id.

Le temple de l'Amour (3), id.

Femmes et enfants sur un banc, id.

Paysage, id.

Intérieur de maison, id.

Femme nue, id.

Femme nue et enfants, id.

Femmes sur un banc, id.

Jardin du Luxembourg, id.

Femmes et enfants, id.

Nouveau cirque, id.

Sous-bois, id.

Paysage (4), id.

Femme et enfants (2), id.

Jardin, id.

Jeune fille dans un jardin, id.

Femme se regardant dans une glace, id.

Femme et enfants, id.

Etudes de nu (6), id.

Les Communiantes, gravure en couleur.

Femmes habillant des enfants, id.

Paysage. Hommes, femmes, enfants, id.

Jardin des Tuileries. Enfants, id.

Jardin. Personnages, id.

Paysage, id.

Femme nue, id.

Un peintre aux Tuileries, id.

Enfants jouant sur une terrasse, id.

Femme sur un banc, id.

Enfants aux Champs-Élysées, id.

50 × 42

49 × 30

50 × 36

50 × 22

36 × 50

50 × 43

38 × 50

37 × 50

36 × 50

50 × 32

<i>Hommes et femmes. Sous bois, gravure en couleurs</i>	50 × 33
<i>Bassin des Tuileries, id.</i>	50 × 32
<i>Femme nue dormant, id.</i>	50 × 32
<i>Maisons. Paysage, id.</i>	50 × 36
<i>Paysage, id.</i>	50 × 36
<i>Arbres. Paysage, id.</i>	50 × 36
<i>Paysage, id.</i>	50 × 36
<i>Femme et Enfants, id.</i>	50 × 32
Id., id.	50 × 33
<i>Danseuse, id.</i>	50 × 39
<i>Scène de théâtre, id.</i>	39 × 50
<i>Jardin des Tuileries. Femmes et Enfants, id.</i>	32 × 50
<i>Jeune fille nue assise, id.</i>	32 × 50
<i>Femmes et jeunes filles au lavabo, id.</i>	45 × 32
<i>Femme et enfant dans un jardin, id.</i>	32 × 50
<i>Paysage, id.</i>	50 × 27
<i>Jeune fille nue assise, id.</i>	32 × 45
<i>Femme assise se coiffant, id.</i>	27 × 43
<i>Paysage, id.</i>	25 1/2 × 50
<i>Jeune fille tenant un bébé dans ses bras, id.</i>	33 × 46
<i>Femme mettant son chapeau, id.</i>	45 × 31
<i>Femmes et jeunes filles nues, id.</i>	42 × 25
<i>Paysage, id.</i>	29 × 38
<i>Jeune fille au tub, id.</i>	29 × 38
<i>Femme se déshabillant, id.</i>	28 × 20
<i>Danseuse, id.</i>	31 × 24
<i>Jeune fille, id.</i>	48 × 30
<i>Femme donnant à manger à un lapin, id.</i>	25 × 45
<i>Femme donnant le sein à un enfant, id.</i>	20 × 25
<i>Femme se déshabillant, id.</i>	25 × 31
<i>Femme dans une cuisine, id.</i>	29 × 15
<i>Femme tenant un chat, id.</i>	17 × 20

COLLECTIONS DIVERSES.

<i>Portrait de mon père, dessin.</i>
<i>Portrait de ma mère, id.</i>
<i>Femme nue couchée, id.</i>
<i>Femme assise au Luxembourg, id.</i>
<i>Femme lisant, id.</i>
<i>Femme à sa toilette, id.</i>
<i>Etude de nu, id.</i>

Maternité, dessin.

Préparation de portrait, id.

La République, eau-forte en couleur.

Collection de M. le Dr Antoine Dumas, à Lyon.

Scène d'intérieur, dessin.

Scène champêtre, id.

Bohémiens sous un pont, id.

Bohémiens, dessin rehaussé à la sanguine.

La mendicité, scène populaire, dessin.

L'accident, scène populaire, id.

L'artiste à la campagne, plein air, id.

Le barbier, étude d'atelier aux deux crayons.

Dans l'attente, dessin.

Dans l'attente, id.

Les cris de Paris, le chiffonnier, id.

— *vieux habits, vieux galons, vieux chapeaux*, id.

Jeune enfant sous l'œil de l'aïeule, lavis.

Les scieurs de long, lavis.

Femme au bain, zincographie en couleur.

Le réveil à l'aube, gravure sur cuivre.

Tête de jeune fille, gravure sur bois.

Divers croquis ou études d'atelier.

Collection de M. Edmond Gueyffier, au Puy.

Fillette. Etude de nu, dessin.

Collection de M. Ulysse Rouchon, au Puy.

Tendresse maternelle. Etude pour la série de planches de la Jeune Mère.

L'Education sentimentale. Dessin au crayon sur papier gris.

Tendresse maternelle. Etude pour la même série. Dessin au crayon sur papier crème.

La Petite Classe, 8 pointes sèches, couleur (1896). En 2 ou 3 tons, vert, ton chair, vernis mou et grain (1).

Education sentimentale, 8 pointes sèches en couleur (1896-98).

La Toilette, couleur.

(1) Cette œuvre et les suivantes, en vente chez Gustave Pellet et chez Sagot, éditeurs à Paris, nous ont été signalées par M. l'abbé André Pascal qui en a dressé la liste. Nous l'en remercions vivement. Certaines de ces pièces doivent, malgré leur titre différent, avoir déjà été indiquées dans la nomenclature de la collection Laurent. Il ne nous a pas été possible de contrôler. Maurin désignait rarement lui-même cette catégorie de ses œuvres, auxquelles chaque détenteur donnait une appellation.

La Nuit, deux états : bistre et couleur.
Femme nue dans un champ, deux états : bistre et couleur.
Dans un square, noir, trait et pinceau.
La Puce, couleur.
Femme nue près d'un ruisseau, bistre et trois tons (1896) (n° 2).
La Vérité (n° 3), noir, couleur.
Pudeur (n° 7), deux états, bistre et couleur
La Cigarette, deux états.
Les Pantoufles (n° 6), couleur.
Au bord de la mer, couleur.
Couverture (gravures de Ch. M.), noir, trait et couleur.
Le Repos (n° 16), couleur.
La Femme à la fleur, couleur.
Femme mettant son corset (n° 4), noir.
La Jarrettière (n° 3), bistre et vert.
La Toilette champêtre (n° 8), couleur.
Le Lever, couleur.
La Promenade, couleur.
Paris-Madrid, couleur.

L'Enfant au sein, dessin à la mine de plomb.
Premières communiantes, monotype en couleur (20 × 16).
A Montmartre, monotype en couleur (18 × 12).
Avant le bal, eau-forte en couleur (47 × 39).
Etude de nu, monochrome (41 × 31).
Maternité, eau forte en couleur (28 × 20).
Au théâtre, lithographie (26 × 20).
Le baiser en pincette, eau-forte en couleur (23 × 20).
Bath-Room, eau-forte en couleur (23 × 20).
La belle pomme, eau-forte en couleur (deux états) (48 × 28).
Calinerie, monotype (14 × 20).
Le chat malade, eau-forte en couleur (37 × 50).
Etude d'enfant, lithographie (27 × 24).
Le Corset, eau-forte, vernis mou (28 × 22).
Le Coucher, eau-forte en couleur (1) (34 × 13).
Devant la glace, eau-forte en couleur (29 × 14).
Fillette à sa toilette, eau-forte, vernis mou (22 × 27).
Education sentimentale, pointe sèche.

Hors texte dans le *Centaure*, 1896, p. 419.

(1) Certaines épreuves ont 20 × 16 (Cat. Delteil, n° 218).

Education sentimentale, suite de huit pointes sèches, eau-forte, noir, vert, rose.

Nouvelle éducation sentimentale, suite de douze eaux-fortes en deux c, eau-forte, bistre et rose.

L'Enfant au miroir, eau-forte en couleur (44 × 35).

Etude de femme nue, id. (35 × 32).

Etude de femme assise sur les rochers, id. (18 × 24).

Eve, id. (23 × 18).

Étude de nu, eau-forte en noir (33 × 28).

La Femme au lapin, eau-forte en couleur (25 × 80).

La Femme au chat, eau-forte en noir (15 × 19).

Nu au bord de la mer, eau-forte en couleur (26 × 21).

Femme à sa toilette, eau-forte en noir, bordure verte (38 × 32).

Femme nue se lavant les pieds, eau-forte en couleur (29 × 33).

Femme nue, eau-forte en noir (19 × 40).

Femme vue de dos, eau-forte en couleur (49 × 33).

Enfant à sa toilette, id. (24 × 18).

Intimité, id. (20 × 15).

Jeune fille causant, id. (28 × 22).

Femme nue lisant, id. (25 × 40).

Marché aux fleurs, eau-forte en noir (20 × 27).

Modèle nu se chauffant, eau-forte en couleur (27 × 24).

Montmartre vu du maquis, eau-forte en couleur, genre dessin (16 × 25).

L'Orchestre, eau-forte en noir (14 × 22).

Montmartre, série de 20 eaux-fortes en noir et couverture en bistre.

Notre-Dame de Paris, eau-forte en noir (23 × 14).

Paris-Madrid. Courses en autos, eau-forte en couleur (18 × 48).

Paris-Madrid. La voiture 60, id. (18 × 48).

Etude de nu, id. (23 × 18).

Bébé, eau-forte en bistre (19 × 13).

Première toilette, eau-forte en couleur (41 × 25).

Près du saule, id. (28 × 50).

Fillette nue. Étude, id. (33 × 13).

Portrait de Ravachol, eau-forte en noir (22 × 14).

Le Repos. Étude de nu, eau-forte en noir (33 × 28).

La Réprimande, eau-forte en couleur (40 × 23).

La Rose-thé, id. (41 × 29).

Le Ruban de coiffure, id. (41 × 25).

La Sieste, id. (26 × 38).

La Sortie du bain, id. (41 × 25).

<i>Le Square</i> , aquarelle en noir	(27 × 22).
<i>Le Sphinx</i> , aquarelle en noir	(17 × 24).
<i>Le Tapis</i> , eau-forte en couleur	(31 × 41).
<i>La Toilette</i> , eau-forte en couleur (3 états)	(37 × 27).
<i>Le Tub de la frileuse</i> , eau-forte en couleur	(26 × 23).
<i>Un ami indifférent</i> , id.	(23 × 20).
<i>Le Tub de la fillette</i> , id.	(23 × 28).
<i>Portrait de Toulouse-Lautrec</i> , aquarelle en noir	(22 × 14).
<i>Fillette nue</i> , lithographie en noir	(13 × 17).
<i>La Liberté</i> , lithographie	(28 × 22).
<i>La Toilette</i> , lithographie en noir	(24 × 28).
<i>La Harpe éolienne</i> , eau forte couleur.	

Cat. Delteil, n° 194 et 217.

<i>La Femme à la fleur</i> (femme nue sous un arbre), eau-forte en couleur	(31 1/4 × 39).
--	----------------

Cat. Delteil, n° 199.

Baigneuse, eau-forte couleur.

Femme à l'ombrelle, id.

Cat. Delteil, n° 201.

<i>Esculape</i> , lithographie	(30 × 25).
<i>Le Pardon</i> , pointe sèche en noir	(26 1/4 × 16 1/2).
<i>Torse de femme se coiffant</i> , eau-forte en couleur	(27 3/4 × 24).
<i>Le Modèle</i> , id.	(23 3/4 × 18 1/2).
<i>Le Petit lever</i> , id.	(25 × 17 1/4).
<i>Sortie de bain</i> , id.	(17 1/2 × 25).
<i>Fillette au ruban rose</i> , id.	(27 3/4 × 19 3/4).
<i>Femme nue se coiffant</i> , id.	(49 1/2 × 37 1/2).
<i>La Mère et l'Enfant</i> , id.	(40 1/4 × 42 1/2).
<i>Dans la loge</i> , id.	(49 1/2 × 31).
<i>Femme au chat</i> , id.	(46 × 31).
<i>La Femme au chien</i> , deux bois gravés	(23 1/4 × 19, 17 3/4 × 16).

Cat. Delteil, n° 218.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

L'EXPOSITION ARCHÉOLOGIQUE ET ARTISTIQUE DU JUBILÉ

L'inauguration de l'Exposition organisée à l'occasion du Jubilé par la Société académique a eu lieu le 24 mars 1921, à 2 heures du soir.

Mgr Boutry, évêque du Puy, accompagné de M. le chanoine Régnier, vicaire général ; M. Jean Colonna, secrétaire général de la Haute-Loire, délégué par M. le Préfet, absent ; M. le Dr Durand, premier adjoint au Maire du Puy, remplaçant M. Emile Faure, également absent, honoraient cette cérémonie de leur présence. Ils ont été reçus à l'entrée de l'Exposition par M. Emmanuel Rioufol, président de la Société, entouré des membres du Bureau et du Conseil d'Administration, ainsi que de MM. Edouard Terrasse, président ; Emile Gautheron et Albert Boudon-Lashermes, secrétaires de la commission d'organisation.

Au nom de ses collègues, M. Ulysse Rouchon, secrétaire général de la Société, a salué les autorités diocésaine, départementale et municipale, et a défini dans les termes suivants les buts poursuivis par la Société :

Monseigneur,

Mesdames,

Messieurs,

En me confiant la mission de prendre aujourd'hui la parole à sa place, M. le président de la Société académique m'a fait un honneur dont je sens tout le prix. En son nom, au nom de mes collègues, je salue les autorités religieuses et civiles dont la présence parmi nous est un encouragement et un gage de bienveillant intérêt à notre œuvre.

Nous sommes très touchés, Monseigneur, de l'aimable accueil fait par Votre Grandeur à l'invitation que nous Lui avons formulée et de l'empressement qu'Elle a bien voulu mettre à s'y rendre, malgré d'absorbantes occupations, en cette veille des jours où l'antique basilique d'Anis va, une fois encore, s'ouvrir devant les foules pieuses de pèlerins désireux de se prosterner devant Celle que Mathurin des Roys nomme un « viaire exquis plain de bénivolence »,

sur les dalles centenaires où s'agenouilla, au Jubilé de 1429, Isabelle Romée, la mère de la Sainte de la Patrie.

Nous vous sommes reconnaissants, Monseigneur, de vous être souvenu de votre titre de membre d'honneur de notre Société. —

Nous aurions été très heureux de manifester aussi notre respectueuse gratitude à M. le Préfet et à M. le Maire qui nous ont donné en toute occasion des témoignages de leur haute sympathie. D'impérieux motifs tiennent éloignés du Puy cette semaine les distingués et dévoués administrateurs du département et de la ville, mais ils sont représentés par les plus aimables délégués. Il est de notre devoir de les remercier et c'est de tout cœur que nous leur souhaitons la bienvenue.

Devant Mgr l'Evêque, devant M. le secrétaire général de la Haute-Loire et M. le premier adjoint au Maire du Puy, nous déclarons ouverte l'Exposition archéologique et artistique de 1921.

Lorsque la Société académique a adopté le projet de cette exposition, elle a désiré remplir un double but : rendre hommage au passé religieux du Puy, à ses traditions, par les documents archéologiques, historiques et artistiques mis à sa disposition ; affirmer l'appoint artistique du présent en faisant appel aux peintres, aux sculpteurs vellaves et à leurs véritables confrères dans la recherche du Beau, les dentelliers du Puy.

Pour assurer cette double tâche, nous avons rencontré des collaborateurs de premier ordre, des bonnes volontés inlassables, des concours aussi éclairés que dévoués.

Une fois encore, M. Edouard Terrasse, directeur du Musée Crozatier, conservateur des antiquités et objets d'art du département, a bien voulu se charger des délicates fonctions de président de la commission spéciale d'organisation de l'exposition.

Avec ce sens des réalités pratiques et harmonieuses qui est son secret, qui est sa force aussi, et qui est son honneur car il procède de l'amour de la terre natale, M. Edouard Terrasse a mesuré le programme que nous nous étions assigné et a établi les méthodes propres à l'exécuter. Comme en 1899, en 1900, 1901 et 1903 ; comme en 1913 et en 1914, comme toujours depuis vingt-cinq ans, ses vues et ses conseils ont servi de guides. Nous ne pouvions en suivre de plus autorisés.

M. Terrasse, entouré de ses collègues de la commission, a trouvé deux secrétaires des plus zélés en MM. Emile Gautheron et Albert Boudon-Lashermes. Tandis qu'Emile Gautheron s'occupait plus directement du classement laborieux de l'Archéologie et des Beaux-Arts, avec sa compétence d'érudit et son talent d'artiste, Albert Boudon, mettant en œuvre sans compter sa connaissance parfaite du vieux Puy, arrivait à combiner avec ses amis — qui sont aussi les nôtres — de la Maintenance félibréenne du Velay, ou seul, les salles éminemment originales et curieuses de l'ancien costume local et du Velay pendant la guerre.

Nous croyons que c'est la première fois qu'un tel ensemble documentaire vellave est présenté d'une manière si diverse et si complète au public de ce pays.

Il eut été impossible, malgré les richesses de nos musées et l'obligeance du vénérable Chapitre de Notre-Dame, si les collectionneurs locaux ne nous avaient aidé.

Le Velay, Messieurs, a eu cette bonne fortune de compter à toutes les époques de ses annales des familles respectueuses des souvenirs du Passé, des hommes intelligents, soigneux, actifs, qui aiment assez leur province pour prendre à cœur la recherche fervente et la conservation des monuments épars de son histoire : peinture, sculpture, orfèvrerie, meubles, parchemins, livres, qui synthétisent les croyances et les efforts des générations disparues, qui rappellent leurs actes, qui sont des titres de la plus insigne noblesse, celle de l'esprit.

Les collectionneurs, les amateurs sont venus à nous les mains ouvertes et nous ont prêté les plus belles pièces de leur cabinet, les plus concluantes. Les visiteurs adresseront certainement avec nous l'hommage sincère de leur estime à MM. Léon Cortial, Paul Olivier, Antoine Jacolin, Georges Boudon, Falcon, le comte R. de Brive, Joseph Jury et tant d'autres dont le nom figure au catalogue de l'exposition (1).

Cette coopération empressée nous permet de vous présenter le passé. Nous avons la bonne fortune de vous offrir aussi les preuves de la valeur du présent.

Notre salle des Beaux-Arts est une aimable réunion des œuvres les plus récentes de nos artistes actuels. Grâce à Mlle de Becdelièvre, à Joseph Bernard, Joannès Chaleyré, Gautheron, Moiselet, l'abbé Pascal, Louis Vissaguet, nous avons ici, en face du plus merveilleux panorama se déroulant aux fenêtres de ce palais, des pages remarquables où nos chers maîtres se sont exercés à traduire le caractère de nos montagnes, à en fixer l'aspect austère, la physionomie déjà méridionale cependant, surtout si l'on considère Le Puy, par les jeux de la lumière sur l'échancrure des mornes façades et par l'éclat du ciel printanier, au-dessus de la ligne qui ondule des toits rouges de Grangevieu ou du Consulat. Nous ne saurions omettre les contributions de sculpteurs comme MMmes Angelika Faure, Daniel Murgue, Mallet de Vergèses, MM. Chalencon, Farigoule, Pajot, de Veyrac; de praticiens experts, tels que MM. J. de Chaumeils de Lacoste, Chastel, Florenzano.

Et pour que nous soyons de notre temps, Albert Boudon a groupé dans un salon voisin les croquis, portaits, charges, journaux que ses camarades du 286^e ou les compatriotes du maréchal Fayolle ont rapporté du front dans leur musette d'ordonnance, au retour de la Grande Guerre.

De notre temps, de notre pays nous en sommes encore par la place que tient légitimement ici l'industrie locale par excellence : la « Pointe » du Puy.

Sur un signe du distingué président de la Dentelle au foyer, M. Louis Oudin, et à l'appel de son délégué, M. Jean Magne, les dentelliers ponots, nos écoles spéciales de Dentelle, ont placé dans nos vitrines les fins réseaux des derniers siècles et les inventions les plus récentes de la fabrique locale.

(1) Un vol. in-16 de 126 pages, imprimé en bistre et illustré de nombreuses reproductions.

Et il se dégage de cette section une telle impression d'élégance et de goût que nous sommes convaincu que les visiteuses de l'Exposition y trouveront un grand plaisir et qu'elles voudront rester ou devenir des protagonistes ferventes d'une industrie qui doit vivre, être protégée, se développer dans la diversité d'un essor pour lequel ne sauraient manquer, ainsi que le rappelait naguère M. Victor Thévenon aux Conférences du Vendredi, ni les initiatives hardies, ni la science technique, ni les ouvriers.

Nous convions le public à venir se rendre compte à l'exposition de la merveilleuse floraison artistique du Velay. C'est une sorte de Musée local qui va rester ouvert pendant les fêtes jubilaires.

Que les Vellaves viennent y retremper leur amour de la Petite Patrie. Que les étrangers surtout en profitent pour connaître notre passé autrement que par des guides ; qu'ils viennent se pencher sur les enseignes de pèlerinage des époques révolues ; qu'ils examinent les souvenirs, de nos Grands Pardons, les images et statuettes vénérées de nos aïeux, les livres qu'ils feuilletèrent ; qu'ils reconnaissent notre originalité de costume et de langage qui nous apparente de si près avec le Languedoc et la Provence et fait de nous des Latins du Nord ; qu'ils jugent notre effort vers l'Idéal dans ses formes aussi variées que nos paysages. Forts de nos ressources morales et artistiques, nous attendons bien tranquilles et nous avons confiance.

Mgr Boutry a remercié la Société d'une invitation à laquelle il a été heureux de se rendre ; il a félicité les organisateurs de l'exposition et traduit en termes très élogieux l'impression favorable que lui causait l'aspect de ces salles où se synthétisent le passé et le présent de la ville du Puy.

M. Jean Colonna a excusé l'absence de M. le Préfet et dit le plaisir et l'intérêt avec lesquels l'administration départementale s'associait à une manifestation de cette originalité et de cette importance, qui fait le plus grand honneur à la Société académique.

La visite des quatre sections de l'Exposition a ensuite commencé. Le public nombreux qui a défilé dans les salles s'est longuement arrêté devant les vitrines où revit l'histoire d'hier et l'art d'aujourd'hui.

Le Musée local, établi en quelques semaines grâce au labeur de la commission et à la générosité des collectionneurs, a été visité comme il le méritait au cours de la quinzaine qui a suivi.

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 7 OCTOBRE 1920.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. Bayon de la Tour, Bergeron, Bodoit, Breschet, chanoine Chapat, Dussaud, Eynac, C. Fabre, Germain, Grellet de la Deyte, Jacotin, de Malaval, chanoine Mercier, Monjot, Olagnol, Vessereau, Vignon.

Se sont excusés : MM. le chanoine Badiou, d'Anthouard, Girard, Gautheron.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté, après une observation de M. Bayon de la Tour au sujet des mines d'Aurouze dont la valeur actuelle serait, à son avis, médiocre.

M. le Président annonce que, dans sa session d'août, le Conseil général a voté une subvention de 2,000 francs à la Société. Des remerciements seront adressés à l'Assemblée départementale.

M. le Président offre les condoléances de la Société à M. Gautheron, cruellement éprouvé au début des vacances.

Le secrétaire général rappelle d'autre part le décès, survenu le 6 août dernier, de M. Félix Boudignon, notre collègue. « Dans les Sociétés savantes, dit-il, des hommes comme M. Boudignon ont une place distinguée ; ils sont les tuteurs naturels des nouvelles générations de chercheurs et d'érudits qui essaient de perfectionner le présent et de sonder l'avenir par l'étude impartiale du passé. A ces ouvriers du progrès, il est juste de donner comme conseillers ceux que leur longue expérience des hommes, leur pratique des affaires ont rendu aptes au jugement sain de la société contemporaine. A leur contact, archéologues, historiens, économistes et agronomes enrichissent les résultats de leurs investigations ; par eux se transmet le flambeau qui éclaire l'humanité dans les voies obscures d'où surgiront les découvertes nouvelles mises au service de l'amélioration collective. »

Au cours des vacances, plusieurs de nos collègues ont été l'objet de dis-

inctions honorifiques. M. le Dr Roux a été fait grand'croix de la Légion d'honneur; Mgr Boudinhon et M. le professeur Souchon ont été créés chevaliers, ainsi que M. Albert Baldit. A chacun d'eux seront adressées les félicitations de la Compagnie.

M. le Dr Coiffier, président d'honneur de la Société, vient de faire paraître une étude sur le « chauffage au moyen de l'eau employée comme combustible ». Il fait hommage d'un exemplaire de ce travail à la Société. Remerciements. Dépôt à la Bibliothèque.

Bibliographie. — Dans le *Bulletin de l'Académie delphinale* (5^e série, Tome IX, 1914-1917), M. le comte Paul de Quinsonas publie des notes au sujet de la réunion à Grenoble en 1829 de onze princes de la maison de Bourbon et, rappelant l'intéressante étude de M. le Dr Flandrin sur le Voyage de La Fayette à Grenoble la même année, d'après le journal manuscrit d'Esprit-André Besson, il indique que la réception des princes dut être assez tiède par comparaison avec l'accueil fait à La Fayette les 16, 17 et 18 août, quand il traversait la ville pour se rendre à Vizille chez les beaux parents de sa petite-fille Nathalie de La Fayette, mariée au fils d'Augustin Périer. Une garde d'honneur volontaire avait alors escorté le général et cette manifestation ne fut pas précisément sympathique au gouvernement de Charles X. Malgré les assurances officielles, la duchesse de Berry ne bénéficia pas de cette spontanéité dans l'hommage et en 1830 la rue de Berry devint la rue La Fayette, nom qu'elle a gardé depuis.

Les *Mémoires* de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon (5^e série. Tome I^{er}, 1913-1916) reproduisent le procès-verbal de la séance de rentrée du 8 décembre 1915, rapportant le discours dans lequel M. le président Cornereau a rendu hommage aux membres décédés de l'Académie.

Parmi eux se trouve le poète François Fertiault, mort le 6 octobre 1915 dans sa 102^e année à Paris. Fr. Fertiault était devenu presque notre compatriote par son mariage avec Mlle Julie Rodde, fille du directeur du *Bon Sens*. Depuis le décès de cette dernière (1899), Mlle Boissière habitait avec le vieux poète et ne cessait de l'entourer des soins les plus affectueux. Le 5 octobre 1915, elle mourut subitement à l'âge de 87 ans. Fr. Fertiault en ressentit une telle émotion qu'il ne put y survivre et il suivit dans la tombe celle qui par son dévouement avait adouci la tristesse de ses dernières années.

Nous donnerons prochainement les titres vellaves de M. Fertiault et l'indication de la manifestation sympathique à laquelle donnèrent lieu ses obsèques, malgré la guerre.

M. Cornereau a signalé également au cours de la séance des 16 mars et 16 avril 1916 la disparition, le 8 mars 1916, de M. Jules d'Arbaumont, historien, archéologue, botaniste réputé, parent de notre président d'honneur, M. J. d'Arbaumont, ainsi que celle du vicomte d'Avout, le 7 avril 1916, homme aimable, archéologue distingué, qui avait assisté en 1904 au Congrès de la Société française d'Archéologie tenu au Puy.

Organisation de champs de démonstration et de champs d'expérience. — M. le Président de l'Office agricole départemental a adressé à la

Société une circulaire relative à l'organisation, dans l'arrondissement du Puy, de champs de démonstration et de champs d'expériences.

La Société, sur rapport de M. Julien Breschet, accepte la mission qui lui est offerte et donne son adhésion à un projet digne d'intérêt et correspondant entièrement aux principes mêmes de son fonctionnement. Dans le but d'assurer sa réalisation, elle désigne au choix de l'Office agricole huit de ses membres devant former une commission chargée d'arrêter le programme des travaux, d'élaborer le règlement du concours, de choisir les champs de démonstration, de contrôler les résultats obtenus, de distribuer les récompenses. Ces membres sont MM. Vidal-Galland, le baron Reynaud, Olagnol, Bayon de la Tour, de Malaval, Meyer, Bergeron, Breschet et Dussaud.

Recherches onomastiques sur les rues de la ville du Puy. — Après avoir rappelé que, dans le courant de 1913, la municipalité du Puy avait pris l'heureuse initiative de charger une commission spéciale de reviser les noms des rues de la ville, mais que les travaux de cette commission demeurèrent sans résultats, M. Antoine Jacotin indique qu'il lui a paru nécessaire de revenir sur la question et de montrer une fois encore combien il est utile de persévérer dans des efforts qui n'ont d'autre objet que de parer à une situation susceptible de discréditer notre cité aux yeux des étrangers. Les exemples sont abondants : M. Jacotin cite les plus topiques. Il donne sur un certain nombre de rues les résultats de ses recherches onomastiques.

Ce travail, basé sur des pièces d'archives, sera inséré dans le « Bulletin ».

Découverte archéologique — Vers la mi-septembre 1920, des ouvriers des carrières Pic, à Retournac, ont découvert une grotte naturelle nouvelle qui a pu être explorée. De type identique à la grotte rencontrée dans les mêmes carrières en 1911, elle ne semble pas devoir apporter d'élément inédit de connaissance. Il s'agit d'une grotte d'origine éruptive, du type des grottes d'explosion caractéristiques des coulées basaltiques, fermée au quaternaire moyen et vraisemblablement après l'époque magdalénienne, ayant servi de repaire plutôt que d'habitation à des animaux de passage, surtout des carnivores.

Le Nécrologe de la guerre. Quelques compatriotes et amis du Velay. — Pour cloturer la série de biographies qu'il a écrites sur nos compatriotes distingués décédés depuis 1914, le secrétaire général a groupé dans un chapitre spécial quelques personnalités du département, de la région et du pays ayant participé à nos travaux ou s'étant intéressé à la province et à ses illustrations. Ces dernières notices concernent MM. Léon Seché, Félix Thiollier, Henri Grellet, Joseph Dechelette, le général Beaugier, l'abbé Pourcher, Henri Chatelain, F. Fertault, Henry Bauer, André Boyer, Dr de Rochely, Charles Beauquier, Joseph Denais, H. Dufumier, Pierre Fons, Alexandre Armand, Dominique Sire, J.-B. et A. Arsac, Paul Sebillot, Jules Guiffrey, E. du Roure de Paulin, Bellom, Héron de Villefosse, Claude Perroud, le comte de Dienne.

Élections. — Candidatures. — MM. Martial, propriétaire à Malaguet, et Badiou, libraire au Puy, sont élus membres titulaires de la Société.

Les candidatures suivantes sont présentées :

Mlle de Montaigut, à Périgueux; MM. Véron de la Combe, à Saint-Didier; Pierre Paul, à Rouen; Metayer et Bresson, au Puy. Scrutin à un mois.

Conférences. — Exposition. — Le principe de la reprise des conférences est adopté. Un projet sera présenté à la ratification de l'Assemblée à la prochaine réunion.

L'exposition religieuse et artistique décidée au cours du précédent exercice va également être étudiée; les voies et moyens de réalisation seront soumis en novembre.

Avant de lever la séance, il est procédé à la distribution du fascicule 3-4 du *Bulletin* (1914). Les membres de la Société sont priés de retirer leur exemplaire au siège social.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1920.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. le chanoine Badiou, Bodoit, chanoine Bonnefoy, Breschet, Eyraud, Hector Falcon, Fabre, Fenillet, Girard, Grellet de la Deyte, Lauze, Marsset, de Malaval, Dr Olivier, Ollier, G. Paul, Vidal-Galland, Vessereau.

Excusés : MM. Monjot et le chanoine Mercier.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Dans le courrier figurent des lettres de remerciements de Mgr Boudinhon, de MM. le professeur Souchon et Albert Baldit.

M. le Ministre de l'Instruction publique annonce que le cinquante-quatrième congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements s'ouvrira à la Sorbonne le 29 mars 1921. La Compagnie est invitée à s'y faire représenter et des programmes sont mis en distribution.

Les reliques de saint Julien de Brioude. — Notre doyen et président d'honneur, M. le chanoine Bonnefoy entretient la Société des reliques de saint Julien de Brioude et particulièrement de son chef.

En s'aidant des textes fournis par le bréviaire du chapitre noble, M. Bonnefoy rappelle les circonstances du martyre de Julien et du transfert à Brioude d'une partie de son corps, vers 750. Depuis cette époque, les reliques échappèrent aux déprédations et aux pillages dont l'église et la province eurent à souffrir et le 21 mars 1606 les ossements vénérés étaient reconnus solennellement, ainsi qu'en témoigne une plaquette en plomb aujourd'hui propriété de notre collègue, M. Antoine Jacotin.

Pendant la Révolution, le reliquaire, qui avait si longtemps été respecté des générations, fut envoyé à l'Hôtel des Monnaies pour y être fondu. Le

reliques furent alors cachées à Paris même et vers 1830 une partie du chef de saint Julien devint la propriété des religieuses augustines desservant l'Hôtel-Dieu qui la déposèrent en l'église Saint-Julien-le-Pauvre. Les religieuses allaient garder le précieux dépôt à travers les vicissitudes de l'existence de leur communauté.

En 1914, l'archevêque de Paris faisait procéder à l'authentification du chef; le 28 août 1920, la relique, remise à Mgr l'Évêque du Puy, était transférée à Saint-Julien après cent vingt-sept ans d'exil.

Dans une courte note, dont le secrétaire donne connaissance, notre collègue M. Valentin Montalban, avocat à Brioude, précise certains détails des pérégrinations des reliques du Saint et du reliquaire qui les contenait, achevant de nous documenter sur une question méritant les précisions qui viennent de lui être données.

Les cartiers du Puy. — Dans ses *Recherches sur la fabrication des cartes à jouer au Puy*, M. Charles Jacotin de Rosières a fait connaître la famille Beaunier qui exerça la fabrication des cartes au Puy dans la deuxième partie du xvi^e siècle. M. le chanoine Mercier a rencontré récemment mention de ces cartiers dans les minutes du notaire Vianès et, grâce à ces pièces inédites, nous savons aujourd'hui que Rolland Beaunier avait épousé Marguerite Batourete, fille de Lucca Baudier, de la Chazotte, près Borne et qu'il concédait en 1549 le monopole de la vente de ses cartes aux frères Blanc établis au Puy et à Genoilhac moyennant vingt livres tournois par balle contenant cinq grosses de cartes fines, et cela pour une période de quatre années.

L'atelier de Beaunier semble avoir eu quelque vogue dans la région puisque des apprentis lui venaient en 1550 de Vaulx-les-Lyon et de Chavanay. Ceci indique une prospérité qui était jusqu'ici ignorée.

Élections. — Candidatures. — Mlle de Montaigut, à Périgueux; MM. Véron de la Combe, à Saint-Didier; Pierre Paul, archiviste paléographe à Rouen; Métayer, directeur des services agricoles de la Haute-Loire; Bresson, inspecteur des Eaux et Forêts au Puy, sont élus membres de la Société.

M. le Dr Maurice Jean, du Puy, est présenté. Scrutin à un mois.

Sur la proposition de M. Breschet, M. le comte de Ribains, maire de Rauret, ingénieur agronome, est nommé membre de la commission chargée d'organiser les expériences agricoles dans l'arrondissement du Puy.

La fin de la séance est consacrée à l'examen des questions des Conférences et de l'Exposition. Des décisions sont arrêtées en conséquence qui feront l'objet de communications ultérieures.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1920.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. d'Arbaumont, chanoines Badiou et Bonnefoy, Bodoit, Breschet, Bergeron, Jean Combe, chanoine Chapat, Eyraud, Eynac, Falcon, Feuillet, Antoine Jacotin, Gautheron, Germain, Lauze, de Malaval, Meyer, Henri Marsset, Nicolas, Olnagol, Vessereau, Vidal-Galland.

Le procès-verbal de la séance de novembre est lu et adopté. M. Antoine Jacotin fait passer sous les yeux de ses collègues la plaque gravée commémorant la reconnaissance des reliques de Saint-Julien de Brioude le 21 mars 1606 et établit la similitude des termes de l'inscription qui y figure avec une inscription datée de 1666 concernant Sainte-Livrade d'Agen, et conservée dans le fonds de l'abbaye de la Chaise-Dieu aux archives de la Haute-Loire.

Correspondance. — Dans la correspondance se trouvent notamment des lettres de MM. Métayer et Bresson remerciant du titre de membre résidant qui leur a été conféré.

Avis favorable est donné à une initiative émanant du groupe d'art l'« Ilôt » et tendant à l'organisation au Puy d'une manifestation ayant pour sujet l'œuvre du poète Emile Verhaeren.

Commission des expériences agricoles. — Au nom de la commission des expériences agricoles, M. Julien Breschet indique à la Société qu'une somme de 12.000 fr. vient d'être mise à la disposition de la commission par l'office départemental agricole en vue de l'organisation des concours 1920-21 dans l'arrondissement du Puy.

Les conditions de ces concours, précisées dans un rapport dû à M. Olnagol, seront portées à la connaissance des agriculteurs par voie d'affiches et par les journaux ; le programme détaillé sera déposé dans chaque mairie.

Les termes de cet appel à l'émulation des cultivateurs sont approuvés par la Société.

L'Exposition archéologique et artistique de mars 1921. — M. Emile Gautheron rend compte des travaux de la commission chargée de l'organisation de l'exposition de 1921.

Cette exposition, qui sera ouverte pendant toute la durée des fêtes du Jubilé, aura lieu dans les salons de l'ancien Evêché, place du Fort. Elle comprendra une section d'histoire rétrospective des Jubilés de Notre-Dame du Puy par l'image : statuettes, médailles, gravures, tableaux, affiches et autres documents empruntés aux collections publiques et privées.

Une deuxième section sera réservée aux Beaux-Arts dans leur application à la basilique et à ses environs, à la ville du Puy et à l'industrie spécialement vellave de la Dentelle.

Les détails matériels d'organisation sont arrêtés et précisés : les précautions à prendre et les garanties à offrir aux administrations, communautés et aux particuliers qui consentiront des prêts à la Société sont déterminées, ainsi que les conditions des entrées.

Conférences de 1920-21. — Le secrétaire-général annonce que l'ouverture des conférences de 1920-21 se fera le vendredi 17 décembre à 8 h. 30 dans la salle des fêtes de l'Hôtel des Ambassadeurs.

Comme précédemment il y aura douze conférences s'échelonnant jusqu'au 11 mars.

Les membres de la Société recevront incessamment la carte d'entrée à laquelle ils ont droit pour eux et leur famille. En ce qui regarde les personnes étrangères à la Société, des cartes d'abonnement aux douze conférences seront mises à leur disposition. La carte permanente individuelle sera de 10 fr. ; la carte de famille (père, mère, enfants) sera de 15 fr. Des cartes individuelles pour une seule conférence seront vendues 3 fr.

Les sabots de Saugues en 1702. — La chanson « Mous Esclos » constitue un des trésors les plus populaires et les plus répandus de notre folklore. Elle est chantée dans les familles comme dans les banquets, et il n'est pas d'enfant qui ne réponde à la demande :

Quant te coustèrout

Tous esclos ?

— Coustèrout noou soòs.

Un prix-fait du 26 mai 1702, communiqué par M. le chanoine Mercier, apporte la contribution de l'histoire aux données de la tradition. Cette convention, intervenue entre Charles Gautier, du Mas, paroisse de Monistrol-d'Allier d'une part, Marie Bernard, femme de Nicolas Gautier, greffier au sénéchal et présidial du Puÿ, et Madeleine Armand, femme de Pierre Alvernias, tailleurs d'habits de la même ville, d'autre part, prouve qu'au début du XVIII^e siècle, les sabots à « talon redon » valaient en gros trente sols la douzaine.

La chanson dit qu'à l'ordinaire les sabots de Saugues étaient de « fraisse » ; notre document s'abstient de l'indiquer, se contentant de spécifier qu'ils seront « bons et marchands ». Les prix ont varié et de nos jours ils ont suivi la vague de hausse ; on paie au Puÿ en 1920 4 fr. au moins une paire de ces élégantes chaussures.

Les concours agricoles. — M. Vidal-Galland entretient ses collègues de la question des concours ; il espère que les conditions sanitaires en permettront le rétablissement en 1921.

Elections. — A l'unanimité, M. le Dr Maurice Jean, est élu membre résident.

M. Feuillet est nommé bibliothécaire-archiviste en remplacement de M. Meysonnier, démissionnaire.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 6 JANVIER 1921.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. d'Arbaumont, Baldit, Bayon de la Tour, Bergeon, Bergeron, Breschet, de Boudemange, de Brive, du Boys, Eynac, Eyraud, Falcon, C. Fabre, Gautheron, Germain, Girard, Antoine Jacotin, Lauze, le chanoine Mercier, de Miramon-Pestel, Monjot, Nicolas, Olagnol, Vessereau, Vidal-Galland.

Après lecture du procès-verbal de la séance de décembre et son adoption, M. le Président offre ses vœux à l'assemblée et procède au dépouillement de la correspondance qui comprend entre autres une lettre du ministre de l'Instruction publique relative à l'ouvrage de notre collègue, M. le Dr Paul Olivier, sur la Vierge Noire du Puy.

Bibliographie. — Au nombre des ouvrages reçus figurent : le Bulletin (tome XLIX, 1920, fasc. 1) de la Société des Sciences, Agriculture et Arts du Bas-Rhin.

Les Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Chalon-sur-Saône (2^e série, tome IX, 1920) qui publient le début d'un travail de M. P. Bernard sur les origines et les premiers siècles de l'église chalonnaise. Le chapitre II de cette étude est consacré à l'apostolat de saint Marcel et l'auteur réédite le récit généralement adopté du martyre de ce saint.

En l'an 177, un disciple de saint Pothin, nommé Marcel, échappé miraculeusement aux prisons lyonnaises, remonta vers le nord en longeant les bords de la Saône. Ayant laissé son compagnon Valérien à Tournus et continuant sa route à travers les forêts séquanaises de la rive gauche, il arrive en vue de Cabillonnum. Cette cité ne lui paraissant pas assez sûre aux chrétiens, il se propose de traverser la Saône un peu plus haut afin de poursuivre son apostolat en territoire éduen. A ce moment, il a le malheur d'aller chercher hospitalité dans la ville du préfet romain Priscus au lieu nommé Ilubiliacus [aujourd'hui La Vacherie]. Priscus ne pouvant convaincre Marcel d'adorer les dieux qu'il fêtait joyeusement, le fait enterrer jusqu'à la ceinture et le laisse mourir de faim.

M. Bernard cite à l'appui de cette version de la « passion » de Marcel l'inscription de Saint-Marcel de Carrière (Gard) mentionnant des reliques du saint. Cette inscription du VI^e siècle indique que la passion eut lieu sur le territoire de la cité de Chalon. S'agit-il dans cette inscription du même confesseur de la foi que celui qui est honoré en Velay ? L'historien se pose la question en rappelant la découverte faite en 1896 par M. Terle dans les murs de l'ancienne église Saint-Marcel d'Espaly. La plaque de marbre mise au jour avec des fragments de reliques portait simplement ces mots : SANGUIS MARCELLUS || MARTIR KRI. A. Q. La légende locale, rapportée par le père

Branche et consignée également dans le Sanctoral du Puy de 1661, s'éloigne, en tout cas, totalement de celle donnée par M. Bernard. Si l'on ajoute créance à des récits dont la critique est extrêmement malaisée, saint Marcel d'Espaly et saint Marcel de Chalon semblent être deux personnages différents.

Les comptes-rendus des séances de l'Académie d'Agriculture de France (tome VI, année 1920, n° 38) contiennent une intéressante communication de M. Rey, président de la Société d'agriculture du Lot, sur les difficultés de l'expérimentation en agriculture. Il en est donné connaissance à l'assemblée qui est unanime à en approuver les prudentes conclusions.

Expériences agricoles de 1921. — Au nom de la commission chargée de préparer les expériences agricoles dans l'arrondissement du Puy, M. Julien Breschet communique les premiers résultats de l'appel fait aux agriculteurs.

Un communiqué spécial sera rédigé par la commission donnant certaines explications de nature à préciser la coopération de la Société dans l'établissement des champs de démonstration.

Un échange de vues a lieu à cet égard entre les membres présents. La commission se réunira à l'issue de la séance.

Exposition Charles Maurin. — Une exposition d'une centaine d'œuvres de Charles Maurin a été organisée à Paris par les soins de MM. Bernheim Jeune. Elle est ouverte depuis le 3 janvier et se cloturera le 11. Le catalogue illustré de cette « retrospective » débute par quelques pages d'Arsène Alexandre dans lesquelles sont caractérisées la vie et l'œuvre de notre compatriote. Le secrétaire donne lecture du jugement si autorisé du distingué critique d'art. Tous ceux qui ont connu Maurin en reconnaissent la justesse.

« Il ne se livrait pas facilement, écrit M. Alexandre. Il était fier parce que délicat et ombrageux, parce que sensible. Aucun problème de la pensée et de l'art ne lui était indifférent ni étranger. Une belle spéculation scientifique ou esthétique lui donnait une sorte d'ivresse particulière, et la laideur, la sottise et l'ignorance le faisaient éclater en rires d'une amertume joyeuse....

« Déjà beaucoup d'années se sont écoulées entre la première exposition que fit Maurice Joyant des œuvres de Maurin au boulevard Montmartre, chez le Goupil d'alors, et la deuxième qui a lieu maintenant à la galerie Bernheim Jeune.

« La première lui valut l'estime des difficiles, la seconde lui assurera peut être la célébrité qu'il n'a point connue.

« Mais même si, ce qui prouverait contre toute vraisemblance, que le public d'aujourd'hui ne s'y connaît pas plus que celui d'il y a trente ans, cette célébrité lui échappait, il a encore, dans son œuvre, de décisifs recours sur l'avenir... ».

Bibliographie locale de 1920. — Le secrétaire fait part à ses collègues du résultat de ses recherches pour l'établissement de la bibliographie locale de 1920. Les dépouillements en ce qui concerne les livres, revues, journaux se rapportent à MM. J. Bosc, Charlier, Dr Coiffier, abbé Devès, Durieux, C. Fabre, Boudon-Lashermes, Giroud, Guillemot, Jourda de Vaux, de Mont-

morand, Dr Olivier, Pierre Paul, Jules Romains, Louis de Romeuf, de Saint-Pol, de Ségur, Trévis, Jules Vallès, Mgr Boudinhon, Clergeac, Dubreuil, Faucon, de Fleury, Gandilhon-Gens-d'Armes, Hugon, Male, G Martin, E. Peyriller, R. de Planhol, A. Souchon, Bibert, Mamet, Jâmon, de la Gorce, Vissaguet, Lenotre.

Candidatures. — MM. le Dr Paul Bonnet, Pierre Grillet, Léon Robert, Bès, Marius Boutaud, sont présentés pour le titre de membre résidant et non résidant. Scrutin à un mois.

La séance est levée à 3 h. 30.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1921.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. d'Arbaumont, Baldit, Bodoit, Breschet, du Boys, chanoine Chapat, Eynac, Fabre, Feuillet, Gautheron, Germain, Girard, Jacotin, de Malaval, de Miramon-Pestel, Nicolas, Olagnok, Ollier, Terrasse, Vignon, Vidal-Galland.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Correspondance. — Bibliographie. — Après avoir rendu hommage à notre collègue, M. Chaudier, de la Rochelambert, deux fois blessé, titulaire de la croix de guerre avec palmes (quatre citations), décoré de la Valeur militaire italienne et chevalier de la Légion d'honneur, M. le Président communique la correspondance qui comprend entre autres des notes de l'Office départemental agricole relatives aux primes de conservation aux taureaux, à la culture des pommes de terre et aux prairies naturelles.

La Société de l'Almanach de Brioude demande à échanger ses publications avec les nôtres. Adopté.

Au nombre des ouvrages reçus figurent :

Au Pays de Lafayette (préface de M. le général Fayolle) par M. Louis de Romeuf. M. C. Fabre est chargé de rédiger une note sur ce nouvel ouvrage de notre collègue.

Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Colmar (nouv. série. Tome XV-1918-1919).

Mémoires de l'Académie de Vaucluse (2^e série. Tome XX-1920).

Annales du Midi (juillet-octobre 1920).

Il sera rendu compte de ces publications.

Le tremblement de terre du 3 octobre 1920. — Le 3 octobre 1920,

vers 5 h. (temps moyen de Greenwich), un léger tremblement de terre a été observé dans notre département et ressenti principalement dans l'arrondissement de Brioude.

Bien que ses effets aient été anodins, il a semblé à M. Baldit qu'il était utile de rassembler les renseignements envoyés à ce sujet à la Commission météorologique, afin de ranger ce phénomène à sa véritable place parmi les phénomènes du même genre dont la connaissance est nécessaire.

M. Baldit établit, preuves en mains, que la secousse sismique a eu une durée de deux secondes et a été d'une intensité moyenne égale à 4 dans l'échelle de Rossi-Foré consistant en une série d'impulsions horizontales et quelques trépidations. Cette secousse a été observée dans la partie Nord-Ouest du département et s'est étendue dans une partie du Puy-de-Dôme et du Cantal. Peut-être faut-il y voir le résultat d'un tassement des failles connues et déterminées dans la région Saint-Géron-Paulhac et Brassac-Sainte-Florine, explication valable aussi par les secousses qui agitent de temps à autre le creux du Puy.

Les souvenirs de La Fayette au Musée de l'Armée. — Un certain nombre des souvenirs qui étaient conservés avant la guerre au château de Chavaniac ont été donnés récemment au Musée de l'Armée. D'après les indications fournies par M. le général Malletterre au secrétaire général, ces objets sont les suivants :

Deux cadres : drapeaux de la garde nationale (aquarelles) ; tableau de la garde nationale parisienne au 1^{er} avril 1790 ; pierre de la Bastille ; plan de la Bastille ; insigne en or de chevalier de Saint-Louis ; sabre à poignée d'argent ; sabre dit de la République batave ; épée en vermeil du temps de Louis XVI ; épauvette d'officier général (xviii^e s.) ; portrait du général ; dessin représentant G.-W. La Fayette ; médaillon de David d'Angers avec lettre autographe de La Fayette ; urne sur un petit meuble ; pendule de bureau ; deux flambeaux Directoire ; deux vases ; un bureau ; fauteuil de bureau en acajou ; quatre fauteuils (xix^e s.) ; meuble à hauteur d'appui (xviii^e s.) ; encrier en bois noir ; une petite lampe à deux becs de style antique ; une corbeille de style étrusque (début du xix^e s.) ; tapis d'Aubusson (xix^e s.) ; chapeau de garde national ; selle de velours bleu ; médailles ; jeu d'échecs ; console en acajou ; deux volumes de la bibliothèque de La Fayette ; portefeuille en maroquin rouge.

Alexandre Bruel. — M. A. Bruel, conservateur honoraire aux archives nationales, est décédé le 16 novembre dernier. Le secrétaire général rend hommage au disparu en rappelant que sa thèse de l'Ecole de Chartes fut un *Essai sur la chronologie du cartulaire de Brioude* (1866). Son travail le plus important fut le *Recueil des Chartes de l'abbaye de Cluny* (six vol. in-4^o) où l'on rencontre de nombreux textes et mentions intéressant les établissements religieux de notre pays relevant de Cluny ou en relations avec cet ordre. M. Bruel fut d'autre part le commissaire responsable de l'édition par Chassaing et A. Jacotin du *Dictionnaire topographique de la Haute-Loire*.

L'Exposition du Jubilé. — M. Emile Gautheron donne sur cette manifes-

tation de nouveaux renseignements en ce qui concerne les locaux et leur agencement. A l'exposition des souvenirs des Jubilés du Puy et du culte de la Vierge Noire, seront définitivement adjointes des sections de Dentelles et des Behux-Arts, ainsi qu'une exposition du costume local. La Société décide d'offrir aux Jeux floraux qui seront organisés à cette occasion les fleurs en or rappelant la fondation Dujeune (1586) si longtemps en honneur au Puy. MM. Terrasse et Gautheron sont chargés de donner suite à cette décision.

A propos des Conférences. Communication. — Sur l'exposé du secrétaire général et à la suite de l'examen de la question par l'assemblée, les jeunes gens autorisés par leurs parents, membres de la Société ou abonnés aux conférences, seront admis à une matinée dansante qui aura lieu dans la salle des Ambassadeurs le jeudi 3 mars prochain, jour de la mi-Carême.

Les concours agricoles de 1921. — M. E. Vidal-Galland expose les conditions dans lesquelles vont avoir lieu les concours agricoles de 1921; il donne lecture du programme du concours d'animaux gras du lundi de la Passion et en fait approuver les dispositions. Diverses mesures annexes sont également discutées et adoptées.

Elections. — Candidatures. — MM. le Dr Paul Bonnet, Pierre Grillet, Léon Robert, Casset, Bès, Marius Boutaud, Mlle Bonnet, présentés à la dernière séance, sont élus membres résidants.

MM. le Dr Chevalier et Dodart sont présentés. Election à un mois.

A la fin de la réunion. M. le président fait part à ses collègues de son intention de se démettre de ses fonctions.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUGHON.

SÉANCE DU 3 MARS 1921.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. d'Arbaumont, chanoine Badiou, Bayon de la Tour, Ba'dit, Bodoit, Breschet, chanoine Chapat, Eynac, Feuillet, Girard, Gautheron, Grellet de la Deyte, Germain, Antoine Jacotin, de Malaval, Malartre, Marsset, chanoine Mercier, Terrasse, Vazeille, Vessereau, Vidal-Galland.

Le procès-verbal de la séance de février est lu et adopté.

Correspondance. — Bibliographie. — Le secrétaire général annonce qu'à la nouvelle de l'élévation au maréchalat de M. le général Fayolle, membre d'honneur de la Société (19 février) et en l'absence du président, il a envoyé le télégramme suivant :

Maréchal Fayolle, Paris.

La Société académique du Puy, dont vous êtes membre d'honneur, adresse au cinquième maréchal de France originaire des montagnes du Velay la respectueuse expression de ses félicitations vives et sincères ainsi que de sa légitime fierté.

M. le maréchal Fayolle a ainsi répondu à cette adresse :

J'ai été très sensible aux félicitations que vous avez bien voulu m'envoyer au nom de la Société académique du Puy à l'occasion de ma nomination à la dignité de maréchal.

La sympathie que me témoignent en cette circonstance les membres éminents de cette Société m'est particulièrement précieuse et me touche profondément. Je vous adresse à vous, Monsieur le Secrétaire général, et à tous les membres de la Société, mes remerciements les plus cordiaux.

Veuillez, etc.

EMILE FAYOLLE.

M. le Président communique à l'assemblée diverses demandes de renseignements reçues au cours du mois.

La Société de Géographie offre de rendre compte dans sa revue de nos *Mémoires et Bulletins*. L'envoi lui en sera régulièrement assuré.

En vue de manifester l'intérêt qu'il porte aux œuvres de la Société et à son effort de divulgation historique, M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts envoie des estampes à décerner dans les meilleures conditions.

La Société des Agriculteurs de France nous informe du renouvellement de son bureau et de son Conseil et nous invite à y participer. Le secrétaire général est chargé d'adresser le vote collectif de la Société.

Après échange de vues, MM. Terrasse et Gautheron sont priés de commander à la maison Augis, de Lyon, la rose d'or à décerner au nom de la Société au lauréat des Jeux floraux du Puy le 29 mars prochain.

Au nombre des ouvrages reçus figurent :

L'*Almanach de Brioude* (1920), publié par la Société de l'Almanach et qui est une contribution intéressante aux études locales.

L'*Annuaire* de l'Union des Pères et des Mères dont les fils sont morts pour la Patrie dans la Grande Guerre. Section de la Haute-Loire (1918-1920), don du président, M. Grellet de la Deyte.

Le *Bulletin* de la Société d'Agriculture de la Nièvre.

L'Exposition archéologique, historique et artistique de 1921. — Les derniers détails de l'organisation et du programme de cette exposition sont discutés et arrêtés.

L'exposition aura lieu du 23 mars au 10 avril prochain dans les salons de l'ancien palais épiscopal, place du Fort. Elle sera consacrée au point de vue archéologique et artistique, au culte de la Vierge Noire du Puy, aux Jubilés de Notre-Dame, au vieux Puy ; aux Beaux-Arts et au mobilier ; à la dentelle du Puy ; aux anciens costumes locaux ; au Velay à la Grande Guerre.

L'inauguration aura lieu le 23 mars à 2 heures, en présence des autorités

départementales, diocésaines et municipales, et les visites s'effectueront chaque jour de 10 heures à midi et de 2 heures à 6 heures.

Le 29 mars à 4 heures du soir, les félibres du Velay célébreront dans le cloître du palais les Jeux floraux du Puy, avec le concours de la *Schola cantorum*.

Des cartes spéciales d'entrée seront distribuées aux membres de la Société, aux félibres et aux artistes de la *Schola*. Les exposants des diverses sections seront admis sur présentation de leur récépissé de prêt. Ces cartes seront *personnelles*.

Communications. — M. Girard ayant demandé le renvoi de sa communication sur un projet de dictionnaire de la langue vellave, M. Grellet de la Deyte indique qu'il a récemment rencontré à Saint-Étienne le texte d'une pétition adressée en 1581 au baron de la Tour-Saint-Vidal par les habitants de Saint-Didier-la-Séauve en vue d'être autorisés à relever les murailles de la ville. Cette autorisation leur fut accordée. Notre collègue développera sa communication à la prochaine séance.

Elections. — Candidatures. — MM. le docteur Chevalier et Dodart, présentés à la dernière réunion, sont élus membres de la Société.

Sont présentés MM. Gabriel Segret, notaire à Blesle; Néron-Bancel, ancien député, à Monistrol-sur-Loire; Albert Boudon-Lashermes, docteur en droit, au Puy; Rouvier, banquier au Puy. Scrutin à un mois.

La séance est levée à 3 h. 30.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 7 AVRIL 1921.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. d'Arbaumont, Baldit, Breschet, de Brive, de Boudemange, Bodoit, Eyraud, Eynac, Falcon, Feuillet, Germain, Girard, Meyzonnier.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Correspondance. — Bibliographie. — Dans la correspondance figurent diverses lettres de l'Administration des Domaines et de la Société amicale des mutilés et réformés de la Grande Guerre de la Haute-Loire concernant l'exposition archéologique et artistique.

Au nombre des ouvrages reçus, il faut mentionner spécialement :

L'ancienne statue romane de Notre-Dame du Puy. Vierge noire miraculeuse, Essai d'iconographie critique, par le Dr Paul Olivier. Un volume de 140 pages in-4°, orné de cinquante-neuf planches hors texte.

Cet important ouvrage débute par une introduction où sont examinés : la statuaire du ^{vi}^e au ^{ix}^e siècle ; le culte des reliques ; les statues-reliquaires ; les vierges romanes, où l'auteur s'efforce de définir l'origine de la Vierge du Puy. L'iconographie de la Vierge Noire occupe neuf chapitres consacrés aux sceaux, enseignes de pèlerinages, médailles, monnaies, œuvres d'orfèvres et bijoux, œuvres de fondeurs, peintures, gravures, sculptures, objets divers.

Le Grand Pardon de Notre-Dame et l'Eglise du Puy de 992 à 1921, par Albert Boudon-Lashermes, illustré par G. de Vaux. Un volume de 208 pages in-4^o.

Retracer l'histoire de l'église du Puy et de son Jubilé, de ses chanoines, de ses évêques, de toutes ses illustrations religieuses, reproduire les portraits de tous les personnages ecclésiastiques ayant illustré cette Eglise et les documents les plus intéressants de l'art religieux dans le diocèse du Puy, du ^x^e au ^{xx}^e siècle, tel est l'objet de cet ouvrage, qui rectifie sur quelques points les listes épiscopales connues, d'après des renseignements provenant des archives vaticanes, notamment en ce qui regarde Jean Chabrit, nommé en 1355 et Jean Joffrévy, qui siégea de 1356 à 1361 ; il attribue au roi Louis VII le don de la Vierge noire à l'église d'Anis et donne le texte de plusieurs inventaires extraits de collections particulières.

La langue vellave. Projet de grammaire et de dictionnaire. — M. Girard expose les grandes lignes d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue vellave, et il donne lecture de quelques pages de son intéressant essai de réglementation d'un idiome dont les formes et l'orthographe doivent être soustraites à la fantaisie d'écrivains dont les publications peuvent avoir de la valeur au point de vue de l'observation des mœurs et des tournures de langage mais sont exprimées en termes méconnaissables dans leur graphie.

Une commission spéciale collaborera avec M. Girard dans l'établissement raisonné et théorique de la grammaire et du dictionnaire depuis si longtemps désirés. MM. Antoine Jacotin, Feuillet, le chanoine Badiou, Eynac, Fabre sont désignés pour en faire partie.

Jean-Louis Corcelle. — Les journaux ont annoncé le décès survenu à Ceyzerieu (Ain) le 27 mars, de M. Corcelle, professeur honoraire de l'Université. Avant d'appartenir aux lycées d'Annecy et de Chambéry, où se passa la plus grande partie de sa carrière, M. Corcelle avait enseigné l'histoire au lycée de garçons du Puy (1885-1888). Pendant les trois années de son séjour en Velay, le professeur s'était vivement intéressé aux recherches érudites locales et y avait fourni une collaboration abondante et utile.

On lui doit un manuel historique et géographique sur la Haute-Loire (Paris, Curel, Cougis et C^{ie}), des études sur la dentelle dans le Velay, Notre-Dame du Puy en Savoie, le géographe Aimé Pissis parues dans les mémoires de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire (t. VII et VIII), de nombreuses chroniques données au journal *La Haute-Loire* de 1887 à 1893 sur les hommes et les choses du pays.

Sur le tremblement de terre du 3 octobre 1920. — M. Albert Baldit rappelle qu'à la séance du 3 février dernier, il a exposé les résultats sommaires d'une étude sur le tremblement de terre du 3 octobre 1920.

M. Glangeaud, l'éminent professeur de géologie de la Faculté des sciences de Clermont, vient de présenter le 21 février une note sur ce séisme à l'Académie des Sciences, en réunissant aux observations de la Haute-Loire qu'il avait prié M. Baldit de lui communiquer, celles des départements du Cantal et du Puy de-Dôme. Comme le tremblement de terre semble avoir été le plus violent dans notre département dans la région de Brioude, Auzon, Brassac, ce sont ces observations qui dans la note en question présentent le plus d'intérêt.

Sur les effets de ce séisme, M. Glangeaud est du même avis que notre collègue. Il dit : « La cause de ce tremblement de terre est due vraisemblablement à des réajustages de compartiments de la cuvette Brassac-Brioude ».

A propos de deux appareils de la collection A. Clair au musée Crozatier. — En visitant la collection de modèles de la galerie Clair, on remarque dans une des vitrines du bas et un peu à l'écart deux modèles portant l'inscription : Tentatives de mouvement perpétuel. L'un représente une roue dans les rayons de laquelle glissent des billes de plomb; le second est une chaîne sans fin formée également par des palettes articulées.

Il est inutile de dire que ces deux mouvements sont restés à l'état d'immobilité la plus parfaite depuis leur création. Un élève de mathématiques élémentaires trouverait parfaitement la position d'équilibre de ces systèmes en appliquant les lois élémentaires de la mécanique. Cependant ils donnent une sorte d'illusion d'optique d'un mouvement qui semblerait devoir se poursuivre de lui-même.

Or, dans un ouvrage très digne d'être étudié : *Energétique générale*, par Michaud, et dans le premier chapitre de cet ouvrage consacré à quelques aperçus sur le mouvement perpétuel, les deux modèles du musée du Puy sont les premiers cités.

Ils sont intéressants à plus d'un titre et M. Baldit les signale parce qu'à côté de modèles plus brillants et plus finis au point de vue mécanique ils n'attirent guère l'attention.

Elections. — Candidatures. — MM. Gabriel Segret, notaire à Blesle; Néron-Bancel, ancien député, à Monistrol-sur-Loire; Rouvier, banquier au Puy sont élus membres de la Société.

Sont présentées les candidatures de MM. l'abbé Lespinasse curé d'Agnat; Marsaut, directeur des Filatures du Velay; Tardieu, président de la Caisse d'épargne du Puy; Louis Mercier, agriculteur à Espaly-Saint-Marcel.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 12 MAI 1921.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. d'Arbaumont, Breschet, de Brive, Bodoit, de Boudemange, chanoine Chapat, Eynac, Falcon, Feuillet, Gautheron, Jacotin, de Malaval, Marsset, Meyzonnier.

Le procès-verbal de la séance d'avril est lu et adopté.

Bibliographie. — Au nombre des ouvrages reçus figurent :

Mémoires de la Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse (tome XXI, 4^e fasc.).

Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France, nouv. série, n^{os} 42, 43, 44, 45 (1913-17). Une notice de M. de Montgailhard sur la famille de Jean de Chalette, peintre de l'Hôtel de Ville de Toulouse, nous apprend que Françoise Parier, fille de Josué Parier, peintre du Puy et de Françoise de Beaux, née le 30 octobre 1599, avait épousé vers 1625 Jean Chalette.

La *Revue du Vivarais* du 15 avril 1921 continue la publication de notes historiques sur l'abbaye de Mazan. On y rencontre des mentions concernant les possessions de l'abbaye au Puy, à Bellecombe, aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles. Un acte de donation du 24 juin 1217 nomme les témoins Robert des Deux-Chiens, Étienne de Fay-le-Froid (Frigidafago), Durand de Borne, moines de Mazan; Étienne de Pradelles, Michel de Lardairol, Durand de Cayres, Pons du Monastier, frères convers; Bertrand de Malaval.

Dans le même numéro figure la suite d'une étude de M. J.-B. Therme sur une donation de dix manses faite par noble Étienne au monastère de Saint-Chaffre du Monastier du 5 au 26 décembre 955.

Notre collègue, M. Margerit-Brémond, photographe-éditeur au Puy, fait hommage à la Société d'un exemplaire de l'Album-Souvenir du 28^e Jubilé de N.-D. du Puy qu'il vient de publier. M. Margerit a fait précéder cette série de cartes d'une intéressante notice sur les grands pardons.

M. Albert Mousset, ancien élève de l'école des Chartes, vient de consacrer un gros volume à l'histoire de la Maison de Kergorlay. On trouvera au pp. LVI-LVII de cet imposant recueil de documents une notice sur Henri-Ernest-Marie-Pierre, comte de Kergorlay (1847-1919), marié en 1873 à Anne-Marie-Caroline de Fay de la Tour-Maubourg, maire de Saint-Maurice-de-Lignon de 1874 à 1898, conseiller général de Fay-le-Froid depuis 1874, député de la Haute-Loire de 1880 à 1884 et de 1889 à 1893.

Les fêtes du 1^{er} mai 1821 en l'honneur du duc de Bordeaux dans la Haute-Loire. — D'après les relations de l'époque, le secrétaire général retrace sommairement les fêtes qui eurent lieu à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux au Puy, à Vorey, à Saint-Paulien, à Loudes, à Allègre, à Brioude, à Yssingeaux. Il donne lecture de quelques-uns des vers écrits pour

la circonstance par des poètes locaux : le chevalier de Bonfils, de Ribier, Charitat, Harent, documents qui sont à conserver à l'intention des futurs historiens de cette période du *xix^e* siècle.

Les foires de Pébrac. — Notre collègue, l'abbé Fabre, communique, par l'intermédiaire de M. le chanoine Mercier, le texte des lettres de la chancellerie pour l'établissement de foires à Pébrac et à Ganilhon (juin 1674). Ces foires, sollicitées par l'abbé et les chanoines de Pébrac, étaient fixées au 3 février, 25 juin, 10 septembre, 11 novembre de chaque année. Celles des 25 juin et 10 septembre ont continué à se tenir jusqu'à nos jours, et la seconde est particulièrement renommée et fréquentée.

L'original du privilège, sur parchemin, appartient à M. l'abbé Goudet, curé de Saint-Privat-d'Allier.

Le comte Robert de Lasteyrie. — Le 29 janvier 1921, est décédé à Paris le comte Robert de Lasteyrie du Saillant, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ancien député, professeur à l'École des Chartes, qui se rattachait à notre pays par le mariage d'Antoinette-Marie-Virginie de la Fayette, fille du général, avec le comte Louis de Lasteyrie (20 avril 1803).

M. de Lasteyrie est l'auteur de deux ouvrages concernant nos études :

Inscription énigmatique sur un chapiteau de Saint-Julien de Brioude (Paris, 1890, in-8°); *L'Architecture religieuse en France à l'époque romane* (Paris, 1912, gr. in-8°).

Élections. — Candidatures. — Avant que l'assemblée procède aux élections sur les candidatures présentées à la dernière réunion, le secrétaire annonce que, cédant aux instances des membres du Conseil d'administration, M. le Président est revenu sur sa détermination de se démettre de ses fonctions et a accepté de continuer à la Société son concours si apprécié.

Sont élus membres de la Société : MM. l'abbé Lespinasse, curé d'Agnat; Marsaut, directeur des Filatures du Velay; Tardieu, président de la Caisse d'épargne du Puy; L. Mercier, agriculteur à Espaly-Saint-Marcel.

Sont présentés : MM. Bérard-Blanc, fabricant de dentelles au Puy; l'abbé Borie, vicaire à Vorey; Brunereau, notaire à Brioude; André Desplanques, homme de lettres à Brioude.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 2 JUIN 1921.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. de Boudemange, Feuillet, Gautheron, Germain, Grellet de

la Deyte, Girard, Lauze, de Malaval, Marsset, chanoine Mercier, chanoine Pontvianne, Tardieu.

Le procès-verbal de la séance de mai est lu et adopté.

Correspondance. — Bibliographie. — Dans la correspondance figure une lettre par laquelle notre collègue M. Paul Vazeille propose à la Société sa riche collection vellave de clichés photographiques : monuments, sites panoramiques, etc.

Cette collection, composée avec goût et discernement, constitue un ensemble documentaire et artistique du plus vif intérêt. Une commission, composée de MM. Baldit, Gautheron et Marsset, est chargée de procéder à son examen et de faire un rapport à la Société sur sa valeur, à toutes fins utiles.

Le secrétaire général présente le *Journal et Correspondance* de Joseph Tourrette, capitaine au 25^e régiment d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur, croix de guerre, mort pour la France.

Ce volume (258 p. in-8°, imprimerie de l'*Avenir de la Haute-Loire*, 1920) est édité par M. J. Beyssac, originaire de la Haute-Loire, membre de l'Académie de Lyon, auteur d'une étude sur les Pénitents de Craponne, ainsi que de nombreux travaux concernant l'histoire lyonnaise où l'on rencontre de précieux renseignements sur notre province. Le journal de guerre du capitaine Tourrette est un document important à joindre aux publications nées du conflit mondial; il révèle une âme d'élite et une belle intelligence servant un dévouement profond à la patrie.

Né à la Voûte-Chilhac, le 27 février 1887, Joseph Tourrette fit ses études au lycée du Puy puis au collège Rollin. Admis à l'École polytechnique, il sortait de cet établissement en 1910 pour entrer à l'école de Fontainebleau et être envoyé ensuite au 12^e régiment d'artillerie. Démissionnaire en 1912, le jeune officier devint ingénieur aux Tréfileries du Havre et passa en 1913 aux Forges et Aciéries de Huta-Bankowa, en Pologne.

C'est là que vint le chercher l'ordre d'appel précédant la mobilisation générale de 1914. Appartenant au premier groupe d'artillerie de la 1^{re} division de réserve puis à l'État-Major de la 1^{re} armée où il étudia un affût de circonstance pour l'emploi du canon de 75 et crée l'obusier de tranchée qui prend son nom, Tourrette fixe sur lui l'attention de ses chefs par un esprit d'initiative et un courage admirable. Il obtenait sa première citation le 12 janvier 1915 et continuait à participer avec distinction aux travaux et aux opérations de son arme quand, le 13 décembre 1916, il tombait mortellement atteint près de Péronne, en observant le tir de sa batterie.

Le journal permet de suivre le détail d'une vie brève mais bien remplie dont le sacrifice honore la famille comme la petite patrie du capitaine Tourrette.

Requête des consuls de Saint-Didier au baron de Saint-Vidal (1581).

— Le recueil de chartes sur le Forez conservé à la Bibliothèque publique de Saint-Étienne (reg. I, n° 151) contient une requête présentée au baron Antoine de la Tour-Saint-Vidal, chevalier de l'Ordre du Roi, capitaine de 50 hommes d'armes des ordonnances et gouverneur des pays de Velay et

Gévaudan par les consuls de la ville et mandement de Saint-Didier en Velay, sur la nécessité de réparations à exécuter aux murailles de ladite ville.

M. Grellet de la Deyte a pris copie de cette curieuse pièce ainsi que de la réponse du gouverneur et les a accompagnées des notes et éclaircissements utiles. Sa publication comblera une lacune comprise entre le siège de Saint-Agrève (1580) et les avis donnés en 1582 par le maréchal de Damville, le comte d'Apchier, les consuls de Mende, Just-Louis de Tournon, au sujet des surprises préparées par les protestants contre la ville du Puy et contre les frontières du Velay.

Louis de Montlaur, chevalier, conseiller et chambellan du roi Charles VII. — M. Grellet de la Deyte communique une quittance donnée et signée par Louis de Montlaur au receveur général des finances du Languedoc, le 28 juin 1426, de la somme de 1500 livres tournois, et en profite pour résumer par quelques traits rapides l'illustration d'une famille qui se rattache de près à l'histoire locale et qui, durant plusieurs siècles, mêla son nom à la vie publique du Velay, de l'Auvergne et du Vivarais.

L'exposé de notre confrère sera continué à une prochaine séance.

Élections. — MM. Berard-Blanc, fabricant de dentelles au Puy ; l'abbé Borie, vicaire, à Vorey ; Brunereau, notaire, à Brioude ; André Desplanques, homme de lettres à Brioude, présentés à la dernière réunion, sont élus membres de la Société.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 7 JUILLET 1921.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. d'Arbaumont, Baldit, Bodoit, chanoine Chapat, Eynac, Falcon, Feuillet, Jacotin, Gautheron, de Malaval, Meyzonnier, chanoine Mercier, Georges Paul, chanoine Pontvianne, Vessereau.

S'est excusé : M. Germain.

Le procès-verbal de la séance de juin est lu et adopté.

Bibliographie. — Au nom de M. l'abbé André Pascal, curé de Grosrouvre (Seine-et-Oise), M. A. Jacotin dépose sur le bureau de la Société un exemplaire de *l'Histoire de Notre-Dame du Puy*, par Mathurin des Roys, et la reproduction de huit dessins de Meunier, relatifs au Puy et à ses environs, en 1788. L'une et l'autre de ces œuvres, dont notre compatriote et collègue a bien voulu faire hommage à notre association, ont été éditées par lui avec un soin

particulièrement artistique et sont dignes en tous points des plus grands éloges.

L'ouvrage de Mathurin des Roys ne nous était connu jusqu'ici que par la réimpression tronquée qu'en avait faite M. Ch. Rocher en 1890, dans son livre *Les vieilles histoires de Notre-Dame du Puy*, publié sous les auspices de la Société scientifique et agricole. C'est plutôt un légendaire de l'église ancienne qu'une histoire proprement dite, mais la légende elle-même est utile à connaître, car souvent elle contient un fonds de vérité qui aide à résoudre les problèmes de la critique. Ajoutons qu'en s'attachant à reproduire fidèlement le texte original de l'unique édition de 1523, d'après le seul exemplaire complet conservé à Paris dans la bibliothèque de l'Arsenal, M. le curé Pascal a fait preuve d'un goût avisé, qui réjouira certainement les vrais bibliophiles, heureux de posséder, même en fac-similé, une de ces belles impressions gothiques du commencement du xvr^e siècle.

Quant à la reproduction des dessins de Meunier, elle est aussi d'une exécution remarquable et, tout en revivifiant les souvenirs du passé, elle enrichit notre iconographie locale d'une série harmonieuse de vues de nos sites et de nos monuments.

M. A. Jacotin tient aussi à mentionner la notice substantielle que M. Gabriel Segret, notaire et maire de Blesle, vient de consacrer à la fondation de l'abbaye de Saint-Pierre de cette localité, dans le tome II de l'intéressant *Almanach de Brioude*, paru récemment. Avec un esprit critique tout à la louange de son auteur et une abondance de preuves puisées aux meilleures sources, M. Segret est parvenu à dissiper les obscurités de la monographie que M. de Saint-Poncy a publiée sur cet antique monastère, dans les *Annales de la Société académique du Puy* (tome XXIX). Les heureux débuts de M. Segret dans la carrière historique nous font espérer et désirer la suite prochaine de son œuvre érudite.

Le secrétaire général poursuit ainsi la bibliographie locale :

Notre collègue M. Albert Baldit, vient de donner à la librairie Gauthier-Villars des *Etudes élémentaires de météorologie pratique*, appelées à rendre les plus grands services et que nous devons signaler à l'attention de nos compatriotes en attendant que les spécialistes d'une science encore trop méconnue ne les recommandent avec autorité à ceux qu'elles vont intéresser plus immédiatement et qui leur serviront certainement de guide utile, nous dirons même indispensable.

Le livre de M. Baldit, qui est un recueil de faits, de remarques et de méthodes utilisés au cours de la guerre, basé sur l'expérience personnelle, est présenté avec un souci très louable de la simplicité et de la précision. Cet ouvrage, éminemment scientifique, est, chose rare, très abordable pour le profane s'il est curieux.

Dans la première partie, notre collègue traite de l'organisation et de l'observation météorologique : organisation matérielle d'une station régionale et de ses postes secondaires ; organisation générale du service météorologique personnel ; des constantes ou normales d'une station ; du matériel d'observation ; du ballon captif météorologique ; de l'avion météorologique ;

des sondages aérologiques par ballons pilotes ; des observations et des documents météorologiques ; de l'organisation du service dans une station régionale.

Il aborde ensuite, dans une deuxième partie, les problèmes usuels de la pression barométrique et du vent, et la troisième partie est consacrée à la prévision du temps : prévision immédiate ; grains et leur prévision ; éclaircies et leur prévision ; orages et leur prévision ; règles de prévision du temps à brève échéance ; utilisation des règles de prévision.

Ainsi établi et coordonné, ce traité, abondamment illustré, fait honneur, croyons-nous, à l'ancien chef du service météorologique du groupe des armées du centre. Il deviendra rapidement classique et, en contribuant à divulguer les applications d'une science qui fait chaque jour des adeptes, il servira le développement économique du pays.

— Nos confrères de la Société de l'Almanach de Brioude viennent de publier leur almanach pour 1921. Cet élégant volume de 263 pages in-8° ne le cède en rien pour la variété et l'intérêt à celui qui l'a précédé.

L'archéologie brivadoise, l'histoire, la littérature, les questions artistiques, le folkore et la langue populaire s'y rencontrent heureusement et donnent au livre une diversité d'attrait de nature à retenir l'attention et à la captiver.

M. Valentin Montalban, qui doit être l'auteur d'un sonnet d'introduction écrit avec brio, étudie les « tableaux » de Saint-Julien ; le vicomte de Montmorand nous entretient des communautés rurales d'Auvergne, les Guittard-Pinons, et M. Grenier d'Anne de Graville, que le chatelain de Paulhac a récemment « pourtraicte » en un ouvrage de premier ordre ; M. J. Dillaye, de François de Nesmond ; M. Gabriel Segret, de la fondation de l'abbaye et du monastère de Saint-Pierre de Blesle. Le chapitre noble de Saint-Julien est évoqué par Antoine Bertrand et J. L. (initiales cachant mal l'abbé Lespinasse) ; M. Aimé Brunereau parle, un peu superficiellement à notre avis, de l'exil à la Chaise-Dieu du cardinal de Rohan.

À côté de ces graves sujets, MM. Trévis et Desplanque brodent, suivant le fil de leur brillante imagination, des motifs légers sur le Puma ou sur le Christ lépreux de la Bajasse, tandis que MM. Bertrand et P. Mamet continuent à enrichir les documents de littérature populaire par leurs souvenirs de la vie d'autrefois et des contes de veillées. Mais pourquoi donc M. Antoine Bertrand, qui a su évoquer pittoresquement la grande guerre vue de Brioude, écrit-il le patois de si étrange façon ? Serait-ce pour rivaliser d'incohérence graphique avec ses collègues du Velay ?

Comme l'an dernier, la direction de l'Almanach a réservé une large place aux notices sur les morts de la Grande Guerre et aux renseignements généraux concernant l'arrondissement : la vie brivadoise y est suivie au jour le jour. Autant de raisons pour ranger le nouvel Almanach dans les bibliothèques locales et pour le consulter souvent.

Parmi les publications reçues figurent notamment :

La Revue de la Haute-Auvergne (1919-1920, 2^e 3^e et 4^e fascicules). Dans son étude sur Raulhac pendant la Révolution, M. Poulhès constate le retentissement en Haute-Auvergne de la brochure de Delcher, curé de Saint-Pierre

de Brioude : *Examen sérieux et impartial sur la légitimité ou l'illégitimité du serment exigé par l'assemblée nationale*. Cet écrit, indique M. Poulhès, émanant d'un prêtre devait faire impression sur le clergé rural et rallier fortement les indécis. C'est pourquoi le Directoire du Cantal s'en émut et jugeant que l'auteur avait supérieurement plaidé sa thèse, que son argumentation était péremptoire sur tous les points, qu'elle « pulvérisait » le mandement de l'évêque de Boulogne adopté par celui de Saint-Flour, il donna l'ordre de le faire imprimer à 600 ex. et « répandre dans le département tout entier ».

Une communication de M. Bocquier, directeur de l'école normale d'instituteurs d'Aurillac, sur les études locales dans cet établissement est des plus suggestives.

M. Chaludet continue la publication de son travail sur les évêques de Saint-Flour par une notice sur Pons d'Aurouse (1374-1382) dont la famille, alliée aux Polignac, Apchier, Langeac, Bouillé, a fourni de nombreux chanoines-comtes au chapitre noble de Saint-Julien de Brioude.

Dans la bibliographie, une note de M. Delmas sur l'histoire de l'abbaye de la Chaise-Dieu par dom François Gardon, publiée par Antoine Jacotin

M. Delmas présente également l'ouvrage de M. Poulhès sur les prêtres du diocèse de Saint-Flour guillotinés pendant la Révolution (In-8°, 48 p. Saint-Flour, Lacour, 1918). Nous relevons parmi ces ecclésiastiques : Guillaume Trioullier de Brioude, curé de Saint-Beauzire, guillotiné à Paris le 29 juin 1794; Dominique Héraud, originaire et chanoine de Brioude, mort au Puy le 31 juillet 1794, auquel il faut ajouter Ortière, curé dans les environs de Brioude, guillotiné à Riom « pour raison d'incivisme et réfractaire à la loi ».

Les *Mémoires de l'Académie de Stanislas* (1919-1920). P. LXXVIII et IX, se trouve un discours de M. Georges Hottenger, membre de l'Académie, sur le rôle des Académies de province et quelles initiatives seraient de nature à leur donner un regain de vitalité.

« Une Académie digne de ce nom doit sortir d'elle-même, affirme M. Hottenger, pour se répandre au dehors : par la seule vertu de son ascendant, par le zèle et la bonne volonté de ses membres, par la déférence de tous, elle doit trouver sa place légitime dans toutes les initiatives intellectuelles de la région. Elle doit non seulement exciter les efforts et les recherches par des récompenses, mais y mettre elle-même la main pour les guider, les coordonner, suivant une vue d'ensemble, vers quelque fin commune. Elle ne se bornera pas à enregistrer les œuvres des autres et à en assurer la publication, ou encore à contrôler leurs découvertes; elle ira au-devant, elle en fera même en son nom, non pas seulement par l'effort isolé de quelques-uns de ses membres mais, en corps, d'une manière collective et avec toutes ses forces combinées »

M. Antoine Jacotin accepte de rendre compte à la séance de rentrée du tome II de l'*Histoire du Vivarais* qui vient de paraître.

M. de Malaval est chargé du dépouillement des livres et revues concernant l'agriculture.

Morinot de Tourzel (1352-1418). — M. Georges Paul donne lecture d'une notice très complète sur le fondateur de la deuxième maison d'Allègre.

Ce personnage, qui tire son origine d'un village d'Auvergne, fut tour à tour simple échançon de Jean de France duc de Berry, oncle du roi Charles VI, écuyer, puis chambellan, ensuite conseiller, enfin intendant général des finances de ce prince en Languedoc et en Guyenne. Il semble qu'il sut mettre à profit la confiance du duc pour satisfaire ses ambitions et ce n'est pas sans raison que dom Vaissète lui attribue les plus odieuses exactions. C'est ainsi qu'en avril 1385, Morinot devenait « par pure libéralité » seigneur d'Allègre, de Chomelix, d'Auzolles et dépendances, et, en 1388, maître des biens confisqués pour malversations sur Jean Chauchat, trésorier de France et receveur général des aides en Languedoc, enfin, « par cauteleuses pratiques » au détriment de Jean II comte d'Auvergne, détenteur des seigneuries d'Ambert, Batlie, Riol et Viverols, entreprises qu'il compléta en épousant, en novembre 1387, Smaragde de Vichy.

Morinot de Tourzel employa les ressources de sa fortune sans cesse accrue à commencer la construction du château d'Allègre sur les plans d'Hugues Aubriot, architecte de la Bastille. Il mourut le 10 octobre 1418.

Les François à Toulouse. — Dans une précédente étude sur Guy François, M. Gautheron a signalé l'erreur commise par divers annalistes de Toulouse ou du Puy, supposant un séjour prolongé de Guy François à Toulouse, après l'année 1650, qui fut celle de sa mort.

Une communication, due à l'obligeance de M. de Montgaillard, permet d'expliquer cette erreur.

Dans les catalogues des Salons toulousains de 1761 à 1788 on relève l'indication de 19 tableaux portant le nom de François. Trois portent celui de Guy, et les 16 autres sont indiqués comme l'œuvre de M. François du Puy.

En rapprochant ces indications des signatures de Guy François, qui écrit toujours son nom en entier, et de celles de Jean François, qui a signé « Jean François du Puy », on voit qu'il faut reconnaître dans Jean, frère de Guy, le peintre qui séjournait à Toulouse après 1650 et doit être supposé l'auteur de la plupart des travaux attribués par les Toulousains à Guy François.

Sur la détermination de la radioactivité de la source des Estreys. — Dès 1907, l'examen de l'eau de la source des Estreys près le Puy, avait démontré à notre collègue, M. A. Baldit, sa forte radioactivité. Une étude poursuivie pendant près de 3 ans avait donné comme conclusion que cette source pouvait être rangée parmi les sources très radioactives connues en France.

Mais les mesures faites avec un appareil de campagne non étalonné ne faisaient pas connaître le résultat en valeur absolue car il n'existait pas à cette époque d'étalon pratique pour l'émanation du radium. Il restait donc une lacune à combler.

Grâce à l'intermédiaire de M. le Dr Olivier, M. Baldit a pu se mettre en relation avec M. le Dr Nogier, professeur agrégé à la Faculté de médecine de l'université de Lyon, qui possède un laboratoire remarquablement outillé pour tout ce qui touche à la radiologie.

La détermination de l'eau des Estreys faite en la présence de notre collègue d'après 3 litres d'eau captés avec toutes les précautions d'usage a donné : 34. 01 millimicrocuries par litre d'eau, radioactivité comptée à la source au moment du captage.

Voici maintenant la comparaison avec les eaux considérées en France comme fortement radioactives :

Bagnères de Luchon (source Borden), 16, 15 millimicrocuries.

La Bourboule (puits Choussy), 22, 45 millimicrocuries.

On voit que la source des Estreys se place avant ces sources qui sont connues comme riches en émanation.

Il semble donc utile, au moment où la question des sources radioactives prend une certaine importance dans la thérapeutique, que l'eau des Estreys soit utilisée.

Autant que d'autres dont le nom est plus répandu, dont le débit est certainement plus important mais surtout autour desquelles il est fait plus de réclame, l'eau des Estreys est à même de donner les résultats que la médecine attend de l'emploi de l'émanation du radium et de sa présence dans les eaux minérales.

En terminant, M. A. Baldit remercie M. le Dr Olivier de son intermédiaire et M. le Dr Nogier auprès duquel il a trouvé l'accueil le plus obligeant et le plus cordial.

Candidature. — MM. Eynac et Feuillet présentent la candidature de M. Charles Breyse au titre de membre résidant.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

L'exercice 1920-1921 est clos.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

Sur une statue de M. Olier, fondateur du Grand Séminaire du Puy.

Dans la première des leçons mondaines que M. Jules Lemaitre a donné à la Société des conférences sur Fénelon, le brillant causeur a comparé les premiers écrits du futur archevêque de Cambrai avec les œuvres de ses contemporains; Arnauld, Tronson (1), Pavillon, et il a été conduit à prononcer le nom du célèbre fondateur de la Compagnie de Saint Sulpice, M. Olier.

La *Revue hebdomadaire*, qui publie régulièrement le cours de M. Lemaitre, a ajouté à l'attrait des considérations de l'éloquent académicien en les illustrant de divers portraits parmi lesquels nous avons eu la bonne fortune de rencontrer celui du pieux abbé de Pebrac, chanoine-comte de Brioude vers 1626.

Jean-Jacques Olier se rattache en effet à notre région par les fonctions religieuses qu'il remplit au monastère fondé au ^x^e siècle par Pierre de Chavanon dans la vallée de l'Allier et au sein du noble chapitre de Saint-Julien, non moins que par la fondation au Puy du grand séminaire.

C'est au cours d'une tournée de prédications dans les dépendances de son abbaye en 1634 qu'il se rencontra à Langeac avec Agnès Galland, « la mère Agnès », fille d'un obscur coutelier de la rue de l'Ouche, au Puy, et que commencèrent des relations spirituelles, rapportées longuement dans la Vie de la religieuse ainsi que dans les Mémoires de M. Olier.

Nous connaissons d'autre part par la Vie de M. Lantages (p. 52, 71, 161) les circonstances dans lesquelles eut lieu le voyage du mission-

(1) Rappelons que M. Tronson joua un rôle important dans la création du séminaire du Puy dont il fut élu syndic en 1658 et qu'il dirigea en 1672.

naire au Puy, son entrevue avec Mgr de Maupas, les conditions de la fondation du séminaire établi provisoirement en novembre 1632 « près des degrés de Notre-Dame, au haut de la rue des Tables, dans une maison de Hugues Pradier d'Agrain », (voir Arch. de la Haute-Loire, G. 264) puis transféré en 1634 dans les dépendances de la collégiale de Saint Georges dont M. Olier fut nommé curé le 6 août 1633 (G. 438).

Quelques années après, à la veille de sa mort, survenue le 3 avril 1637, M. Olier revint au Puy pour y visiter l'institution due à ses démarches actives et à son ascendant considérable.

Le biographe du Sulpicien mentionne le voyage et ajoute ce détail :

« M. Olier ne pouvant demeurer toujours présent de corps dans cette église du Puy et désirant y être au moins en esprit autant qu'il était en son pouvoir, laissa auprès de l'image de Marie une statue d'argent où il s'était fait représenter dans la posture d'un suppliant qui, respectueusement incliné devant elle, lui faisait hommage de tous les sentiments que doit un sujet à sa souveraine et un fils à sa mère. Non content de cette offrande, il laissa encore une riche médaille d'or sur laquelle il avait fait graver le séminaire de Saint-Sulpice de Paris qu'il lui présentait, la conjurant de le prendre sous sa protection spéciale et de faire de tous ceux qui l'habitaient autant d'instruments de la gloire de son fils » (*Vie de M. Olier*, 2^e édition, II, 540 et 568).

Le don, placé sur une console, derrière la statue miraculeuse de la Vierge, est rapporté également et presque dans des termes identiques par l'auteur de la *Vie de M. de Lantages* (p. 162) avec cette différence cependant qu'on parle ici d'un *tableau* au lieu d'une *statue*. Quoiqu'il en soit, l'ex-dono existait encore vers 1750 puisqu'il fut alors l'objet des déprédations d'un malfaiteur.

Le 3 janvier 1736, le syndic de Lormet exposait à ses confrères du Chapitre que l'« on s'étoit aperçu depuis quelques jours que la médaille d'or qui étoit pendue au bras de la figure de M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice, placée au grand autel de cette église, avoit été volée, qu'il prioit la compagnie de délibérer sur les moyens qu'il y avoit à prendre pour découvrir l'auteur de ce vol ».

Le registre des Délibérations ajoute que M. M. du Chapitre, « ouï le rapport de M. le Syndic l'ont prié d'écrire à M. le Prevost des Marchands à Lyon, à MM. les Syndics des orphèvres des villes de Montpellier, Nîmes, Clermont et Riom, et de faire insérer le vol dans la *Gazette de France* et le *Courrier d'Avignon* pour tâcher de découvrir l'auteur du vol de cette médaille ». (G. 423).

Les insertions donnèrent-elles un résultat ? C'est bien douteux.

La statue est comprise dans l'inventaire du mobilier de la cathédrale dressé en avril 1774 par le syndic Iralh (G. 457), et il est indiqué que

l'effigie en argent du premier supérieur de Saint-Sulpice porte « un cœur d'argent ». Elle ne figure pas dans les inventaires des 19 décembre 1790, 30 octobre 1792 et 22 décembre 1793 (2 nivose an II).

La statue de Jacques Olier dut disparaître durant la Révolution. Nous devons regretter de ne plus posséder ce souvenir artistique du passage en Velay du célèbre ami de St-Vincent de Paul; il eut été intéressant et curieux de le comparer à une toile, maintenant conservée au Musée d'art religieux après avoir subi les avanies d'abandons quelque peu barbares dans les greniers de Notre-Dame.

Ce tableau, de 0 m. 80 sur 0 m. 60 environ, représente Olier en buste de trois quarts, revêtu du surplis et le chef coiffé d'une calotte; il a plus d'une analogie avec la gravure anonyme éditée chez Daumont et figurant dans les collections du cabinet des Estampes. Peut être ornait-il autrefois une salle du grand séminaire, souvenir vivant d'un des plus illustres conducteurs d'hommes dont s'honore le clergé catholique français. — U. R.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Bureau de la Société.....	I
Membres d'honneur.....	II
Membres titulaires résidants et non résidants.....	II
Sociétés et revues correspondantes.....	IX

ÉTUDES HISTORIQUES ET ARTISTIQUES.

VALENTIN. MONTALBAN. — La Pêche du Saumon dans l'Allier	1
LÉON GIRON (1839-1914).....	25
C. FABRE. — Adhémar de Monteil, chef suprême de la première croisade (<i>Suite et fin</i>).....	41
ÉMILE GAUTHERON. — Etudes sur l'histoire de l'art dans la Haute-Loire. — Peintres et sculpteurs du Velay (<i>Suite</i>).....	73
GEORGBS PAUL. — Un favori du Connétable de Bourbon, Joachim de Pompéranc.....	95
ULYSSE ROUCHON. — La mission du Cardinal Melchior de Polignac à Rome (1724-1732) (<i>Suite</i>).....	108
CHARLES MAURIN (1856-1914) (<i>Suite et fin</i>).....	136

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

L'Exposition archéologique et artistique du Jubilé.....	168
---	-----

PROCÈS-VERBAUX.

<i>Séance du 7 octobre 1920.</i> — Bibliographie. — Organisation de champs de démonstration et de champs d'expériences. — Recherches onomas- tiques sur les rues de la ville du Puy. — Découverte archéologique. — Le nécrologe de la guerre. Quelques compatriotes et amis du Velay. — Elections. — Candidatures. — Conférences. — Exposition	172
<i>Séance du 4 novembre 1920.</i> — Les reliques de saint Julien de Brioude. — Les cartiers du Puy. — Elections. — Candidatures.....	175
<i>Séance du 2 décembre 1920.</i> — Correspondance. — Commission des	

expériences agricoles. — L'Exposition archéologique et artistique de mars 1921. — Conférences de 1920-21. — Les sabots de Saugues en 1702. — Les concours agricoles. — Elections.....	177
<i>Séance du 6 janvier 1921.</i> — Bibliographie. — Expériences agricoles de 1921. — Exposition Charles Maurin. — Bibliographie locale de 1920. — Candidatures.....	179
<i>Séance du 3 février 1921.</i> — Correspondance. — Bibliographie. — Le tremblement de terre du 3 octobre 1920. — Les souvenirs de La Fayette au Musée de l'Armée. — Alexandre Bruel. — L'Exposition du Jubilé. — A propos des Conférences. Communication. — Les concours agricoles de 1921. — Elections. — Candidatures.....	181
<i>Séance du 3 mars 1921.</i> — Correspondance. — Bibliographie. — L'Exposition archéologique, historique et artistique de 1921. — Communications. — Elections. — Candidatures.....	183
<i>Séance du 7 avril 1921.</i> — Correspondance. — Bibliographie. — La langue vellave. Projet de grammaire et de dictionnaire. — Jean-Louis Corcelle. — Sur le tremblement de terre du 3 octobre 1920. — A propos de deux appareils de la collection A. Clair au Musée Crozatier. — Elections. — Candidatures.....	185
<i>Séance du 12 mai 1921.</i> — Bibliographie. — Les fêtes du 1 ^{er} mai 1821 en l'honneur du duc de Bordeaux dans la Haute-Loire. — Les foires de Pebrac. — Le comte Robert de Lasteyrie. — Elections. — Candidatures.....	188
<i>Séance du 2 juin 1921.</i> — Correspondance. — Bibliographie. — Requête des consuls de Saint-Didier au baron de Saint-Vidal (1581). — Louis de Montlaur, chevalier, conseiller et chambellan du roi Charles VII. — Elections.....	189
<i>Séance du 7 juillet 1921.</i> — Bibliographie. — Morinot de Tourzel (1352-1418). — Les François à Toulouse. — Sur la détermination de la radio-activité de la source des Estreys. — Candidature.....	191

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

Sur une statue de M. Olier, fondateur du Grand Séminaire du Puy. — U. R.....	197
--	-----

Le secrétaire général-gérant, ULYSSE ROUCHON.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU,
PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSIONS.

